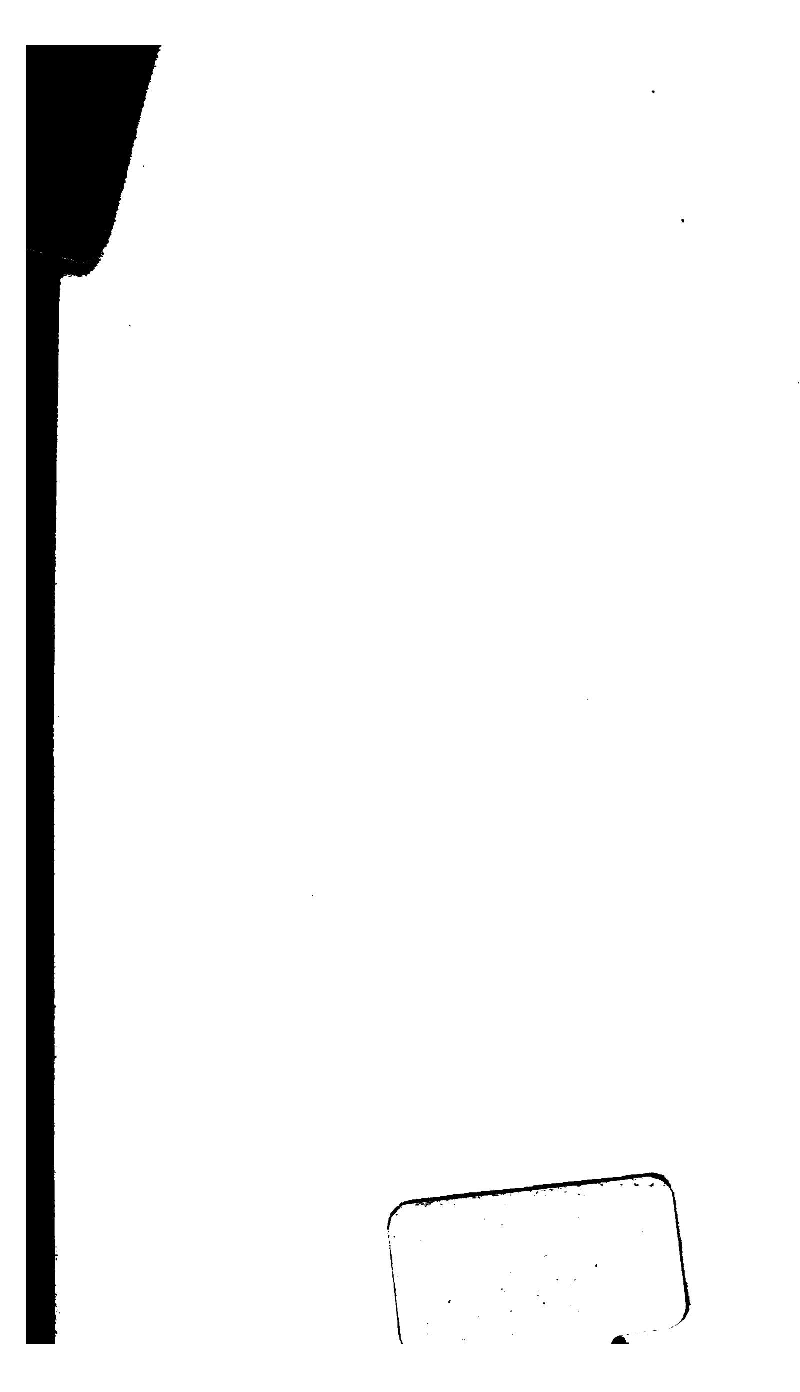


HISTOIRE

DE LA VIE ET DU RÈGNE

DE

NICOLAS IER

EMPEREUR DE RUSSIE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS

RUE CUJAS, 13. — 1870.

HISTOIRE

DE LA VIE ET DU RÈGNE

DE

NICOLAS IER

EMPEREUR DE RUSSIE

PAR

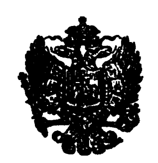
PAUL LACROIX

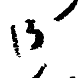
(BIBLIOPHILE JACOB)

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-STANISLAS DE LA DEUXIÈME CLASSE, ETC.
CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

SECONDE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

TOME DEUXIÈME





ÉMILE MELLIER

LIBRAIRE
17, RUE SÉGUIER
PARIS

LIBRAIRE
DE LA COUR IMPÉRIALE
SAINT-PÉTERSBOURG

1870

XVIII

Depuis le jour où l'empereur avait définitivement accepté la renonciation au trône du grand-duc Constantin, c'est-à-dire depuis le mois de février 1822, il s'était attaché lui-même à l'idée d'abdiquer, afin de pouvoir se consacrer entièrement aux pratiques religieuses et se préparer à mourir en chrétien, car il avait le pressentiment d'une mort prochaine.

— Je sens, disait-il à l'impératrice-mère qu'il affligeait de ces lugubres pressentiments, je sens que je suis maintenant sous une influence fatale. Il est temps que je finisse de régner ou de vivre.

A partir de l'année 1823, en effet, il put croire à la réalisation de ce sinistre pronostic. Au mois de juin de cette année-là, il faillit être tué dans un de ces voyages rapides qui le portaient sans cesse d'un point à l'autre de son vaste empire. En reve-

nant de Varsovie où il était allé voir son frère Constantin, comme il passait sur un pont de bois près de la ville de Porkhoff, le pont s'effondra sous les pieds des chevaux, et la calèche découverte, où il était assis, fut précipitée dans la rivière. L'empereur reçut à la tête un coup terrible : on le releva sans connaissance.

Cet accident, qui semblait devoir être mortel, n'eut pas de suites fâcheuses : il servit seulement à prouver combien l'empereur était aimé de ses peuples. La nouvelle du danger qu'Alexandre avait couru produisit une vive émotion dans toute la Russie, qui regarda comme un miracle la conservation d'une tête si précieuse.

L'empereur vit là un avertissement du ciel, et ce fut ce qui le détermina enfin à donner une forme légale et définitive à la désignation de son successeur.

— Nicolas, dit-il alors à son frère qui se félicitait de le voir sain et sauf après une pareille catastrophe, nous devons être toujours prêts à la mort, qui souvent ne nous laisse pas le temps de recommander notre âme à Dieu; mais il est dans l'ordre naturel des choses, que, moi et Constantin, nous sortions de ce monde longtemps avant toi.

— Ah! Sire, répliqua vivement le grand-duc, je

suis inutile à la Russie, et Votre Majesté lui est indispensable, pour sa gloire et pour son bonheur.

— Ma tâche est faite, murmura l'empereur, la tienne commencera bientôt!

Le danger que l'empereur avait couru à Porkhoff ne ralentit pas ses voyages continuels : il était allé s'aboucher avec l'empereur d'Autriche, à Czernowitch en Gallicie (6 octobre 1823); après ces conférences relatives aux affaires de la Turquie et de la Grèce, il revint à Saint-Pétersbourg, par la Pologne, au mois de novembre. Il avait à cœur de faire célébrer le mariage de son frère Michel, qui avait atteint depuis plus de cinq ans l'âge de majorité.

La princesse Charlotte de Wurtemberg, qui prit le nom d'Hélène Pavlovna en embrassant la religion grecque, tenait déjà sous le charme la famille impériale et la cour de Russie. Elle n'eut qu'à paraître pour justifier la grande réputation d'esprit et de beauté, qui l'avait précédée à Saint-Pétersbourg; mais l'élégance de ses manières et les grâces de sa conversation, souvent vive et enjouée, ne laissaient pas deviner encore tout ce qu'il y avait de sérieux dans son intelligence et de solide dans son caractère. Peu de jours après son arrivée, l'impératrice-mère la chérissait comme une

fille, l'impératrice Élisabeth comme une compagne, la grande-duchesse Alexandra comme une sœur.

Le mariage fut célébré, le 9 février 1824, avec une pompe extraordinaire.

Alexandre était, à cette époque, sous l'influence de ses plus sombres préoccupations. Il voulut se confiner quelques jours au château de Tzarskoé-Sélo, dont il aimait la solitude et le silence. Dans une promenade matinale, qu'il fit comme à son ordinaire à travers les jardins couverts de neige, il fut saisi par le froid et rentra le sang glacé dans les veines. Un érésipèle se déclara tout à coup à la jambe et gagna rapidement toutes les parties du corps. L'empereur, en proie à une fièvre ardente, fut transporté au palais d'Hiver et resta trente heures entre la vie et la mort. La gangrène commençait à se manifester à la jambe; les médecins parlaient de l'amputation. Mais une crise heureuse, favorisée par la bonne constitution du malade, amena promptement sa convalescence, qui fut lente et incertaine. Il était sauvé du moins et la famille impériale respirait.

La première fois que l'empereur, encore pâle et faible, se montra dans les rues, appuyé sur le bras d'un de ses aides de camp, le peuple, qui avait

craint de le perdre, se précipita sur son passage avec des cris et des larmes de joie, se jetant à genoux, et, le front prosterné dans la poussière, remerciant le ciel d'avoir conservé un père à ses enfants.

Alexandre se vit forcé, pour se rétablir, de séjourner plusieurs mois dans sa capitale. La grande-duchesse Alexandra lui avait demandé la permission de se rendre avec toute sa famille à la cour de Berlin et d'y résider jusqu'au printemps. Elle était alors fort souffrante et ses médecins avaient pensé que l'air natal lui serait salutaire. L'empereur fut tout attristé de ce projet de voyage; il n'y aurait pas consenti, si la santé de la grande-duchesse ne l'eût pas rendu nécessaire.

— Partir! répétait-il d'un air soucieux. Partir dans de telles circonstances! Il faudrait que le grand-duc fût ici à demeure et ne s'éloignât pas d'une verste.

La grande-duchesse refusait de partir sans son mari et ses enfants. Elle était arrivée à un état de faiblesse vraiment inquiétant. On appréhendait qu'elle n'eût pas la force de supporter la fatigue d'un si long voyage. L'empereur lui proposa lui-même de faire la route par mer, et il fit préparer, exprès pour elle, un superbe vaisseau qui sortait

des chantiers de Cronstadt, armé de 80 canons, et ayant 800 hommes d'équipage. L'appartement destiné à la grande-duchesse, se composait de sept pièces et d'une chapelle, tendues en soie verte et meublées avec la recherche la plus somptueuse.

— J'ai fait, disait Alexandre, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui rendre la traversée moins pénible, mais je ne l'empêcherai pas d'avoir le mal de mer. La puissance d'un empereur ne va pas si loin !

Le grand-duc Nicolas et sa famille, qui s'étaient embarqués à Oranienbaum par le plus beau temps du monde, restèrent douze jours en mer. Le bruit courut à Saint-Pétersbourg que le navire qui les portait avait sombré ; l'inquiétude était générale, lorsqu'on apprit, par un courrier, le 29 août, qu'ils étaient arrivés sains et saufs dans la baie de Warnemunde, après une périlleuse navigation, et que le roi de Prusse venait à leur rencontre pour les accompagner jusqu'à Berlin.

Cette année-là, Alexandre éprouva encore une douleur qui fut d'autant plus amère et plus poignante, qu'il se sentait obligé de la cacher. Cette douleur se compliquait presque d'un remords.

Il avait aimé, avec tendresse, avec passion, une femme qui n'était pas la sienne. Après neuf années

d'une liaison qu'il n'eut pas la force de rompre et qui se brisa tout à coup, il resta en proie à une vague mélancolie, quoiqu'il se félicitât dans son for intérieur d'être rendu à lui-même et à ses devoirs.

De trois enfants nés en dehors du mariage, un seul avait survécu : c'était une belle et gracieuse jeune fille, Sophie N...., qui faisait les délices et l'espérance de son père.

Alexandre reportait sur l'enfant toute l'affection qu'il avait eue pour la mère. Mais il ne devait pas goûter longtemps les joies de la paternité. Sophie avait une complexion si délicate et une santé si frêle, que les médecins jugèrent prudent de ne pas la laisser exposée aux atteintes du climat meurtrier de Saint-Pétersbourg. L'empereur avait eu bien de la peine à se résigner à cette cruelle séparation : il avait consenti pourtant à envoyer sa fille en France, où elle fut élevée jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

Elle était plus ravissante que jamais, et son père, impatient de la revoir, la fit revenir en Russie, contre l'avis des médecins. Elle tomba malade en arrivant ; elle était frappée à mort et on la vit lentement dépérir. L'empereur seul se faisait encore illusion, à ce point qu'il avait voulu la

fiancer avec un jeune officier qu'elle aimait depuis son enfance. L'époque du mariage était fixée; un magnifique trousseau avait été commandé à Paris, et la mourante l'attendait avec anxiété.

Un matin, Alexandre assistait à une revue de la garde impériale; un de ses aides de camp s'approche d'un air triste et grave, prononce quelques mots à voix basse et se retire aussitôt. Sophie N.... venait de rendre le dernier soupir.

L'empereur n'était pas préparé à cette affreuse nouvelle : il pâlit, il couvre son visage avec sa main, il essuie ses larmes, et on l'entend qui s'écrie d'un accent déchirant :

— Je reçois la punition de mes fautes. Pardonnez-moi, mon Dieu!

Puis, il reprend en apparence son calme ordinaire, donne des ordres à ses généraux et fait continuer la revue.

Il part ensuite pour Tzarskoé-Sélo, après avoir dit adieu à sa bien-aimée fille qui n'est plus qu'un cadavre. Il a besoin de solitude, il veut pouvoir pleurer et gémir sans témoins. Ce fut lui-même qui régla les funérailles auxquelles il n'eut pas la douloureuse consolation d'assister : Sophie N..... avait demandé à être inhumée dans le cimetière du couvent de la Trinité, près du château de Péter-

hoff, car ce cimetière renfermait la tombe de la famille de son fiancé, et cette famille serait devenue la sienne, si le mariage n'eût pas été empêché par la mort.

Alexandre se promenait seul dans les allées les plus sombres du parc de Tzarskoé-Sélo; il n'avait pas voulu qu'un de ses aides de camp l'accompagnât, même à distance, mais les grilles du parc étaient fermées et personne n'eût osé s'y introduire. L'empereur marchait à grands pas, tantôt silencieux et atterré, tantôt parlant tout haut et s'adressant à l'être chéri qu'il avait perdu et qu'il cherchait en vain autour de lui.

Tout à coup, à peu de distance, il aperçoit une femme en deuil qui s'avance, le front voilé, à sa rencontre; il tressaille, il s'arrête, il croit à une apparition, comme si la tombe eût rendu sa proie pour un moment.

C'est l'impératrice Élisabeth; il l'a reconnue à sa voix, et il s'imagine encore avoir sa fille devant les yeux.

— Sire, lui dit l'impératrice avec cette voix douce et suave qui allait à l'âme, vous avez un grand chagrin; je vous demande la permission de le partager avec vous.

L'empereur fut profondément touché d'une mar-

que d'affection si délicate et si imprévue : il remercia l'impératrice avec une sorte de contrainte, et il lui offrit le bras, pour continuer leur promenade qui fut longue et souvent silencieuse ; ils parlèrent peu, mais ils pleurèrent ensemble.

Cette promenade, pendant laquelle la noble et vertueuse femme put ouvrir son cœur à l'époux qu'elle n'avait pas cessé d'aimer en secret, malgré des torts éclatants qu'elle lui pardonnait toujours, amena entre eux une réconciliation ou plutôt un rapprochement qui ne pouvait qu'être durable. C'était, pour Élisabeth, l'oubli de tout ce qu'elle avait souffert sans se plaindre, pendant tant d'années ; c'était, pour Alexandre, le désir sincère de réparer tout ce qu'il avait à se reprocher peut-être envers elle.

Dès lors les augustes époux semblèrent avoir contracté, pour ainsi dire, une nouvelle union, pleine d'égards, d'attentions, de soins et de tendres épanchements. Ils ne vivaient plus séparés l'un de l'autre comme naguère, et jamais, depuis ce jour-là, le moindre dissentiment ne vint troubler leur intelligence.

L'impératrice, qui avait si longtemps caché ses chagrins domestiques, prenait plaisir maintenant à montrer son bonheur; mais sa jeunesse s'était

usée dans les larmes, et elle n'avait plus de forces pour être heureuse.

L'empereur conçut des craintes pour la santé de sa femme, avant même que les médecins eussent motivé ses inquiétudes. Il se disait que la perte de cette angélique amie serait un des malheurs que Madame de Krudener lui avait prédits. Ces prédictions fatales étaient enracinées dans son esprit, et tous ses efforts pour les en arracher n'avaient servi qu'à les rendre plus vivaces et plus envahissantes.

La baronne de Krudener avait perdu, par ses indiscrétions et ses témérités, l'influence presque surnaturelle qu'elle exerçait sur lui autrefois; il ne l'avait pas vue depuis bien des années; il lui avait même interdit le séjour de Saint-Pétersbourg, mais il recevait encore des lettres d'elle et il les lisait. Une des dernières qu'il reçut renfermait le passage suivant :

« J'entends déjà la trompette de l'ange du jugement, et je suis prête. Et vous, Sire, êtes-vous prêt à paraître aussi devant l'Éternel? Quand vous verrez s'ouvrir le puits de l'Abîme, et tous les fléaux se répandre à la fois dans votre empire terrestre, vous devrez vous dire que votre heure est proche. Alors, descendez du trône, agenouillez-

vous dans la poussière, et frappez-vous la poitrine en criant : « Mon Dieu, ayez pitié du pécheur ! » Alors, Sire, je serai déjà dans le sein d'Abraham et je prierai pour vous. »

La baronne de Krudener était alors mourante, à cinq cents lieues de Saint-Pétersbourg. Atteinte d'une maladie de consomption, elle avait épuisé, dans les pratiques de la dévotion la plus austère, ce qui lui restait d'existence, et son amie dévouée, la vieille princesse Anna Galitsyne, l'avait transportée en Crimée, sous un ciel plus clément, dans l'espoir de prolonger sa vie qui s'éteignait.

Alexandre eut lieu de croire, en effet, que les lugubres prophéties de Madame de Krudener allaient s'accomplir.

Déjà, les années précédentes, il avait vu poindre sur la Russie le jour des grandes calamités, que la prophétesse lui annonçait, depuis dix ans, sous la figure apocalyptique des trois dominations de la Famine, de la Guerre et de la Peste.

La famine avait décimé la population de la Russie Blanche pendant plusieurs années, par suite des mauvaises récoltes, et l'empereur s'était vainement efforcé, avec le concours de la bienfaisance publique, de soulager la détresse de ces malheureuses provinces.

La guerre civile avait failli éclater sur quelques points de l'Empire : les paysans, excités et soulevés par des agents de désordre, se mutinaient contre leurs maîtres, refusaient de travailler à la glèbe, et déclaraient hautement qu'ils voulaient être libres, partager les terres entre eux et ne plus payer l'*obrok* ou la redevance féodale. Dans le gouvernement de Novogorod surtout, ils étaient en pleine révolte : ils osèrent arrêter la voiture de l'impératrice-mère, pour lui présenter une supplique qui ressemblait à une injonction menaçante; ils se portèrent en masse sur le passage de l'empereur et firent entendre des cris et des murmures confus. Alexandre, malgré sa mansuétude habituelle, ordonna des mesures de répression sévère; des troupes furent envoyées sur les lieux où se propageait la révolte : on s'empara des plus mutins, on leur infligea des châtiments corporels, on en transporta un petit nombre en Sibérie, et le calme se rétablit, sans qu'on découvrît la véritable cause de cette agitation passagère.

La peste semblait épargner la Russie, quoique des épizooties successives eussent ravagé les provinces orientales de l'Empire, quoique le choléra, sorti des plaines marécageuses du Gange en 1817, eût continué lentement sa marche épidémique et

se fût avancé vers l'Europe, en 1823, jusqu'au gouvernement d'Astrakhan.

Mais, dans la pensée de l'empereur, la peste, dont Madame de Krudener prophétisait les désastres, n'était autre que la propagande révolutionnaire, qui commençait à travailler sourdement la Pologne. Des sociétés secrètes, ayant pour but d'unir tous les Polonais par le lien de la nationalité, avaient été découvertes, en 1823, dans ce pays que l'empereur espérait rattacher à la Russie par le lien de la reconnaissance. Il y eut des arrestations, des jugements, mais peu de condamnations. La commission d'enquête avait reconnu avec stupeur, que la plupart des grandes familles polonaises, celles-là mêmes qu'Alexandre avait comblées de faveurs et d'égards, trempaient plus ou moins dans une conspiration universelle, dont la Pologne entière était complice.

Alexandre, qui avait déjà tant fait pour la Pologne et qui se proposait de faire encore davantage, fut vivement affecté de son ingratitude; il comprit qu'il ne la soumettrait jamais à l'autocratie russe, et qu'elle resterait fidèle à son esprit national, c'est-à-dire hostile à la Russie en toute occasion et toujours impatiente de ressaisir son indépendance.

Cependant le grand-duc Constantin se portait garant de la fidélité des Polonais et plaidait leur cause avec énergie. Alexandre se laissa toucher, sinon convaincre, par les chaleureuses protestations de son frère ; il ne retira donc pas à la Pologne, en apparence du moins, la protection dont il l'avait favorisée depuis que ce royaume faisait partie de l'Empire ; il continua, au contraire, à la diriger, par des voies libérales, vers un merveilleux développement de prospérité. On eût dit qu'il voulait réduire cette fière ennemie, en l'accablant de bienfaits et en la forçant de passer sous le joug de la reconnaissance.

— Sire, lui disait un jour le césarévitch, la Pologne ressemble à ces chevaux de race, rétifs, fantasques, ombrageux, quand ils ne sont pas domptés, et qui deviennent excellents, dès qu'on leur a fait sentir la cravache, le mors et l'éperon.

Cependant l'empereur, qui avait pris les mesures les plus rigoureuses contre la franc-maçonnerie russe, donna des ordres pour qu'on cessât les poursuites contre un grand nombre de personnes notables compromises dans l'affaire des sociétés secrètes polonaises ; il fit semblant de croire que cette affaire n'avait pas de portée ni de ramifications politiques ; il laissa même subsister la So-

ciété patriotique de Varsovie, qui était le foyer d'une conspiration permanente. Il ne savait pas encore que ces sociétés secrètes, formées sur le modèle des *ventes* de carbonari italiens, avaient depuis plusieurs années gagné du terrain en Russie et s'y multipliaient tous les jours, surtout dans les provinces limitrophes de la Pologne.

Le premier soupçon que l'empereur eut de l'existence de ces sociétés secrètes, lui vint à l'esprit en visitant une colonie militaire, au retour d'un voyage aventureux qu'il avait fait, dans les steppes des Cosaques Kirghises, au mois d'octobre 1824.

Il entendit, derrière une cloison en planches, deux officiers qui parlaient ensemble de la société du Nord et de celle du Midi, des épreuves et des serments de la franc-maçonnerie, des membres de la section des *croyants*, du nouveau code russe, etc. Ces deux officiers mandés devant lui se renfermèrent dans un silence obstiné.

En arrivant à Saint-Pétersbourg, Alexandre raconta au comte Alexis Araktchéïef, le singulier et mystérieux entretien dont il avait par hasard surpris quelques lambeaux. Le comte, en sa qualité de commandant en chef des colonies militaires, était intéressé à ne pas laisser supposer que ces

colonies servissent d'asile à des sociétés secrètes politiques; il n'eut donc rien de plus à cœur que de tranquilliser l'empereur, en lui persuadant qu'il avait mal entendu ou du moins mal compris des paroles sans conséquence, qui se rapportaient à des associations inoffensives que les officiers formaient entre eux, sous les auspices de l'amitié, du jeu et de la table.

L'empereur ne fut peut-être point complétement satisfait de ces explications, mais il n'eut pas le temps de donner suite à ce grave sujet d'inquiétude.

Le lendemain même, 19 novembre 1824, dès huit heures du matin, le canon de l'Amirauté se fit entendre et donna le signal d'alarme, annonçant aux habitants de Saint-Pétersbourg que les eaux de la Néwa montaient de minute en minute et qu'une grande inondation était imminente. Le vent d'ouest, soufflant avec violence, refoulait dans le golfe de Finlande les flots de la Baltique et s'opposait comme une barrière à l'écoulement du fleuve, qui grossissait d'une manière effrayante.

Déjà, plus d'une fois depuis sa fondation, la capitale, que Pierre le Grand a conquise, pour ainsi dire, sur ce grand fleuve, emprisonné dans des quais de granit, avait failli être submergée, et l'on

se souvenait encore avec effroi de la terrible inondation qui avait eu lieu au mois de septembre 1777, l'année même de la naissance d'Alexandre Ier. L'empereur se préoccupait donc plus que personne d'un péril qui pouvait renaître à tout moment, et son esprit était frappé de sinistres prédictions qui avaient circulé dans le peuple lors de la dernière catastrophe.

Le canon continuait à gronder et le fleuve montait toujours; la ville entière était inondée, les rues formaient des torrents impétueux, et l'eau s'élevait partout à la hauteur du premier étage. Les maisons commençaient à s'ébranler sur leurs pilotis, et l'on devait s'attendre à les voir l'une après l'autre disparaître dans le gouffre. Le nombre des victimes était considérable. On recevait, de tous les points du littoral, les nouvelles les plus désastreuses. Cronstadt avait été envahi par la mer : les vaisseaux qui se trouvaient à l'ancre dans le port étaient allés échouer au milieu des ruines; cinq cents ouvriers avaient péri dans les ateliers de construction navale, et la plupart des habitants n'avaient échappé à une mort certaine qu'en prenant la fuite.

Alexandre se vit, en quelque sorte, assiégé par les eaux dans son palais. Il se transporta sur un

des balcons qui dominent le cours de la Néwa et, là, entouré de toute sa famille qui partageait ses angoisses, il resta plus d'une heure, silencieux et immobile, à suivre avec anxiété les progrès de l'inondation.

Le fleuve, furieux et mugissant comme une mer, semblait remonter vers sa source, entraînant dans son tourbillon des débris de toute nature, des amas de bois de charpente et de chauffage, des corps d'hommes et d'animaux, des croix et des cercueils arrachés à quelque lieu de sépulture; des cabanes entières, renfermant encore leurs habitants qui demandaient du secours, et, çà et là, des barques chargées de malheureux à moitié morts de froid et de frayeur.

Ce spectacle de désolation affecta profondément l'empereur : son visage était sillonné de larmes et, dans son muet désespoir, il joignait les mains et levait les yeux au ciel pour implorer l'appui de la Providence.

Il demanda plusieurs fois si le grand-duc Nicolas ne se trouvait pas au palais, comme s'il eût oublié que le grand-duc était à la cour de Berlin depuis plusieurs mois, avec son épouse et ses enfants, et devait y passer l'hiver. Alexandre avait la tête perdue et sa raison succombait sous le poids

de la douleur. Le souvenir pourtant lui revint au sujet de l'absence du grand-duc, car il fit partir plusieurs courriers pour lui donner avis de l'inondation et pour lui ordonner de revenir en toute hâte.

Tout à coup il parut avoir repris son énergie, sous l'influence d'une inspiration divine : il se mit à la tête des hommes résolus qui étaient accourus de toutes parts au palais d'Hiver; il donna des ordres qui furent transmis aussitôt dans toutes les directions, et il n'hésita pas à payer lui-même de sa personne pour venir en aide à ses sujets.

Il s'était jeté dans une chaloupe avec un aide de camp. Le grand-duc Michel voulut le suivre :

— Non, lui dit-il avec autorité et d'une voix pourtant presque tendre : votre place est auprès de notre mère chérie et je vous défends de sortir du palais avant mon retour. S'il arrivait un malheur, ajouta-t-il, et que je partageasse le sort de tant de braves gens qui m'appellent à leur aide, eh bien ! que la volonté de Dieu soit faite ! On ne prendrait aucun parti, on attendrait que notre frère Nicolas fût ici... D'ailleurs, l'impératrice-mère est instruite de tout et notre frère Constantin saura ce qu'il faut faire !...

On eût dit que l'empereur cherchait la mort : il

traversa plusieurs fois le fleuve, à travers mille obstacles qui menaçaient de mettre en pièces sa frêle embarcation. Il parcourut ainsi les principales rues submergées; il eut le bonheur de sauver de sa propre main dix ou douze personnes qui périssaient sous ses yeux, et son exemple inspira bien des actes de dévouement héroïque. Sans lui, sans l'initiative qu'il eut l'énergie de prendre dans ces moments de confusion et de désespoir, le nombre des victimes eût été dix fois plus considérable. On compta pourtant cinq ou six cents morts.

Vers quatre heures du soir, la crue des eaux s'arrêta et le fleuve rentra lentement dans son lit, mais une partie de la ville resta inondée pendant plusieurs jours; 462 maisons avaient été renversées de fond en comble, 3,600 étaient plus ou moins gravement endommagées; 15 ou 20,000 individus se trouvaient sans abris, sans vêtements, sans ressources, par un froid subit de 12 degrés!

L'admirable prévoyance d'Alexandre pourvut à tout, et son gouvernement fit des merveilles pour soulager tant de misères, tandis que la charité publique, qui est toujours inépuisable en Russie, répondait de toutes parts, avec une émulation généreuse, à l'appel du souverain. Des comités de

bienfaisance s'étaient formés spontanément dans toutes les villes de l'Empire. Les dons et les souscriptions s'élevèrent à plus de 5 millions de francs; l'empereur et la famille impériale avaient souscrit pour la moitié de cette somme.

Grâce à des secours largement et sagement distribués, on remédia autant que possible aux malheurs causés par l'inondation : les malades furent soignés et guéris; les veuves et les orphelins indemnisés, les indigents logés, nourris et vêtus, les maisons reconstruites ou réparées. Trois mois après, cependant, les traces du fléau destructeur n'avaient pas encore disparu, et des miasmes putrides attestaient le séjour des eaux stagnantes sur un sol marécageux. Le bruit courut en Europe que la peste s'était déclarée à Saint-Pétersbourg; mais de sages mesures de police et d'hygiène, ordonnées par l'empereur, firent face au danger et dissipèrent bientôt des craintes exagérées.

Lorsque le grand-duc Nicolas, qui était accouru en toute hâte à l'appel de l'empereur, arriva de Berlin, le 26 novembre, Alexandre l'embrassa en pleurant; puis, l'ayant conduit silencieusement à l'étage supérieur du palais d'Hiver, d'où la vue découvrait de tous côtés les traces de l'horrible inondation, les rues encore encombrées d'amas de

boue et de débris énormes, les maisons écroulées, et d'immenses flaques d'eaux croupissantes :

— Regarde ! lui dit-il d'une voix sourde et plaintive : n'est-ce pas en expiation de nos péchés, que cet affreux malheur est venu fondre sur cette pauvre ville qui a failli être détruite en une heure, sous mes propres yeux ? Ah ! mon ami, je suis las de la couronne, je suis las de l'existence, et je demande tous les jours à Dieu qu'il me délivre de ce double fardeau qui m'écrase !

Et comme le grand-duc, vivement impressionné par ces paroles, s'efforçait de lui adresser quelques consolations entremêlées de reproches indirects et respectueux, l'empereur passa tout d'un coup à un autre ordre d'idées, et, saisissant la main de son frère et fixant sur lui un regard profond :

— Si j'étais mort, ce jour-là, comme tant d'autres, dit-il brusquement, tu n'étais pas ici, et Dieu sait ce qui serait arrivé... Je veux que tu restes à Saint-Pétersbourg, ou du moins que, en mon absence, tu ne mettes plus le pied hors de l'Empire.

XIX

Depuis la catastrophe du 19 novembre 1824, Alexandre était retombé dans une tristesse et un découragement plus accablants que jamais : il sentait, disait-il à son entourage intime, peser sur sa tête une fatalité, qu'il s'efforçait en vain de conjurer.

Il répondait aux reproches affectueux de l'impératrice par des assurances d'attachement et de reconnaissance, mais il ne laissait pas ignorer à son auguste mère, qu'il ne trouvait plus en lui assez de forces physiques et morales, pour suffire à sa lourde tâche d'empereur.

Ses soucis et ses inquiétudes n'avaient que trop de raisons d'être : tandis que les principes révolutionnaires se propageaient en Europe et menaçaient ouvertement l'existence des gouvernements placés

sous la sauvegarde de la Sainte-Alliance des rois, son œuvre favorite attaquée sans cesse et déjà presque impuissante, il voyait la Russie, entraînée invinciblement dans ce tourbillon démagogique, attendre des institutions libérales qu'il avait eu la faiblesse de lui faire pressentir, et envier à la Pologne la constitution qu'il avait donnée à ce royaume, devenu une des annexes de l'Empire.

D'un autre côté, il voyait la Pologne s'agiter profondément, dans le but d'échapper à la domination russe, et il l'accusait d'ingratitude, en se rappelant tout ce qu'il avait déjà fait pour donner satisfaction aux sentiments et aux intérêts polonais. Il était donc loin de partager la confiance et la sécurité du grand-duc Constantin, qui s'abusait au point de croire son administration agréable et même chère à la Pologne, par cela seul qu'il avait épousé une Polonaise.

Constantin, jugeant des choses avec les yeux et les idées de sa femme, ne soupçonnait pas, malgré des indices trop certains, que le gouvernement impérial pût rencontrer des obstacles sérieux dans les provinces de l'ancienne Pologne. Alexandre, au contraire, comme s'il eût prêté l'oreille au travail souterrain des sociétés secrètes dans ces provinces annexées, mais non ralliées à la Russie, sa-

vait que le danger était là et qu'il éclaterait au premier jour.

On s'explique pourquoi l'empereur, quoique souffrant, voulut aller ouvrir en personne la diète de Pologne et résider plus de deux mois à Varsovie.

Le césarévitch était venu passer les fêtes de Pâques à Saint-Pétersbourg. Toute la cour remarqua que jamais les deux frères n'avaient été plus unis : ils ne se quittaient presque pas, et ils avaient fréquemment de longues conférences chez l'impératrice-mère.

Le départ de Constantin précéda celui de l'empereur, qui se mit en route le 4 avril 1825, en laissant dans la capitale ses deux frères, les grands-ducs Nicolas et Michel, avec les deux impératrices.

Le grand-duc Nicolas n'était de retour avec sa famille que depuis peu de semaines (9 mars) : il avait ramené de Berlin la grande-duchesse Alexandra, qui se trouvait dans un état de grossesse très-avancé.

Ils s'étaient arrêtés, en passant, à Varsovie, et le césarévitch leur avait fait l'accueil le plus cordial, accompagné de ces marques de déférence et de considération presque respectueuse, que Nicolas

n'acceptait point sans embarras et sans étonnement de la part d'un frère aîné.

— Au nom de Dieu, mon frère, lui dit-il d'un ton de reproche, vous oubliez trop que je suis votre cadet, et que je vous dois, à ce titre, respect et obéissance.

— Frère! répondit le césarévitch, avec cette gaieté qui s'échappait souvent en boutades familières : êtes-vous bien sûr que je ne vous aie pas vendu mon droit d'aînesse pour un plat de lentilles, comme Ésaü à Jacob?

L'empereur, faisant ses adieux au grand-duc Nicolas qui devait le suppléer à Saint-Pétersbourg et le représenter, en son absence, dans toutes les cérémonies officielles, lui avait dit seulement, en l'embrassant avec émotion :

— Je t'ai nommé, le 15 du mois dernier, chef de la 2e division d'infanterie de la garde, mais cette année ne se passera pas, je le crois, sans que tu sois appelé à un poste bien plus élevé.

Alexandre était arrivé, le 15 avril, à Varsovie; le mouvement et les distractions du voyage paraissaient avoir eu une heureuse influence sur sa santé. Il semblait rajeuni et il se montrait plein d'activité pour les affaires.

Cependant son bureau s'était déjà encombré,

comme à l'ordinaire, de lettres, de pétitions et de dossiers, qu'il n'avait pas encore ouverts.

— C'est là, dit-il en montrant cet amas de papiers au comte Alexis Araktchéïeff, c'est là l'esclavage du métier d'empereur.

Ses regards s'arrêtèrent machinalement sur un pli cacheté, dont la forme et l'adresse avaient appelé son attention : c'était une simple lettre, avec cette suscription en anglais : *à l'Empereur* SEUL. Ces mots, tracés d'une écriture courante, semblaient accuser la main d'une femme et annoncer une correspondance intime.

Il brisa le cachet et lut en silence la lettre, qui portait le timbre de la poste et qui était parvenue tout naturellement sur la table où l'on déposait chaque jour les missives adressées à l'empereur, de tous les points de l'Empire.

Il eut peine à cacher l'impression de surprise et de chagrin que lui causa la lecture de cette lettre signée : *Sherwood, sous-officier au 3e régiment des lanciers de Novomirgorod.*

Ce sous-officier croyait de son devoir, disait-il, d'avertir l'empereur, qu'une conspiration se tramait pour le renversement de l'ordre établi dans l'État. Il savait, de source certaine, que, dans la première et la deuxième armée, beaucoup d'offi-

ciers appartenaient à une société secrète, qui voyait tous les jours s'augmenter le nombre de ses membres. Il sollicitait donc la permission de se rendre à Koursk, pour s'aboucher avec un officier qu'il désignait, lequel devait être affilié à cette société secrète. Il espérait pouvoir ainsi réunir des renseignements plus circonstanciés sur l'objet et les agents du complot.

Alexandre voulut avoir des informations à l'égard du signataire de la lettre, et le comte Araktchéïeff lui apprit que ce sous-officier, d'origine anglaise, avait des antécédents assez peu honorables. L'empereur le fit appeler, et l'interrogea lui-même, mais il n'en tira rien de plus, relativement à la conspiration que ce jeune homme avait devinée plutôt que découverte, en résidant quelques semaines chez un riche propriétaire du gouvernement de Kieff, dans le voisinage de l'état-major général de la seconde armée. C'est là que Sherwood avait surpris les réunions des conjurés, recueilli les noms de plusieurs d'entre eux et obtenu de la confiance d'un nommé Wadkowski diverses communications.

A la suite de son entretien avec l'empereur, Sherwood reçut une somme d'argent et fut envoyé, en congé, dans le gouvernement de Koursk, comme

il le demandait. On lui avait promis, au nom de l'empereur, de le récompenser avec éclat, s'il réussissait dans sa mission, et de le punir ignominieusement, en cas de trahison.

Sherwood ne revint à Saint-Pétersbourg que dans les premiers jours de septembre : on a lieu de penser qu'il avait déjà fait parvenir à l'empereur quelques nouveaux détails sur l'organisation des sociétés secrètes dans l'armée du Sud. Mais rien ne transpira des indications qu'il put fournir à ce sujet, et, sauf plusieurs destitutions de chefs de corps, Alexandre ne sembla pas vouloir profiter des avis qui lui furent donnés et n'accorda d'ailleurs aucune récompense à Sherwood, qui ne devint enseigne dans le régiment des lanciers du Boug, que sous le règne suivant.

On a pourtant supposé que la révélation que Sherwood avait faite à l'empereur empêcha l'exécution d'un régicide; car l'assassinat d'Alexandre Ier avait été décidé en principe dans plusieurs centres de la vaste conspiration qui embrassait alors la Russie et la Pologne.

Chose étrange et presque incroyable, les recherches que l'empereur ordonna pour découvrir le foyer et les éléments de cette conspiration imminente ne produisirent que des résultats négatifs ou,

du moins, vagues et insuffisants, qui sortaient à peine du domaine des présomptions. La police était-elle d'intelligence avec les conspirateurs, ou bien ceux-ci n'avaient-ils pas un seul faux frère parmi eux? Quoi qu'il en soit, l'empereur fut instruit directement de ce qui se tramait contre lui.

Une note, rédigée par un ancien membre de *l'Union du bien public*, l'une des sociétés secrètes qui avaient leur principal centre en Volhynie, était arrivée dans les mains d'Alexandre; mais cette note ne contenait aucun fait positif, aucun nom propre : on faisait savoir seulement à l'empereur, que sa mort était résolue, comme le moyen le plus sûr et le plus prompt d'inaugurer la révolution en Russie et d'affranchir la Pologne; la note anonyme ajoutait que les rôles avaient été distribués entre les conjurés, que le moment de frapper devait être déjà fixé et que le poignard invisible était levé sur la victime désignée à ses coups.

Cette nouvelle révélation, et c'était là le but de la note anonyme, acheva de décourager l'empereur : il retomba dans une tristesse morne, dont l'empreinte se répandit sur ses traits. Il avait conscience des efforts qu'il avait faits pendant son règne, pour améliorer la situation morale, politique et matérielle de ses peuples : il fut donc pro-

fondément affecté de l'injustice et de l'ingratitude, qui pouvaient seules armer contre lui le bras des conspirateurs.

Loin de recourir aux précautions qu'exigeaient les circonstances, pour sauvegarder sa personne, il refusa de se soumettre aux plus simples mesures de prudence, et il sembla, au contraire, s'exposer exprès, et sciemment, aux dangers permanents qui menaçaient ses jours.

Le grand-duc Constantin, il est vrai, plus aveugle encore qu'Alexandre le rassurait de la meilleure foi du monde, en lui disant qu'il n'avait rien à craindre en Pologne, puisqu'il était le bienfaiteur et le véritable restaurateur de ce royaume. On ne poursuivit donc pas l'enquête qu'on avait commencée pour rechercher les agents révolutionnaires et arrêter la propagande des sociétés secrètes dans le pays.

L'empereur avait fini peut-être par se rassurer lui-même, en voyant que son insouciance de la vie n'encourageait pas les assassins, auxquels il présentait, en quelque sorte, sa poitrine découverte. Il repoussa catégoriquement l'avis de ses ministres, qui le pressaient de dissoudre la Société patriotique de Varsovie, où la jeunesse polonaise entretenait les germes d'une insurrection nationale, sous la

forme d'un établissement agricole, scientifique et littéraire.

La diète de Pologne avait terminé sa troisième session, qui fut calme et sagement conduite. Le 2 juin, la clôture de la diète eut lieu solennellement en présence de l'empereur, qui devait repartir le lendemain pour Saint-Pétersbourg.

Alexandre, assis sur son trône, ayant à sa droite les ministres et le Conseil d'État du royaume de Pologne, sa suite à sa gauche et sa cour derrière lui, prononça en langue française un discours plein d'encouragements et de promesses, que les sénateurs, les nonces et les députés écoutèrent dans un profond silence. La voix de l'auguste orateur était sourde et triste. Un voile de deuil et de mélancolie couvrait son noble visage empreint d'une pâleur maladive.

Le discours se terminait par ces paroles remarquables :

« Représentants du royaume de Pologne, je vous quitte avec regret, mais aussi avec la satisfaction de vous avoir vu coopérer à votre bonheur selon vos intérêts et mes vœux. Partagez ce sentiment, répandez-le parmi vos concitoyens, et croyez que je saurai reconnaître la confiance dont les témoignages ont marqué votre réunion actuelle. Ils ne

seront pas perdus. J'en conserve une impression profonde, qui s'unira toujours au désir de vous prouver combien est sincère l'affection que je vous porte et combien votre conduite aura d'influence sur votre avenir. »

Alexandre rentrait en Russie, l'amertume dans le cœur. Le 25 juin 1825, au soir, il arriva au palais de Tzarskoé-Sélo. L'impératrice Élisabeth vint à sa rencontre, avec la joie et l'anxiété qu'elle éprouvait toujours à revoir son auguste époux, même après la plus courte séparation : il l'embrassa tendrement et il la regarda ensuite d'un air inquiet.

Elle était pâle, elle avait les yeux brillants de fièvre, elle respirait péniblement, dans les intervalles d'une toux sèche et nerveuse.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda l'empereur avec une affectueuse sollicitude.

— Je suis bien heureuse de vous revoir, Sire, répondit-elle en soupirant. J'ai voulu vous apprendre, la première, que la famille impériale s'est augmentée...

— La grande-duchesse Alexandra est accouchée? interrompit vivement l'empereur. D'un fils? ajouta-t-il.

— D'une fille, reprit l'impératrice : elle est ve-

nue au monde heureusement, cette nuit (12 juin, calendr. russe).

— J'aurais mieux aimé un grand-duc, puisque je dois être le parrain... Mais, au nom du ciel, êtes-vous malade, que je vous trouve le visage altéré et l'air souffrant?

— Sire, murmura-t-elle à voix basse, je ne souffrais que de votre absence.

La naissance de cet enfant, qu'Alexandre avait promis de tenir sur les fonts avec l'impératrice-mère, était attendue et désirée par la famille impériale, qui devait se trouver réunie pour le baptême, à l'exception du grand-duc Constantin que l'empereur avait invité à ne pas quitter Varsovie, dans des circonstances qu'il jugeait critiques. La grande-duchesse Marie Pavlovna, princesse de Saxe-Weymar, et la grande-duchesse Anna Pavlovna, princesse d'Orange, étaient venues, avec leurs maris, sur l'invitation de leur auguste frère, qui avait voulu, sous l'impression de ses pressentiments de mort prochaine, leur faire ses adieux.

Dans le manifeste où Alexandre Ier annonçait à ses peuples l'heureux accouchement de sa bien-aimée belle-sœur, épouse du grand-duc Nicolas Pavlovitch : « Nous regardons, disait-il, cet accroissement de notre famille impériale comme

une nouvelle marque de bénédiction que l'Être suprême nous donne ainsi qu'à notre Empire.

Le baptême eut lieu à Tzarskoé-Sélo, le 25 juillet, avec beaucoup de pompe. L'empereur et le roi de Prusse étaient parrains; l'impératrice-mère, marraine de l'enfant. Au dîner solennel qui suivit la cérémonie religieuse, quand on porta les santés du grand-duc Nicolas et de la grande-duchesse Alexandra, au bruit des fanfares, une salve de 31 coups de canon accompagna la présentation des coupes : on remarqua que, suivant le programme du cérémonial réglé par l'empereur, les santés de toute la famille impériale furent portées ensuite collectivement, et saluées également de 31 coups de canon.

Les fêtes du baptême avaient été précédées de grandes revues au Champ de Mars de Saint-Pétersbourg et de grandes manœuvres au camp de Tzarskoé-Sélo : toutes les troupes d'infanterie et de cavalerie de la garde prirent part à ces manœuvres, que les grands-ducs Nicolas et Michel dirigèrent en personne, sous les yeux de l'empereur qui leur en témoigna sa *parfaite reconnaissance* dans plusieurs ordres du jour consécutifs. Une partie de la famille impériale seulement assistait aux exercices militaires qui avaient attiré une

foule énorme de spectateurs; mais on s'étonna de n'y pas voir, à côté des princesses d'Orange et de Saxe-Weymar, l'impératrice Élisabeth, qui ne laissait échapper aucune occasion de paraître auprès de l'empereur.

Le bruit courut dès lors dans le public qu'elle était sérieusement malade, et qu'une affection de poitrine, qu'on avait crue légère et que l'impératrice elle-même avait traitée sans importance, prenait tous les jours davantage les caractères alarmants d'une espèce d'étisie chronique.

Les médecins paraissaient inquiets, et le docteur anglais Wylies, premier médecin de l'empereur, avait dit à plusieurs personnes que l'impératrice devrait absolument aller passer l'hiver en Italie ou à Malte.

— Je ne suis pas malade! objecta l'impératrice, à qui l'on rapportait ce propos du docteur Wylies; et le fussé-je plus gravement encore, ajouta-t-elle tristement, ce serait une raison de plus pour rester, car l'épouse de l'empereur doit mourir en Russie.

L'impératrice était soignée avec beaucoup de sollicitude par son médecin ordinaire, le docteur Stroffregen; mais ce praticien, très-habile et très-respectable d'ailleurs, s'abusait encore complétement sur l'état de la malade.

Il avait demandé la permission de s'absenter quelques jours pendant le voyage de l'empereur à Varsovie, et il s'était fait remplacer dans son service par le docteur Trinius, savant botaniste, et par le docteur Muller, excellent médecin allemand. Celui-ci reconnut aussitôt les progrès du mal que l'impératrice cachait d'autant plus qu'elle en sentait l'atteinte profonde et incurable. Il osa lui exprimer des inquiétudes sérieuses et lui prescrire un traitement sévère, sous peine de perdre tout espoir de guérison. L'impératrice l'avait écouté en souriant avec une douce mélancolie.

— Docteur! lui dit-elle brièvement, lorsqu'il revint pour savoir l'effet de ses prescriptions : je regrette que vous vous soyez dérangé pour moi. Je ne suis pas malade, ou plutôt *je ne veux pas* être malade.

Alexandre affectait de ne pas s'apercevoir de la maladie de l'impératrice; il n'en parlait à personne, et il s'efforçait de paraître tranquille et même gai devant elle. Mais, dès qu'il pouvait quitter ce maintien factice qu'il s'imposait pour ne pas l'inquiéter sur sa propre santé, il s'abandonnait à ses humeurs noires et à ses funèbres pressentiments; il arrivait par degrés à une sorte de désespoir morne. Peut-être s'accusait-il tout bas d'avoir, lui,

dont l'âme était si noble et si généreuse, mis en danger les jours de l'impératrice par les chagrins secrets qu'il avait pu lui causer depuis vingt-cinq ans.

— Wylies, je ne suis pas content de ma santé, dit-il un jour à son premier médecin : prescrivez-moi un voyage dans la Russie méridionale, en Crimée ou ailleurs, n'importe où, pourvu que ce voyage puisse être favorable à l'impératrice qui viendrait avec moi.

XX

Alexandre Ier, avec cette exquise délicatesse qui caractérisait tous ses sentiments, avait espéré cacher à l'impératrice, qu'il projetait, à cause d'elle, un voyage dans la Russie méridionale : il était trop inquiet sur la santé de l'auguste malade, pour vouloir qu'elle eût elle-même des motifs d'inquiétude.

Dans toute autre circonstance, d'ailleurs, il aurait entrepris, de son propre mouvement et sans hésiter une minute, ce long voyage qui, malgré trois ou quatre mille verstes à parcourir, eût suffi à peine au besoin de locomotion et d'activité, qu'il ne pouvait jamais assez satisfaire.

Il n'était pas réellement malade lui-même ; il feignit de l'être, par suite de cet érésipèle opiniâtre qui avait résisté, l'année précédente, à l'action des remèdes, et qui reparaissait, par intervalles, d'une manière chronique. Sa constitution

robuste, mais affaiblie, ne demandait pourtant que du repos physique et du calme moral.

Il exigea donc que son premier médecin lui conseillât d'aller passer l'hiver dans un climat tempéré, à cinq cents lieues de sa capitale, et, pour mieux motiver encore cette absence, qui devait se prolonger plusieurs mois, il prétexta la nécessité de visiter les colonies militaires du sud, le gouvernement de la Nouvelle-Russie, la Crimée et même le Caucase.

— Wylies m'envoie passer l'hiver dans la Russie chaude, pour raison de santé, dit-il en souriant à l'impératrice; j'ai pensé que vous consentiriez à m'accompagner.

L'impératrice lui exprima, les larmes aux yeux, toute la joie qu'elle ressentait à l'idée de vivre près de lui, avec lui, durant trois ou quatre mois, dans une espèce de retraite conjugale; c'était un bonheur qu'elle n'avait pas eu encore, et elle bénit sa maladie, si grave qu'elle fût, qui le lui donnait.

Elle se dissimulait à elle-même les progrès de l'étisie qui la consumait, et peut-être avait-elle réussi à se persuader qu'elle était en voie de guérison. En tous cas, elle répétait souvent à la princesse Wolkonsky et à quelques dames de son intimité :

— Je n'ai jamais été plus heureuse! Dieu fasse que cela dure!

L'empereur n'épargna rien, même vis-à-vis de sa famille, pour faire paraître son voyage nécessaire et même indispensable, au point de vue politique.

Il remercia publiquement, par un rescrit impérial, le duc Alexandre de Wurtemberg, chef du corps des voies de communication de l'Empire, qui lui avait présenté un rapport sur la possibilité d'effectuer une communication directe entre le Volga et le Don, au moyen des rivières Kamychenka et Ilovla, et il annonça l'intention d'examiner lui-même sur les lieux ce vaste projet dont la pensée première remontait à Pierre le Grand, et qui devait contribuer si puissamment à la prospérité commerciale de la Russie. Les travaux à exécuter pour la réunion des deux fleuves ne semblaient déjà plus appartenir au chapitre des utopies, puisque l'empereur les déclarait possibles et promettait de les mener à bonne fin, en même temps que les immenses travaux du même genre qui relieraient bientôt, par des voies navigables, le port d'Archangel à celui de Saint-Pétersbourg.

On savait que les colonies militaires intéressaient particulièrement Alexandre Ier, qui les regardait,

peut-être avec trop de complaisance, comme son œuvre la plus utile et la plus glorieuse. Le comte Araktchéïeff était le chef supérieur de ces colonies, et il avait eu l'adresse de leur donner une place considérable dans les préoccupations de l'empereur.

Par un ordre du jour en date du 29 juillet, l'empereur, après l'inspection des colonies militaires d'infanterie, témoigna sa complète satisfaction au comte Araktchéïeff, au général Kleinmichel et aux autres chefs supérieurs desdites colonies : l'organisation générale lui avait paru excellente, l'instruction des troupes très-perfectionnée, la santé des hommes remarquable, la construction des villages magnifique, la culture des terrains défrichés admirable. Il se félicitait ainsi de l'heureuse institution de ces colonies, et il manifestait le désir de favoriser de tout son pouvoir leur développement dans les différentes parties de l'Empire, et surtout d'une extrémité à l'autre des frontières occidentales.

C'était donc pour inspecter les colonies militaires de cavalerie, chez les Cosaques du Don et dans l'Ukraine, qu'il fixa d'avance le but extrême de son voyage et qu'il choisit, pour sa résidence habituelle et celle de l'impératrice, la petite ville de

Taganrog, située sur la mer d'Azoff, en face de l'embouchure du Don.

Il ne pouvait se faire illusion sur l'existence des sociétés secrètes dans l'armée, et il avait probablement l'intention de se rapprocher ainsi tout naturellement de Koursk, que les révélations de Sherwood lui signalaient comme le foyer principal du complot.

Quoi qu'il en soit, il ferma l'oreille aux avis des médecins qui lui conseillaient de s'arrêter en Crimée, où le climat est plus sain et la température plus chaude. L'impératrice ne fit aucune objection contre le séjour de Taganrog, quoiqu'on lui représentât que l'air y était froid et insalubre, à cause des vents du nord-est qui y règnent presque constamment, et des exhalaisons putrides qui s'élèvent du port, que la mer laisse souvent à sec. Elle répondit doucement et gaiement à ces fâcheux pronostics :

— Puisque Sa Majesté a désigné Taganrôg, il faut que ce soit la résidence qui convienne le mieux à sa santé; quant à moi, je me trouverai toujours bien de respirer le même air que l'empereur.

Alexandre avait pourtant à se défendre contre ses propres pressentiments : il n'attribuait aucune influence malfaisante au climat de Taganrog et il

croyait, au contraire, d'après de bons renseignements, que cette ville offrirait à l'impératrice une température au moins égale et tiède pendant l'hiver ; mais il craignait que la situation de la malade ne fût déjà presque désespérée. Il rapporta donc douloureusement à ce triste sujet les sinistres présages qui précédèrent son départ.

Le 20 août, la belle église de la Transfiguration, dans le quartier Liteïnaia, à Saint-Pétersbourg, fut détruite de fond en comble par un incendie : bien que les saintes images et les autres objets du culte eussent été sauvés des flammes, le peuple regarda cette catastrophe comme une punition du ciel, qui s'adressait personnellement à l'empereur, pour avoir autorisé la fondation d'une église catholique à Tzarskoé-Sélo, en y contribuant par un don de trente mille roubles.

Au reste, le peuple, le bas peuple, il est vrai, accusait hautement l'empereur de négliger la religion grecque et de tourner ses sympathies vers les religions non orthodoxes. Alexandre avait refusé jusqu'alors de prêter secours à l'insurrection des Grecs, du moins un secours direct et ostensible, car il ne pouvait méconnaître le principe révolutionnaire qui avait été le point de départ de cette insurrection, et il ne pensait pas avoir le droit de la

soutenir par les armes, lui, soutien des gouvernements réguliers et implacable ennemi de toutes les révolutions. Mais le peuple ne voyait que la religion grecque dans le fait de la guerre de l'indépendance hellénique et il n'admettait pas que le tzar, protecteur-né de cette religion, pût rester neutre et indifférent, tandis que des chrétiens orthodoxes tombaient martyrs sous le cimeterre des Turcs.

— Le jugement de Dieu est proche, disaient entre eux les vieux croyants à Saint-Pétersbourg comme dans les autres gouvernements de l'Empire : les signes de la colère d'en haut éclatent de toutes parts, car le peuple orthodoxe a laissé sans secours ses coreligionnaires mourant pour la foi chrétienne.

On comprend que l'apparition d'une comète acheva d'exalter ces dispositions chagrines et menaçantes de l'esprit public. Cette comète, ronde et sans queue, dont la lumière était plus vive au centre qu'à la circonférence, fut signalée à l'observatoire de Dorpat, dans la nuit du 23 juillet ; quoiqu'il fût impossible de la découvrir sans télescope, toute la population à Saint-Pétersbourg la cherchait des yeux, la nuit suivante, et y attachait un mauvais augure pour le voyage de l'empereur. Cependant les astronomes seuls purent voir cette

comète, qui disparut, peu de jours après, dans les rayons du soleil.

Mais une autre comète surgit à l'horizon presque simultanément; elle était mieux caractérisée que la première, quoique d'une lumière très-faible. Elle fut visible à Saint-Pétersbourg pendant plusieurs nuits; on remarqua qu'elle se dirigeait lentement du nord au sud. C'était toujours là, dans la pensée de beaucoup de gens, une indication relative au voyage de l'empereur.

La Russie se remplit alors de bruits sinistres et de sombres avertissements. On semblait dans l'attente de grands événements politiques. Il faut attribuer cet état de l'opinion à l'influence des sociétés secrètes, qui comptaient sur la mort ou l'abdication prochaine de l'empereur, sans savoir peut-être, d'une manière certaine, que le poignard fût levé sur lui.

— Nous avons maintenant deux comètes, la vôtre et la mienne ! dit Alexandre à l'impératrice, en s'efforçant de paraître gai : elles ont l'air de voyager ensemble et de faire très-bon ménage.

L'empereur avait fixé son départ au 13 septembre : il ne voulait pas quitter sa capitale avant que tout fût prêt à Taganrog pour recevoir l'impératrice et lui offrir une installation digne d'elle.

C'était lui-même qui avait donné des ordres à cet égard, et sa prévoyance attentive n'avait rien oublié de ce qui pouvait rendre moins triste et plus agréable un séjour prolongé dans une petite ville de commerce maritime, à l'extrémité de l'Empire. Il fit même établir un service de poste régulier entre Taganrog et Saint-Pétersbourg, par Moscou, Toula, Koursk et Kharkoff, afin d'entretenir des communications fréquentes avec la famille impériale et de continuer ainsi à diriger personnellement, pendant son absence, qu'il supposait pouvoir durer longtemps, les affaires de l'État.

L'empereur absent, l'impératrice-mère exerçait de droit, comme toujours en pareil cas, une espèce de régence; son auguste fils lui laissait, en quelque sorte, la haute surveillance des agents de l'autorité impériale. Mais, à l'occasion de ce dernier voyage, il exprima le désir de voir le grand-duc Nicolas prendre une part beaucoup plus directe aux choses du gouvernement, et il lui recommanda, en particulier, d'avoir l'œil ouvert sur la marche des affaires, sur le cours des événements, sur les actes des ministres et des hauts fonctionnaires de l'Empire. Il le pria, en outre, de lui adresser souvent des lettres confidentielles, où il

déposerait le résultat de ses observations et de ses vues politiques.

— La Révolution est partout en Europe, lui dit-il ; elle est également en Russie, quoiqu'elle s'y cache mieux qu'ailléurs ; nous devons donc redoubler de vigilance et de zèle, avec la grâce de la divine Providence. Nous autres souverains, nous sommes responsables devant Dieu du bon ordre et de la bonne administration de nos peuples. A vous, mon frère, d'achever la grande tâche que j'ai entreprise en fondant la Sainte-Alliance des rois sous la protection de l'Esprit-Saint !

Ces paroles mystérieuses émurent et troublèrent le grand-duc, qui les recueillit dans sa mémoire et qui se les rappela plus tard, pour en faire l'application à sa propre conduite de souverain. Il les considéra toujours comme un conseil suprême qu'Alexandre Ier lui avait adressé, du bord de la tombe.

L'empereur, à l'occasion des grandes revues qui avaient eu lieu à Saint-Pétersbourg et à Tzarskoé-Sélo, s'était plu à combler de faveurs et de distinctions, non-seulement les officiers supérieurs de la 2e division d'infanterie de la garde que commandait le grand-duc Nicolas, mais encore les officiers de la maison civile de ce prince ; il leur distribua des

titres, des croix et d'autres témoignages de satisfaction. Les aides de camp du grand-duc, notamment les colonels d'Adlerberg, Guéroy, Kaveline et Dellingshausen, eurent part tous à la fois à la bienveillance d'Alexandre, qui les félicita d'avoir si habilement coopéré à la belle organisation des régiments placés sous les ordres de son frère.

La fête de l'impératrice-mère avait été célébrée, le 3 août, au château de Péterhoff, avec la solennité et les réjouissances ordinaires. Il y avait eu, selon l'usage, bal masqué public dans les jardins illuminés; mais pendant que le peuple se répandait en foule dans ces magnifiques jardins et se livrait avec un joyeux abandon aux divertissements qui lui étaient offerts, dans cette nuit sereine et étoilée, la famille impériale avait peine à se défendre des plus tristes préoccupations, quoiqu'elle fût alors presque toute réunie : l'heure d'une séparation éternelle allait peut-être bientôt sonner.

Le grand-duc Constantin, qui était toujours retenu à Varsovie par ordre de l'empereur, lui avait écrit une lettre d'adieu, qu'Alexandre ne lut pas sans une vive impression : le césarévitch le suppliait, au nom de leur vénérable mère, de s'entourer, pendant son voyage, de toutes les précautions qui pouvaient mettre sa tête précieuse à

l'abri des atteintes d'un complot. Les inquiétudes du césarévitch, fondées sans doute sur la découverte de quelques symptômes alarmants qui témoignaient de l'action révolutionnaire des sociétés secrètes en Pologne, ne transpirèrent pas, il est vrai, dans le cercle de la famille impériale, mais la tristesse naturelle de l'empereur s'en augmenta, et cette tristesse que chacun interprétait à sa manière, s'étendait comme un voile de deuil sur toutes les fêtes de la cour.

On ne s'abusait déjà plus au sujet de l'état de l'impératrice, qui s'affaiblissait de plus en plus et qui s'éteignait à vue d'œil : quoiqu'elle se fît violence pour paraître au moins dans les circonstances d'apparat, quoique son sourire gracieux essayât encore de rassurer les personnes de son entourage, qui s'effrayaient de sa pâleur et de son amaigrissement, on pouvait compter les jours qui lui restaient à vivre.

Ses belles-sœurs, la princesse d'Orange et la grande-duchesse de Saxe-Weymar avaient, à la prière de l'empereur, prolongé leur séjour en Russie, comme si elles eussent pressenti qu'en retournant avec leur famille dans les pays éloignés auxquels leur existence était attachée depuis leur mariage, elles devaient se préparer à dire adieu

pour toujours à leur auguste et bien-aimé frère.

Alexandre n'était pas le moins accessible aux présages de mort qui semblaient l'entourer. Il dit à sa plus jeune sœur, Anne Pavlovna, princesse d'Orange, que, dans le cas où il viendrait à mourir, par accident ou autrement, il la priait de regarder leur frère Nicolas comme chef de la famille impériale : « car, ajouta-t-il, le mariage de notre frère Constantin lui a donné parmi nous une situation à part, qu'il comprend d'ailleurs et qu'il a loyalement acceptée. » La grande-duchesse Anne ne fit pas d'objection, et on a lieu de supposer qu'elle avait été dès lors instruite, par son mari, des intentions d'Alexandre Ier, relativement à la succession impériale.

L'empereur répondit à la lettre du césarévitch, sans faire allusion néanmoins aux craintes que son frère lui avait exprimées en l'adjurant de se mettre en garde contre un attentat qui menaçait sa personne sacrée. Alexandre lui rappela seulement, en termes précis, que, sitôt le trône devenu vacant, il devrait prêter serment à l'héritier désigné et transmettre sur-le-champ à l'impératrice-mère le rescrit impérial en date du 2/14 février 1822, dans lequel l'ordre de succession au trône avait été fixé pour la première fois d'une façon irrévocable, res-

crit que le césarévitch tiendrait secret jusqu'à ce que les circonstances ordonnassent de le rendre public, avec l'aveu de l'impératrice-mère.

L'empereur ajoutait ces mots énigmatiques : « J'aime à croire que notre frère cédera en même temps à mes ordres et aux prières de notre mère. Quant à vous, cher Constantin, vous continuerez à faire pour le royaume de Pologne ce que vous avez fait jusqu'à présent, d'après nos engagements réciproques. »

Le 11 septembre, l'avant-veille du départ d'Alexandre I[er], l'impératrice-mère reçut, au palais de la Tauride, les félicitations des généraux, des grands-officiers de la cour et des personnes de distinction, à l'occasion de la fête de l'empereur.

Alexandre, accompagné des grands-ducs Nicolas et Michel, de la grande-duchesse Alexandra Féodorovna, et des principaux dignitaires de l'Empire, se rendit, vers onze heures, suivant la coutume, au monastère de Saint-Alexandre-Newsky, où l'avait précédé le clergé, venu processionnellement de la cathédrale de Notre-Dame de Kasan. Le service divin fut célébré avec solennité, par le métropolitain Séraphim. Le corps diplomatique avait été convoqué à cette imposante cérémonie et s'y trouvait tout entier.

Après les offices, l'empereur et Leurs Altesses impériales acceptèrent le déjeuner d'usage, que leur offrit le métropolitain, archimandrite du monastère de Saint-Alexandre-Newsky.

Au moment de prendre congé du prélat, l'empereur, qui était resté sombre et pensif pendant la collation, s'écarta un moment de son entourage, en tirant à part le vénérable Séraphim.

— Mon père, lui dit-il à voix basse, je vous demande de célébrer à mon intention et pour moi seul, après-demain, à quatre heures du matin, une messe des morts, que j'entendrai, avant de me mettre en route pour mon voyage dans les provinces méridionales.

— Une messe des morts? reprit le métropolitain étonné et douloureusement affecté de cette étrange requête.

— Oui, répliqua l'empereur en soupirant, j'ai l'habitude, en partant pour un voyage, de faire ma prière à Notre-Dame de Kasan, mais le voyage que je vais entreprendre ne ressemble pas aux autres... D'ailleurs, mes deux filles mortes en bas âge reposent dans les caveaux de Saint-Alexandre-Newsky, et, non loin de là, une autre fille, qui ne m'était pas moins chère... Je veux placer mon voyage sous la protection de ces âmes bienheureuses.

Séraphim s'inclina, en signe de respect et d'obéissance.

L'empereur ajouta, comme dernière recommandation, qu'il serait reconnaissant de voir la communauté des religieux de Saint-Alexandre-Newsky assister à cette messe des morts, mais qu'il ne jugeait pas à propos de faire savoir à personne qu'il y assisterait lui-même. Il priait, en conséquence, le prélat de tenir la chose aussi secrète que possible et de faire en sorte que rien ne transpirât à ce sujet hors de l'enceinte du couvent.

XXI

En revenant de la cérémonie au palais d'Hiver, l'empereur conserva son air sombre et rêveur, comme s'il n'était pas maître d'échapper à ses pensées chagrines; mais il n'en témoigna pas moins une bienveillance toute particulière au grand-duc Nicolas.

Il lui dit, entre autres choses gracieuses et cordiales, qu'il avait eu l'intention d'acquérir la villa Miatleff, pour la lui donner, mais qu'on lui en avait demandé un prix vraiment exorbitant et ridicule. Il se proposait donc de faire construire une autre résidence d'été, pour le grand-duc et sa famille, sur un terrain très-bien situé, aux environs de Péterhoff.

Le grand-duc Nicolas devait partir le soir même pour inspecter les régiments de la garde campés à Bobrouisk, mais il ne manqua pas d'assister

à l'inauguration du nouveau palais que l'empereur avait fait bâtir et décorer, sur les plans de l'architecte Rossi, pour le grand-duc Michel.

La famille impériale, après avoir visité ce magnifique palais, y dîna. Le dîner fut triste et silencieux. On porta les santés de l'empereur et de l'impératrice.

Tous les cœurs se serrèrent, quand on vit des larmes rouler dans les yeux d'Alexandre, qui ne put se défendre d'une profonde émotion, et dont la voix était si altérée, que les paroles qu'il voulut prononcer furent presque inintelligibles. Il parla de son prochain départ, et il appela sur la santé de l'impératrice la protection spéciale de saint Alexandre Newsky, son patron.

L'impératrice, que l'émotion de l'empereur avait gagnée, déclara d'une voix faible qu'elle se sentait beaucoup mieux et qu'elle emporterait, en quittant Saint-Pétersbourg, le ferme espoir d'y revenir bientôt entièrement rétablie.

Le soir, le grand-duc Nicolas, qui partait pour Bobrouisk, fit ses adieux à l'empereur et à l'impératrice ; il remercia encore avec effusion l'empereur de toutes ses bontés, en l'appelant, comme toujours, son *bienfaiteur;* il lui demanda respectueusement ses ordres et ses dernières instructions. Alexandre

l'embrassa tendrement à deux reprises, en lui disant :

— Que Dieu vous bénisse, mon frère ! Je vous écrirai de Taganrog, mais, vous savez, en cas d'événement grave, conformez-vous à mes ordres et à ceux de notre mère.

La grande-duchesse Alexandra Féodorovna se retirait avec son mari, quand l'empereur, s'adressant à elle avec cette grâce et cette affabilité qui caractérisaient sa manière de parler aux femmes, lui fit compliment de son portrait gravé par Wright, d'après la belle peinture de G. Dawe, qui l'avait représentée entourée de ses enfants.

Il avait vu la veille, lui dit-il, cet admirable portrait exposé chez un marchand d'estampes de la Perspective Newsky, et il s'était arrêté, comme tous les passants, pour le regarder.

— J'emporterai avec moi cette gravure, ajouta-t-il, et je la ferai placer dans la chambre de l'impératrice à Taganrog, avec les saintes images : vous serez ainsi avec nous, et nous prierons Dieu de veiller sur votre fils qui est tout l'avenir de la famille impériale.

On sut, dès le lendemain, dans toute la société de Saint-Pétersbourg, que l'empereur avait fait l'éloge du nouveau portrait de la grande-duchesse

Alexandra, et ce portrait, d'une exécution vraiment remarquable, mis en montre chez tous les marchands d'estampes, se vendit promptement à un nombre énorme d'exemplaires.

Le grand-duc Michel avait projeté de partir aussi, en même temps que son frère Nicolas, pour aller à Varsovie où le césarévitch l'attendait, car l'amitié qui régnait entre eux était telle, qu'ils ne pouvaient, en quelque sorte, vivre séparés l'un de l'autre, et que le grand-duc Michel, comme la grande-duchesse sa femme le lui avait plus d'une fois reproché, passait la moitié de sa vie sur la route de Pologne.

L'empereur le pria de ne pas se mettre en route pour Varsovie, avant que le grand-duc Nicolas fût de retour de Bobrouisk.

— Il ne faut pas que notre mère reste seule, lui dit-il confidentiellement. On ne sait pas ce qui peut arriver, et j'ai ouï parler de menées révolutionnaires qui auraient eu lieu dans plusieurs régiments de la garde. Je veux croire que les rapports qu'on m'a faits à ce sujet sont faux ou du moins fort exagérés, mais il est bon d'être prêt à tout et de ne pas se laisser surprendre par l'imprévu.

— Le grand-duc Constantin, en effet, répondit le grand-duc Michel, m'a instruit de l'existence

des sociétés secrètes dans l'armée, mais il ne m'est parvenu aucun rapport à cet égard, pour la 1re division d'infanterie de la garde, que Votre Majesté a placée sous mes ordres. Je dois en conclure que ces sociétés secrètes n'existent pas, ou qu'elles font bien peu de propagande.

Le 13 septembre, avant l'aube, le métropolitain Séraphim, à la tête des religieux de Saint-Alexandre-Newsky, tous portant des ornements de deuil, attendait l'empereur, aux portes du monastère.

Une calèche (*troïka*), attelée de trois chevaux de front, qui galopaient avec impétuosité, s'arrêta tout à coup à l'entrée du couvent.

Alexandre était seul dans cette calèche de voyage, vêtu d'une capote d'uniforme, la casquette militaire sur la tête, et enveloppé de son manteau. Il mit pied à terre, baisa humblement la croix que lui présentait le métropolitain et reçut la bénédiction de ce prélat. Les moines, qui l'entouraient en chantant des cantiques, se formèrent en procession pour le conduire à l'église.

Les portes extérieures avaient été refermées, et les rares passants, qui, à cette heure matinale, se trouvaient aux abords du couvent de Saint-Alexandre-Newsky, ne soupçonnèrent pas, en voyant l'équipage impérial stationner devant le

monastère, que l'empereur y entendait une messe des morts.

Cette messe fut dite au milieu d'un recueillement solennel; tous les assistants semblaient d'intelligence avec la pensée de l'empereur qui priait : au moment de la lecture de l'évangile, il alla s'agenouiller vis-à-vis de l'autel, et, sur sa demande, le métropolitain lui posa sur la tête le saint livre, en le plaçant ainsi lui-même sous la protection divine.

Après l'office, Séraphim lui offrit une image du Christ, destinée à l'accompagner comme une sauvegarde pendant son voyage, et l'empereur la fit porter dans sa calèche par le proto-diacre. Il resta ensuite quelque temps en oraison devant les reliques de saint Alexandre Newsky; puis, le cortége des moines le ramena jusque sous le porche de l'église, en chantant le cantique : *Seigneur, sauvez votre peuple.*

Alexandre était déjà dans la cour du couvent, quand le métropolitain, qui avait vu des larmes dans les yeux de l'empereur, lui demanda instamment de venir se reposer dans sa cellule.

— Bien! répondit Alexandre, mais seulement pour quelques minutes, car je suis en retard d'une demi-heure.

Il suivit Séraphim qui l'introduisit dans un premier salon et qui passa ensuite avec lui dans une espèce d'oratoire, où ils s'enfermèrent. Il s'assit sur un banc et il invita le métropolitain à s'asseoir auprès de lui.

Comme l'empereur ne parlait pas et semblait absorbé, Séraphim chercha un sujet de conversation, qui pût, en l'intéressant, l'arracher à ses réflexions pénibles. Il n'ignorait pas que l'empereur avait toujours montré beaucoup de pieuse bienveillance pour les *skhimniks,* espèce d'ermites, qui s'efforçaient d'imiter les anciens Pères du Désert, en s'imposant d'excessives privations.

— Nous possédons depuis peu, dit-il brusquement, un vénérable skhimnik, dans les murs de ce monastère. Ne serait-ce pas le bon plaisir de Votre Majesté, que je le fisse appeler?

— Soit! reprit l'empereur : je le verrai volontiers et je lui demanderai de prier pour moi.

Un moment après, on vit paraître un vénérable vieillard, à l'aspect imposant, au regard prophétique, mais épuisé par les austérités qui avaient ridé et amaigri son visage avant l'âge.

Alexandre l'accueillit avec bonté, l'entretint quelques minutes et lui demanda sa bénédiction. Il se disposait à partir, lorsque le skhimnik, mar-

chant devant lui, le supplia de daigner visiter sa pauvre cellule.

Cette cellule se trouvait justement dans la cour, sur le chemin de l'empereur, qui ne lui refusa pas ce témoignage de respect. Alexandre resta frappé de stupeur en pénétrant dans l'étroite et lugubre demeure du vieil ermite.

Elle était entièrement tendue en drap noir; des bancs de bois noirci régnaient à l'entour; un gigantesque crucifix se dressait au fond contre la muraille, et la lampe qui brûlait nuit et jour devant les images des saints éclairait seule ce tombeau anticipé.

Le skhimnik, se prosternant aux pieds du crucifix, dit à l'empereur, d'un ton grave et solennel: « Seigneur, prions! » Après une prière à voix basse, il invita l'empereur et le métropolitain à prendre place sur les bancs et à faire une courte méditation en présence du crucifix. Alexandre n'obtint pas sans peine que l'ermite s'assît lui-même à distance respectueuse en sa présence.

— Quel est son nom? demanda l'empereur à l'oreille du métropolitain.

— Alexis, répondit Séraphim en baissant la voix, pour ne pas troubler la méditation du saint homme : il jeûne et prie sans interruption; c'est

un miracle qu'il puisse vivre ainsi, presque sans nourriture, sans air et sans sommeil.

— En effet, reprit l'empereur, si c'est ici qu'il couche, je ne vois pas de lit... Il n'a pas même de paille pour s'étendre sur le plancher?...

— Sire, interrompit le moine qui avait entendu l'entretien d'Alexandre avec le métropolitain, j'ai un lit qui en vaut un autre : approche, je te le ferai voir, avant que Dieu t'en donne un pareil.

En prononçant ces mots d'un accent sépulcral, il se dirigea vers un des angles de sa cellule et souleva le drap noir qui cachait un petit réduit, dans lequel se trouvait un cercueil noir entr'ouvert, contenant un linceul et entouré de cierges allumés. L'empereur recula d'un pas en arrière, à ce funèbre spectacle.

— Voilà mon lit, Sire ! s'écria le moine Alexis, dont l'exaltation pieuse ne s'imposait plus de retenue. Ce lit-là n'est pas seulement le mien, Sire, c'est notre lit à tous tant que nous sommes. Tous, Sire, nous nous y coucherons tôt ou tard pour le long et dernier sommeil.

Alexandre, vivement impressionné par cette scène inattendue, gardait le silence. Le skhimnik, qui arrivait par degrés au paroxysme de l'extase, roulant des yeux hagards, gesticulant et se frap-

pant la poitrine avec le poing, adressa cette étrange allocution à l'empereur :

— Sire, je suis un vieillard et j'ai vu les choses de ce monde : écoute donc mes paroles. Avant la grande peste de Moscou en 1771, les mœurs étaient plus pures, le peuple était plus religieux. Depuis la peste, la corruption envahit la sainte Russie. L'année 1812 amena un temps de pénitence et d'amendement ; mais, la guerre terminée, le mal parvint à un plus haut degré encore. Tu es notre seigneur et maître : la garde des mœurs publiques est confiée à tes soins ; tu es le fils de l'Église orthodoxe, et, comme tel, dépositaire de la vraie foi : il faut donc que tu la préserves de toute atteinte. Tel est l'ordre de Dieu, du Roi des rois.

Ce discours incohérent, prononcé avec une éloquence sauvage, produisit un effet irrésistible sur l'imagination mystique et superstitieuse d'Alexandre. Il se sentait ramené, malgré lui, à l'époque de Madame de Krudener, et les souvenirs de cette époque déjà bien éloignée avaient ravivé toute sa sensibilité religieuse. Il ne quitta pas la cellule d'Alexis sans lui avoir demandé encore une fois sa bénédiction.

— Ce skhimnik est un prophète, dit-il au métropolitain. Combien je regrette de ne l'avoir pas

rencontré plus tôt! Il m'eût donné de sages et précieux conseils; il eût prié pour moi... Jamais discours d'apparat ne m'a fait autant de plaisir que la simple et naïve allocution de ce vieillard!... Ce sont là des paroles qui descendent du ciel... Oh! je reviendrai l'entendre, si Dieu m'en accorde la grâce!...

Il traversa la cour, entre deux haies de moines qui priaient en s'inclinant devant lui; il remonta dans sa voiture, et debout, la tête découverte, les yeux levés au ciel, il dit aux assistants:

— Mes chers frères en Jésus-Christ, priez pour moi, priez pour l'impératrice!

Il donna comme à contre-cœur le signal du départ à son cocher Ilia, et la voiture s'éloigna du monastère au moment où cinq heures sonnaient à toutes les paroisses.

Le jour s'était levé, et les dômes des églises étincelaient aux premiers rayons du soleil. Alexandre se retourna encore une fois vers la grande ville qui s'enfuyait derrière lui et il chercha du regard, parmi cette multitude de coupoles et de flèches dorées, le clocher de la vieille cathédrale de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, dans laquelle sont inhumés tous ses ancêtres, depuis Pierre le Grand, qui a fondé cette église au milieu de la forteresse,

pour en faire le lieu de sépulture des tzars de Russie.

Il pressentait alors, avec une résignation douce et calme, qu'il ne tarderait pas à rentrer dans sa capitale pour y occuper auprès de son père Paul Ier un lit semblable à celui que le moine Alexis venait de lui montrer. Il crut entendre les cloches de Saint-Pierre-et-Saint-Paul sonnant le glas funèbre.

Il arriva, dans la matinée, au château de Tzarskoé-Sélo, où s'étaient rassemblés tous les membres présents de la famille impériale pour lui faire leurs derniers adieux, mais il s'arracha le plus tôt qu'il put à ces adieux qui lui causaient une émotion douloureuse. Il confiait son auguste mère aux soins attentifs et empressés de ses frères et de ses belles-sœurs, en même temps qu'il priait l'impératrice-mère de rester dépositaire de la puissance souveraine et de le remplacer au besoin dans l'exercice de son autorité.

L'impératrice Élisabeth ne devait partir que deux jours après lui : il lui recommanda tendrement de se fatiguer le moins possible pendant ce long voyage et de se reposer souvent en chemin, comme s'il était là pour la forcer de prendre intérêt à sa chère et précieuse santé.

Il témoigna l'affection la plus cordiale à la grande-duchesse Alexandra Féodorovna.

— Vous écrirez à mon frère Nicolas, sans doute avant moi, lui dit-il amicalement : rappelez-lui que je compte sur lui.

Il paraissait distrait et préoccupé : l'idée fixe, qui l'obsédait avec plus de ténacité que jamais, semblait se refléter dans toutes ses paroles, comme un présage de mort prochaine.

La veille encore, le ciel s'étant obscurci subitement, Alexandre, qui écrivait une lettre, avait demandé de la lumière; son valet de chambre se fit répéter plusieurs fois le même ordre, avant d'y obéir et d'apporter deux bougies allumées; mais, le soleil ayant reparu dans tout son éclat, le valet de chambre entra précipitamment dans le cabinet de l'empereur et se mit en devoir d'enlever les flambeaux, sans en avoir reçu l'ordre.

— Que fais-tu, Fédor? lui dit l'empereur avec plus de surprise que de mécontentement : tu devrais attendre au moins que j'eusse fini d'écrire!

— Sire! reprit le vieux serviteur, qui avait pris l'habitude de conserver son franc parler devant son auguste maître : ceci ne doit pas se faire. Nos pères regardaient comme un mauvais augure l'emploi des cierges en plein jour.

— Bien ! je ne savais pas cela ; mais pourquoi vois-tu un mauvais augure dans ces bougies allumées ?

— Parce qu'une chambre éclairée ainsi quand il fait jour, ressemble à la chambre d'un mort.

L'empereur baissa la tête et ne répondit pas ; le valet de chambre se hâta d'emporter les flambeaux.

Alexandre n'avait pas voulu emmener avec lui une suite nombreuse : il remonta dans sa calèche avec son médecin Wylies, qu'il avait choisi pour compagnon de route.

Derrière lui, une seconde calèche, où se trouvaient le prince Pierre Wolkonsky, un de ses amis d'enfance, et le baron Diebitsch, son premier aide de camp général, le suivait d'aussi près que possible ; mais Alexandre, dans ses voyages, à travers les steppes de la Russie, exigeait de ses cochers une vitesse si extraordinaire, que sa voiture devançait toujours de plusieurs verstes les voitures de sa suite.

Un petit nombre de généraux et d'officiers de la maison de l'empereur avaient obtenu la permission de l'accompagner. Le comte Michel Worontzoff, gouverneur-général de la Nouvelle-Russie, qui comprenait la presqu'île de la Crimée, était

parti en avant, pour préparer la réception de l'empereur à Taganrog.

L'impératrice ne se mit en route que le 15 septembre et, quoiqu'elle eût promis à son époux de ne voyager qu'à petites journées, elle parcourut 456 lieues en dix-huit jours, tant elle avait hâte de le rejoindre et de ne plus se séparer de lui.

XXII

L'empereur Alexandre arriva à Taganrog, le 26 septembre, huit jours avant l'impératrice; il eut le temps de faire achever sous ses yeux les travaux qu'il avait commandés avec une ingénieuse prévoyance, pour que son auguste épouse eût une résidence commode et agréable, où elle pût se plaire et passer l'hiver sans trop regretter son palais de Saint-Pétersbourg.

L'impératrice, en entrant dans cette nouvelle demeure qu'on avait disposée d'après le modèle de ses appartements à Tzarskoé-Sélo, put se croire encore dans ce château impérial, qu'elle ne devait plus revoir. Elle était si heureuse de « posséder l'empereur à elle seule, » suivant les expressions dont elle se servit dans une lettre à l'impératrice-mère, qu'elle ne se sentait plus malade et que ses médecins purent se flatter de la guérir.

L'empereur, de son côté, se trouvait à merveille de ce changement d'air, de régime et d'existence; il était toujours d'une humeur mélancolique, mais il avait presque triomphé de ses pressentiments et il commençait à se féliciter des bons résultats de son voyage.

Ses forces physiques renaissaient à vue d'œil; il se sentait capable d'entreprendre de longues promenades, à pied ou à cheval, sans éprouver la moindre fatigue. Il s'était remis au travail avec ardeur et il consacrait soir et matin plusieurs heures de suite à l'examen et à l'expédition des affaires de l'État, car il recevait tous les jours, par un courrier extraordinaire, le portefeuille contenant la correspondance de ses ministres.

La pensée de la mort, qu'il s'efforçait d'écarter de lui, vint cependant le poursuivre plus d'une fois au milieu de son voyage; il apprit presque simultanément que son ministre de l'instruction publique, le vieil amiral Chischkoff, avait perdu sa femme, et que le comte Gourieff, ministre des apanages et directeur du Cabinet, était décédé, à la suite d'une grave maladie. Il s'empressa d'écrire des lettres de condoléance aux deux familles des défunts.

Le rescrit adressé à l'amiral Chischkoff a seul

été publié ; il est empreint des sentiments de piété qui remplissaient l'âme d'Alexandre :

« J'ai appris avec la plus vive douleur la mort de votre épouse. Je partage sincèrement vos regrets, désirant que vous les supportiez avec résignation à la volonté sainte du Tout-Puissant, et que la confiance en sa miséricorde vous serve de consolation.

« Je suis votre affectionné,

« ALEXANDRE.

« Taganrog, le 25 septembre (7 octobre, nouv. st.) 1825.

Le séjour de Taganrog, si monotone qu'il fût, ne déplaisait pas à l'empereur, ni à l'impératrice. Elle se promenait chaque jour en voiture avec son auguste époux, et elle aimait à recueillir sur son passage le témoignage des respectueuses sympathies des habitants russes ou étrangers.

La ville, qui comptait à cette époque une population de 10,000 âmes, avait un aspect riant et animé. Le climat eût été très favorable à la santé de l'impératrice, si la saison d'automne n'eût pas amené des pluies et des brouillards, auxquels succédèrent des vents d'est encore plus malfaisants.

L'empereur se trouva bientôt à l'étroit dans l'en-

ceinte de cette petite ville, où il s'amusait, pour toute récréation, à faire tracer un jardin public par un architecte anglais qu'il avait mandé de Saint-Pétersbourg. Malgré la prière de l'impératrice, qui eût voulu le condamner à la vie sédentaire, il fit différentes excursions, dans le cours du mois d'octobre, à cinquante ou soixante lieues de Taganrog.

Il parcourut les côtes de la mer d'Azoff, jusqu'à l'embouchure du Don, et, rèmontant ce fleuve, il visita les villes de Rostoff et de Nakhitchevan, traversa le territoire des Cosaques du Don, s'arrêta dans les principaux villages ou *stanitzas* de ces soldats agriculteurs, et revint par le Vieux-Tcherkask, à la forteresse d'Azoff, qui ne servait plus qu'à protéger un port désert, à demi comblé par les sables.

Cette tournée l'avait ravi : partout il avait été reçu avec des transports de joie et de respect; il voyageait seul en télègue ou en tarantasse, avec son médecin Wylies, et il n'avait pas songé une seule fois qu'il pût rencontrer sur sa route les conspirations dont on l'avait menacé. Il se proposait toujours d'aller à Koursk et d'y chercher lui-même la trace des sociétés secrètes qui lui étaient signalées dans les rapports de Sherwood.

Après son retour à Taganrog, le comte Michel Worontzoff n'eut pas de peine à l'engager à faire une apparition en Crimée, la plus belle, la plus fertile, la plus riche province de son Empire, qu'il n'avait pas visitée entièrement dans son rapide voyage de 1818, et qui d'ailleurs, depuis cette époque, s'était presque transformée sous l'active et paternelle administration du comte Michel Worontzoff.

Ce voyage, l'empereur l'avait projeté, sans en rien dire à personne, depuis qu'il s'était décidé à venir à Taganrog : il voulait aller prier sur la tombe de Madame de Krudener, qui était morte à Karassou-Basar, au mois de décembre 1824; il voulait aussi interroger la princesse Anna Galitsyne, qui habitait Khouréis, et qui avait recueilli les dernières paroles de la prophétesse à son lit de mort.

L'impératrice lutta encore inutilement pour empêcher, pour retarder ce voyage qui éveillait en elle les plus vives inquiétudes : car elle savait qu'il était dangereux de se trouver en automne dans certaines localités de la Crimée, à cause des fièvres épidémiques qui y règnent durant cette saison. Mais ses prières et ses larmes n'ébranlèrent pas la résolution de l'empereur, qui promit seulement

d'abréger son absence et de renfermer rigoureusement dans un intervalle de dix-sept jours cette nouvelle pérégrination dont l'itinéraire fut tracé d'avance. Le prince Pierre Wolkonsky devait rester auprès de l'impératrice, tandis que le comte Michel Worontzoff accompagnerait l'empereur, qui n'emmena que son médecin Wylies et quelques personnes de sa suite.

On partit de Taganrog, le 1er novembre : le gouverneur civil de la Tauride, Naryschkine, avait à peine eu le temps de faire préparer des relais sur la route de l'empereur. Il fallut passer plusieurs nuits dans la steppe et accepter l'hospitalité des colonies allemandes anabaptistes, qui ont transformé ces déserts en champs fertiles.

On n'arriva que le 5 novembre, à Simphéropol, chef-lieu du gouvernement de la Tauride, où l'empereur passa la nuit.

Alexandre était déjà fatigué de son voyage à travers des plaines immenses que les exhalaisons de la mer Putride rendent insalubres surtout à cette époque de l'année; il avait hâte de parvenir dans cette espèce de paradis terrestre, qu'on nomme la *Côte méridionale*, et qui, abritée contre les vents du nord et de l'est, exposée admirablement au soleil du midi, plantée de vignobles excellents et se-

mée d'habitations délicieuses, ressemble aux plus beaux sites de la Grèce et de l'Italie.

Mais ce qu'il souhaitait par-dessus tout, c'était de voir la vieille princesse Galitsyne, l'amie, la dernière confidente de Madame de Krudener.

L'empereur, pour gagner du temps, fit trente-cinq verstes à cheval, par des chemins à peine frayés dans les montagnes, tandis que ses voitures et sa suite allèrent l'attendre à Baïdar, où il ne pouvait les rejoindre que quatre jours après.

Cette longue route, pendant laquelle il fallait toujours monter et descendre au bord des précipices, fut pénible pour l'auguste voyageur, qui eut à souffrir de la chaleur et de la soif : il se rafraîchit en mangeant des fruits qui lui causèrent un dérangement d'estomac.

On ne s'arrêta que fort tard à Joursouf, terre du comte Worontzoff, et on y resta jusqu'au lendemain. Alexandre se trouvait déjà très-affaibli par suite de son indisposition, lorsqu'il repartit pour le magnifique château que le comte Worontzoff avait fait bâtir à grands frais sur le bord de la mer, près du village d'Aloupka. Le comte lui fit royalement les honneurs de cette résidence enchanteresse, qui passait à juste titre pour la merveille de la Crimée.

Quelques jours de repos et de soins auraient suffi pour remettre entièrement la santé de l'empereur, mais il commença aussitôt ses excursions à pied et à cheval aux alentours du château : il visita d'abord les villages tatars qui avoisinent Aloupka; Myskhor, propriété des Naryschkine; Livadia, appartenant au comte Potoçki, et le charmant domaine d'Orianda qu'il avait échangé avec le comte Koucheleff-Bezborodko, pour en faire don à l'impératrice. Le comte Worontzoff, son hôte, l'accompagnait partout.

L'empereur était impatient de se voir tout à fait libre : il déclara qu'il se rendrait seul chez la princesse Galitsyne, qui avait fondé une colonie agricole dans la montagne, et qui y demeurait au milieu de ses colons suisses et allemands. On s'étonna de son projet, on lui adressa des objections, on lui dit qu'une fièvre pernicieuse sévissait en ce moment sur les terres de la princesse. Il n'écouta rien et ne voulut prendre, pour compagnon de voyage, qu'un domestique qui lui montrerait le chemin. Il annonça, en partant, qu'il pourrait rester absent deux ou trois jours.

En effet, la princesse Anna Galitsyne, qu'il avait prévenue de sa visite, le reçut à Khouréis, dans la retraite isolée qu'elle habitait depuis un an, et où

elle se proposait de passer sa vie dans la pratique d'une religion mystérieuse, assez semblable au quiétisme de Madame Guyon. Ils restèrent enfermés ensemble pendant plusieurs heures; la princesse lui parla longuement de Madame de Krudener, lui rapporta les dernières paroles de cette illuminée, et lui remit des papiers qu'elle avait laissés, sous pli cacheté à l'adresse de l'empereur, en mourant. Madame de Krudener était morte à Karassou-Basar et y avait été inhumée. Alexandre avait fait vœu d'aller prier sur cette tombe : il y alla, malgré la longue distance qu'il avait à parcourir.

Il arriva le soir, incognito, dans cette petite ville tatare, sous la conduite d'un indigène que la princesse Galitsyne avait chargé de le conduire; il se fit ouvrir l'église et montrer l'endroit où reposait son ancienne amie : il resta une heure en prière dans cette église froide et humide.

Au sortir de là, il ressentit un premier mouvement de fièvre, que l'émotion avait pu provoquer; il se remit en route, néanmoins, en proie à une pénible agitation nerveuse, et il chevaucha une partie de la nuit, au clair de lune. Il dut s'arrêter, épuisé de fatigue et de besoin, dans la cabane d'un montagnard, où il ne trouva, pour toute

nourriture, que des fruits, du riz et du pain de seigle.

Il était trop agité pour pouvoir dormir; il se leva de bonne heure et s'empressa de revenir à Khouréis chez la princesse Galitsyne, avec laquelle il eut encore un long et secret entretien. On devine que Madame de Krudener en fut le principal sujet.

Quand l'empereur rentra enfin au château du comte Worontzoff, tout le monde était fort inquiet; son médecin Wylies osa lui faire entendre des reproches au nom de l'impératrice Élisabeth. Alexandre affecta d'être enchanté de la promenade qu'il avait faite à Khouréis et parla beaucoup de la vieille princesse Galitsyne, qu'on appelait dans le pays la *Fée des Rochers;* mais il garda le silence sur son voyage à Karassou-Basar.

Il était souffrant et menacé d'une fièvre intermittente. Il fit pourtant différentes courses à pied avec le comte Worontzoff, avant de remonter à cheval pour gagner la vallée de Baïdar. Ce trajet de quarante verstes acheva d'épuiser ses forces.

Il partit en voiture pour Sébastopol, avec le baron Diebitsch, qui l'avait rejoint, pour visiter avec lui les constructions de ce grand port militaire. Malgré sa lassitude et sa mauvaise santé, il voulut

voir, en passant, le port de Balaclava, et faire une station pieuse dans le fameux couvent de Saint-George.

Il arriva, le 12 novembre, vers neuf heures du soir, à Sébastopol, et il alla, suivant sa coutume, faire sa prière dans l'église principale, avant de s'accorder le repos dont il avait si grand besoin.

Le lendemain devait être encore un jour de fatigue; mais l'empereur la supporta assez bien, sous l'influence d'une sorte d'exaltation fébrile, qui s'était emparée de lui. Il vit lancer à la mer un vaisseau nouvellement construit, passa des revues, inspecta les casernes et les hôpitaux, dîna avec tous les officiers de la flotte, et travailla ensuite, bien avant dans la nuit, avec le baron Diebitsch. Le jour suivant, visite à la forteresse, examen minutieux des fortifications destinées à défendre l'entrée de ce superbe port.

L'empereur dissimulait son état de faiblesse et de maladie, mais on en voyait les signes sur son visage.

Il se rendit à Baktchi-Saraï, l'antique capitale des Khans de Crimée, avec le projet de s'y reposer une journée; mais il fut entraîné, malgré lui, à des visites successives dans les synagogues, les

couvents et les églises. Le soir, il était accablé et comme incapable de se mouvoir.

— Je voudrais être de retour à Taganrog, dit-il au docteur Wylies; l'impératrice a été informée du décès de son beau-frère le roi Maximilien, de Bavière; je crains que cette fâcheuse nouvelle n'ait produit chez elle une émotion trop vive pour son état... Moi-même, je ne me sens pas bien...

Le médecin profita de cette ouverture que lui faisait l'empereur, pour le presser de suivre un régime qui devait le délivrer promptement de son indisposition, causée par la fatigue du voyage.

— Je n'ai pas confiance dans vos potions, Wylies, répondit l'empereur qui était devenu pensif et soucieux. Au reste, ma vie est dans la main de Dieu; rien ne saurait me soustraire aux effets de sa volonté. Ainsi, ne me parlez plus de traitement.

Le mal faisait des progrès lents, mais sérieux; l'empereur sommeillait sans cesse dans sa voiture, ou demeurait plongé dans une méditation silencieuse. Il continuait pourtant son voyage, sans s'épargner les ennuis des réceptions officielles dans les villes où il s'arrêtait, sur la côte occidentale de Crimée.

En arrivant à Pérékop, il comprit qu'il n'aurait jamais la force d'arriver à Taganrog, s'il ne précipitait pas son retour. Il ne s'arrêta donc plus nulle part, en traversant avec une effrayante rapidité la steppe des Nogaïs et le pays des Cosaques du Don. Il était à demi couché dans sa voiture, toujours somnolent, toujours absorbé dans de sombres pensées.

— Dieu soit loué! dit-il à son médecin, en approchant de Taganrog : j'arriverai!

Ce fut le 17 novembre qu'il arriva; le matin même, il avait écrit de sa main à l'impératrice-mère, qu'il venait de terminer son voyage de Crimée, mais qu'il en avait gardé une fièvre, dont il viendrait à bout aisément avec quelques soins. L'impératrice Élisabeth avait envoyé au-devant de lui le prince Wolkonsky.

— Comment se porte Votre Majesté? lui demanda le prince avec une inquiète sollicitude.

— Assez bien! répondit l'empereur, dont le visage démentait les paroles. Cependant, j'ai attrapé une petite fièvre en Crimée, et, en dépit du climat si vanté de ce beau pays, je me félicite d'avoir choisi Taganrog pour le séjour de l'impératrice.

L'impératrice Élisabeth fut bien joyeuse de re-

voir l'empereur, mais elle le trouva changé et lui reprocha tendrement de n'avoir pas pris assez de soin de sa santé.

Ils passèrent la soirée ensemble. Le plaisir de se retrouver avec sa chère malade faisait oublier à l'empereur qu'il était lui-même plus malade qu'elle.

Le lendemain, il put croire que sa bonne constitution triompherait de la maladie : il travailla une partie de la journée dans son cabinet; mais le soir, il eut un violent accès de fièvre.

Le jour suivant, il fut assez calme et il put recevoir, en particulier, le lieutenant-général, comte de Witt, qui venait d'arriver, à franc étrier, des cantonnements de la Petite-Russie.

Le comte de Witt, descendant du grand-pensionnaire de la Hollande, était un des officiers supérieurs les plus distingués de l'armée russe; il commandait en chef les régiments de cavalerie colonisés dans la Petite-Russie, et, grâce à son excellente administration, ces colonies militaires avaient beaucoup mieux réussi que celles des régiments d'infanterie placés sous les ordres du comte Araktchéïeff.

Ce lieutenant-général avait découvert l'existence d'une vaste conspiration tramée dans l'armée

contre le gouvernement impérial, et il en rendit compte à l'empereur.

A la suite de cette conférence avec le comte de Witt, Alexandre resta sous le coup d'une agitation générale qui ne fit que s'accroître jusqu'à ce que la fièvre eût reparu plus violente que la veille. Wylies voulait absolument attaquer cette fièvre avec des doses de quinine.

— Mon ami, lui dit l'empereur, c'est de mes nerfs qu'il faut nous occuper : ils sont dans un désordre épouvantable.

— Hélas! répondit tristement le docteur, chez les rois, cela se voit plus souvent que chez le commun des hommes!

— Oui, chez moi surtout, répliqua l'empereur; il y a bien des raisons pour cela, et dans ce moment plus que dans tout autre!

Il tomba bientôt dans un profond accablement; il avait les yeux fermés et des larmes sillonnaient ses joues. Il ne s'aperçut pas que l'impératrice veillait à ses côtés.

Vers le soir, le général-major d'artillerie Arnoldi, qui avait un commandement dans Taganrog, vint au palais demander un mot d'ordre. On n'osait pas réveiller l'empereur, qui paraissait assoupi. On parlait bas autour de lui; il entendit

ce qu'on disait et donna pour mot d'ordre : *Taganrog*.

Tout à coup, il rouvrit les yeux et ordonna qu'on fît approcher, près du divan où il était étendu, le général-major Arnoldi, dont le nom avait été prononcé.

— Connais-tu le colonel Pestel? lui demanda-t-il, en le regardant fixement.

— Sire, c'est mon beau-frère, répondit Arnoldi en hésitant : il n'y a pas de plus brave officier.

— C'est un révolutionnaire, interrompit l'empereur : il cache des desseins criminels; j'ai l'œil sur lui!

A partir du 19 novembre, fatal anniversaire de la terrible inondation qui avait eu lieu à Saint-Pétersbourg l'année précédente, la maladie fit des progrès que l'art des médecins essayait en vain d'arrêter. C'était une fièvre typhoïde, de l'espèce la plus pernicieuse, et le docteur Wylies ne laissa pas ignorer à l'impératrice qu'une catastrophe était imminente.

L'empereur n'avait plus la force d'écrire ni de dicter une lettre : il avait autorisé le prince Wolkonsky à écrire à l'impératrice-mère, le baron Diebitsch au grand-duc Constantin, pour leur donner

des nouvelles de son état, qui ne faisait qu'empirer d'heure en heure.

L'impératrice eut le courage d'inviter l'auguste malade à recevoir les derniers sacrements pour se fortifier contre le mal. L'empereur la remercia tendrement et répondit qu'il suivrait avec plaisir son conseil.

Il avait repris son calme et sa fermeté; il fit appeler son médecin.

— On me parle de communion ! lui dit-il gravement, avec un regard impérieux. En sommes-nous là réellement ?

— Oui, sire, répondit Wylies qui fondait en larmes. Dans ce moment, je ne vous parle pas en médecin, mais en chrétien : c'est mon devoir de vous déclarer qu'il n'y a plus un moment à perdre.

L'empereur lui prit les mains et les serra dans les siennes, dont la moiteur annonçait l'approche d'un accès de fièvre. On remit la communion au lendemain.

L'impératrice ne quitta pas le chevet du lit de l'empereur, qui eut des intervalles de délire; il s'écriait d'une voix gémissante : « Ah ! les monstres, les ingrats ! Je ne voulais pourtant que leur bonheur ! » Parfois, s'adressant au docteur Wylies, il

lui disait avec amertune : « Mon ami, puisqu'ils ont juré ma mort, laissez-les faire! »

Vers le matin, l'état du malade empira tellement que l'impératrice envoya chercher le confesseur. Celui-ci, l'archiprêtre Féodotoff entra dans la chambre, la croix à la main.

Alexandre, le voyant paraître, éloigna l'impératrice en lui disant : « Je dois être seul. »

Quand tout le monde fut retiré : « Mon père, dit-il au prêtre, veuillez vous asseoir. Oubliez ici la Majesté, et usez-en avec moi simplement, comme avec un pénitent. » La confession dura plus d'une heure. L'empereur voulut recevoir le viatique, en présence de sa femme.

Cette touchante cérémonie l'impressionna vivement et lui procura une sorte de béatitude.

— Jamais, dit-il en se tournant vers Élisabeth, jamais je n'ai goûté une satisfaction intérieure plus grande; je vous en remercie du fond du cœur.

Le docteur Wylies ne conservait plus d'espoir; toutefois, de concert avec le docteur Stroffregen, médecin de l'impératrice, et le médecin d'état-major Alexandrovitch, il essaya encore d'amener une crise heureuse, par l'application des sangsues.

L'empereur ne s'y était soumis qu'à contre-cœur,

pour obéir à la prière de l'impératrice; il s'aperçut tout à coup que l'érésipèle qu'il avait eu à la jambe, et dont les traces étaient toujours apparentes, avait entièrement disparu depuis la veille. On l'entendit alors murmurer : « Je mourrai comme ma sœur! ». Il faisait allusion à la mort de la grande-duchesse Catherine, reine de Wurtemberg, qu'il avait perdue en 1819.

Il resta presque sans connaissance pendant la journée du 28 : il ne donnait pas signe de vie, et son pouls avait 125 pulsations par minute. Vers le soir, il rouvrit les yeux et chercha sa femme autour de lui : il la reconnut et lui serra les mains, en souriant.

— Quelle belle journée! dit-il avec un soupir. Vous devez être bien fatiguée! ajouta-t-il, en regardant avec tendresse l'impératrice.

Il y eut alors une lueur d'espérance. Les médecins crurent que la nature serait plus forte que le mal. Cette bonne nouvelle combla de joie l'impératrice Élisabeth, qui en fit part aussitôt à l'impératrice-mère, qu'elle tenait au courant de l'état du malade, en faisant partir tous les jours un courrier extraordinaire pour Saint-Pétersbourg.

Voici la fin de la touchante lettre que l'impératrice écrivit sous les yeux de l'empereur : « Chère

maman, je me figure vos inquiétudes; vous recevez les bulletins, vous avez donc vu à quoi nous en étions réduits hier, cette nuit encore!... M. Wylies dit lui-même que l'état de notre malade est satisfaisant, mais il est faible à l'excès. Chère maman, je vous avoue que je n'ai pas la tête à moi!... Je ne puis vous en dire davantage. Priez avec nous, priez avec cinquante millions d'hommes, que Dieu daigne achever la guérison de notre bien-aimé malade! »

La nuit ramena un assoupissement profond, accompagné de mouvements convulsifs et de paroles entrecoupées. Les symptômes menaçants avaient reparu. Les médecins déclarèrent que la mort était imminente.

Le prince Wolkonsky s'efforça respectueusement d'arracher l'impératrice à un spectacle si douloureux; il voulut, au nom de l'empereur, la conduire dans une autre maison qu'il avait fait préparer pour elle.

— Je suis persuadée que vous savez compatir à mon affliction, lui dit-elle avec des sanglots dans la voix; vous comprenez tout ce que je souffre, car vous connaissez mes sentiments pour l'empereur... Eh bien! je vous en supplie, ne me séparez pas de lui, avant que tout soit fini! »

Le baron Diebitsch était le seul à qui Alexandre

eût confié, au début de sa maladie, tout ce qu'il avait appris de la redoutable conspiration qui menaçait à la fois sa vie et sa couronne. Les précieux avis communiqués verbalement par le comte de Witt à l'empereur furent confirmés presque immédiatement par l'arrivée de différents rapports de police qui donnaient des détails circonstanciés sur les plans des conspirateurs et sur leurs moyens d'exécution. Suivant ces rapports venus de divers points, l'empereur devait être assassiné à Taganrog même.

Alexandre était trop malade pour que Diebitsch essayât de le consulter sur les mesures à prendre dans cette circonstance urgente et décisive. Ce fidèle serviteur n'hésita pas à ordonner, de son chef, sous sa responsabilité personnelle, tout ce qui pouvait entraver l'action des sociétés secrètes et jeter le trouble parmi les conjurés. Il n'osa toutefois quitter Tagánrog, avant la mort de l'empereur, que sa maladie seule avait sauvé du poignard des assassins.

Dans la matinée du 1er décembre, il était, avec le prince Wolkonsky, auprès du lit de l'auguste mourant, qui ne parlait plus, mais qui semblait avoir recouvré la connaissance. Les yeux éteints de l'empereur se ranimèrent pour se fixer d'une

manière indéfinissable sur Diebitsch, qui tenait à la main un paquet de lettres de chancellerie : on eût dit qu'il interrogeait le général et qu'il comprenait sa réponse tacite.

Il n'avait plus que peu d'instants à vivre : il fit signe à l'impératrice de se rapprocher; il lui baisa encore une fois la main, puis ses paupières se fermèrent, et il retomba dans sa léthargie. A dix heures cinquante minutes, un faible soupir annonça qu'il rendait l'âme.

L'impératrice Élisabeth, suffoquée de sanglots, lui ferma les yeux, éleva la croix au-dessus de sa tête et le bénit; elle l'embrassa une dernière fois, et, le regard fixé sur une sainte image : « Seigneur, pardonnez-moi mes péchés! dit-elle. Il a plu à votre toute-puissance de me l'enlever! » Elle cacha sa figure dans ses mains et rentra, d'un pas lent mais ferme, dans son appartement.

Peu d'instants après, elle écrivait à l'impératrice-mère cette touchante lettre :

« Maman, notre ange est au ciel, et moi je végète encore sur la terre! Qui aurait pensé que moi, faible malade, je pourrais lui survivre? Maman, ne m'abandonnez pas, car je suis absolument seule dans ce monde de douleurs... Notre cher défunt a repris son air de bienveillance; son sourire me

prouve qu'il est heureux et qu'il voit des choses plus belles qu'ici-bas... Ma seule consolation, dans cette perte irréparable, est que je ne survivrai pas à mon bien-aimé époux. J'ai l'espérance de m'unir bientôt à lui ! »

XXIII

Le grand-duc Michel était à Varsovie, auprès de son frère Constantin, depuis le 20 novembre.

Suivant le désir de l'empereur, il n'avait quitté Saint-Pétersbourg qu'après le retour du grand-duc Nicolas et de l'impératrice-mère dans la capitale. Il se promettait de prolonger son séjour en Pologne jusqu'à la fin de l'année et peut-être au delà, malgré le charme qu'il trouvait dans son intérieur et l'attachement sincère qu'il portait à sa famille. Son affection enthousiaste pour le césarévitch l'emportait sur tout, et il ne se sentait nulle part aussi heureux que dans l'intimité de ce digne et excellent frère, qu'il eût voulu ne jamais quitter un moment.

Constantin, qui revenait de Dresde pour recevoir le grand-duc Michel, l'accueillit avec plus d'empressement encore qu'à l'ordinaire : il se faisait une fête de le garder à Varsovie aussi long-

temps que possible, et il n'épargna rien pour lui témoigner le plaisir qu'il avait à le posséder.

Tous les jours ce n'étaient que revues et parades, auxquelles ils assistaient ensemble, en se partageant le commandement; ce n'étaient que promenades à cheval et en voiture, dans la ville et aux environs; tous les soirs, c'étaient des festins, des bals et des concerts au palais du Belvédère.

La princesse de Lowicz, qui ne s'y montrait que pour chercher, en quelque sorte, à s'effacer davantage, préférait à ces brillantes réceptions officielles les réunions intimes, en petit comité, où elle déployait toutes les grâces de son esprit et toutes les qualités de son cœur. Elle n'avait pas eu de peine à exercer sur le grand-duc Michel le prestige de sympathie et d'admiration, qu'on ne pouvait s'empêcher de subir en l'approchant. Il l'aimait donc comme une sœur.

— Vous êtes vraiment la reine de Pologne, lui disait-il alors; plus vous vous cachez, plus on devine que vous existez et que vous travaillez sans cesse au bonheur de vos sujets.

Cependant le grand-duc Constantin paraissait soucieux et préoccupé; il évitait souvent de répondre aux questions que son frère lui adressait avec une tendre sollicitude, ou bien il prétextait

quelque difficulté dans la marche de son administration.

Le grand-duc Michel rapportait cette humeur sombre et chagrine à des révélations de police qui avaient appris au césarévitch l'existence des sociétés secrètes dans l'armée polonaise, sans lui fournir toutefois des renseignements précis sur leur organisation et sur leurs chefs.

La princesse de Lowicz avait remarqué, de son côté, la tristesse qui s'était emparée tout à coup du grand-duc Constantin; elle ne lui en demanda pas la cause, mais elle essaya inutilement de la découvrir.

Sur ces entrefaites, le césarévitch, plus pâle et plus abattu qu'il ne l'avait encore été, annonça brusquement au grand-duc Michel qu'il ne dînerait pas à table ce jour-là et qu'il allait se retirer dans ses appartements.

Cette résolution étonna le grand-duc Michel, qui prit la main du césarévitch avec amitié, en lui demandant ce qu'il avait.

— Ce n'est rien ! répondit Constantin, qui s'empressa de se dérober aux regards et aux questions de son frère. Je ne me sens pas trop bien..., mais cela se passera; du moins, je l'espère... A demain !

Le lendemain, le grand-duc Michel, qui s'inquiétait de la santé du césarévitch, alla chez lui de très-bonne heure et, en attendant son lever, il parcourut les rapports journaliers du commandant de place : il ne fut pas peu surpris de voir que plusieurs courriers étaient arrivés coup sur coup de Taganrog dans les trois derniers jours. Il s'en émut d'autant plus que des bruits vagues de complot contre la vie de l'empereur étaient venus jusqu'à ses oreilles.

— Constantin, qu'est-ce que cela signifie? dit-il à son frère qui entrait : tous les jours un courrier de Taganrog! Qu'est-il arrivé?

— Rien de bien important, répliqua le césarévitch en s'efforçant de paraître calme et indifférent : l'empereur a confirmé les récompenses que j'avais sollicitées pour mes employés, pendant son séjour à Varsovie; la liste en est longue; veux-tu l'examiner?

Le grand-duc Michel fut rassuré ou feignit de l'être; il demanda des nouvelles de l'empereur, et le césarévitch, visiblement troublé et embarrassé, lui répondit que Sa Majesté devait être remise de l'indisposition qu'elle avait éprouvée en Crimée, car on ne lui parlait de rien; il fallait donc attendre un prochain courrier, pour avoir des nouvelles.

Deux jours après, le 7 décembre à sept heures du soir, un courrier arriva au moment où le grand-duc Constantin allait se mettre à table. Il fit savoir à sa femme qu'il ne dînerait pas.

La princesse de Lowicz dîna seule avec le grand-duc Michel, tous deux attristés de l'absence du césarévitch, mais ne prévoyant ni l'un ni l'autre le motif qui l'avait obligé de rester enfermé dans son cabinet. Le repas fut silencieux et se termina promptement.

Au sortir de table, le grand-duc Michel prétexta un peu de fatigue, pour pouvoir se retirer dans son appartement. Il venait d'apprendre qu'un courrier était arrivé de Taganrog. Cette circonstance le plongea dans une vague inquiétude; il attendait impatiemment que son frère le fît mander; il se promenait en long et en large dans la chambre, sous l'empire d'un fâcheux pressentiment; il finit par se jeter sur un divan et s'y assoupir.

Tout à coup la porte s'ouvre avec fracas : il s'éveille en sursaut et voit entrer le grand-duc Constantin, qui s'avance vers lui, le visage bouleversé, les yeux pleins de larmes.

— Qu'est-ce donc ? s'écrie le grand-duc Michel en proie à la plus vive anxiété; mon frère, que se passe-t-il ?

— Prépare-toi, Michel, répond le césarévitch d'un ton solennel et d'un air accablé, prépare-toi à entendre la nouvelle d'un grand malheur !

— O mon Dieu ! serait-il arrivé quelque chose à notre mère ?

— Non, ce n'est pas elle... Un grand malheur s'est appesanti sur nous, sur toute la Russie, un malheur irréparable... Nous avons perdu notre bienfaiteur !... L'empereur est mort !

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, en confondant leurs larmes. Ils passèrent ensuite chez la princesse de Lowicz, pour l'associer à leur douleur fraternelle.

Après les premiers épanchements de cette douleur, le césarévitch leur lut en pleurant un rapport détaillé sur le décès de l'empereur Alexandre, rapport que le prince Wolkonsky et le baron Diebitsch avaient rédigé sous les yeux de l'impératrice ; il leur lut aussi les deux lettres officielles que ces deux personnages lui avaient adressées simultanément pour lui faire part de la vacance du trône et pour l'inviter à en prendre possession. Il leur communiqua sans doute également une autre lettre, toute confidentielle, que le prince Wolkonsky lui faisait tenir en secret.

Cette lettre, qui n'a pas été conservée, semble

avoir eu pour objet d'avertir le grand-duc Constantin, que l'empereur défunt n'avait rien dit ni rien écrit, avant de mourir, qui fût relatif à un changement quelconque dans l'ordre naturel de la succession impériale, car le prince Wolkonsky savait certainement, avec plus ou moins de certitude, qu'Alexandre Ier s'était préoccupé, peu d'années auparavant, de la nécessité de désigner lui-même son successeur et de parer ainsi aux éventualités pleines de péril, que pouvait amener l'avénement de l'héritier légitime. Personne dans le Conseil de l'Empire, n'avait alors ignoré que le grand-duc Nicolas devait être revêtu des droits héréditaires du césarévitch, avec le consentement de celui-ci. En conséquence, le prince Wolkonsky jugeait utile de faire connaître au grand-duc Constantin, que son auguste frère était mort, sans prononcer une parole qui exprimât une volonté ou même un vœu au sujet de l'héritage impérial. Il lui annonçait, en outre, qu'ayant demandé à l'impératrice si les intentions de feu l'empereur à cet égard avaient été formulées dans un testament ou dans un rescrit quelconque, l'impératrice avait répondu, après un instant de réflexion, qu'elle ne savait rien de positif là-dessus, mais qu'elle conseillait toutefois d'en référer au césarévitch.

Le prince Wolkonsky, se rappelant alors que l'empereur portait toujours sur lui un pli cacheté, dont le contenu était peut-être un secret d'État, fit chercher ce pli mystérieux, qui se retrouva dans la poche de l'uniforme que l'empereur avait porté en dernier lieu. A la prière du prince, l'impératrice avait brisé le cachet; il fut alors constaté que l'enveloppe ne contenait que deux prières accompagnées de quelques textes des saintes Écritures. L'impératrice voulut que ces papiers fussent replacés religieusement dans la poche même de cet uniforme, avec lequel l'empereur serait enseveli.

Le grand-duc Constantin n'eut pas la pensée de profiter des avantages d'une situation que le prince Wolkonsky lui exposait peut-être pour qu'il en tirât parti dans son propre intérêt; il n'hésita pas un moment vis-à-vis de son devoir, et il resta fermement résolu à ne pas revenir sur une décision solennelle, approuvée et sanctionnée par l'empereur Alexandre. Il dit au grand-duc Michel, en présence de la princesse de Lowicz :

— Nous sommes arrivés à l'instant préfix, où je dois prouver à tous que ma manière d'agir était exempte d'hypocrisie et de duplicité. A présent, il faut terminer l'affaire avec autant de fermeté que je l'ai commencée. L'empereur n'est plus là

pour diriger ma conduite, mais je vous assure que rien n'est changé dans mes intentions, et ma volonté de renoncer au trône est plus inébranlable que jamais.

— Mon frère, reprit le grand-duc Michel, feu l'empereur avait bien raison de dire qu'il avait foi en vous plus qu'en lui-même. Nous devons plaindre la Russie qui perd en vous un digne et excellent maître !

Le grand-duc Constantin avait convoqué au palais les principaux dignitaires de sa maison et du gouvernement : ceux-ci arrivèrent à la hâte, inquiets de cette convocation subite, à une heure avancée de la soirée. Quand ils furent réunis autour de lui, il leur apprit, avec douleur, que l'empereur Alexandre avait cessé de vivre.

— Quels seront donc à présent les ordres de Votre Majesté impériale ? lui demanda précipitamment Nicolas Novossiltsoff, un des hauts fonctionnaires que le défunt empereur avait le plus favorisés dans le royaume de Pologne.

— Je vous prie de ne pas me donner un titre qui ne m'appartient pas ! répondit sévèrement le césarévitch.

Et alors il s'empressa d'annoncer aux assistants, qu'il avait transmis tous ses droits à son frère Ni-

colas, avec l'agrément de l'empereur Alexandre, et que c'était Nicolas qui devenait le souverain légitime de la Russie.

Il y eut dans l'assemblée quelques objections respectueuses, et Novossiltsoff se crut autorisé à reprendre la parole en donnant une seconde fois au césarévitch le titre de Majesté.

— Je vous prie encore une fois de ne pas me donner ce titre ! s'écria le grand-duc avec emportement. Rappelez-vous que c'est Nicolas Pavlovitch qui doit être désormais notre empereur.

Il entra dans de nombreux détails sur les motifs et les circonstances de son abdication anticipée; il produisit une copie de la lettre qu'il avait écrite en janvier 1822 à l'empereur Alexandre et le rescrit que l'empereur lui avait adressé, à la date du 2/14 février suivant, en acceptant et en confirmant sa renonciation au trône de Russie. Ensuite, il fit prêter serment de fidélité au nouvel empereur, et ce serment, il le prêta lui-même, dans la forme accoutumée, sur la croix et sur l'Évangile.

Il donna l'ordre de préparer immédiatement, dans sa chancellerie, des lettres officielles pour l'impératrice-mère et le grand-duc Nicolas, ainsi que pour le prince Wolkonsky et le baron Diebitsch. La nuit entière fut employée à la rédaction

et à l'expédition de ces lettres importantes. Voici celles qu'il adressait simultanément à sa mère et à son frère :

« Très-gracieuse Souveraine et très-chère Mère,

« C'est avec la plus profonde affliction de cœur, que j'ai reçu hier à sept heures du soir, de la part du baron Diebitsch, chef de l'état-major de Sa Majesté Impériale, et de l'aide de camp général prince Wolkonsky, l'information et l'acte ci-joints en originaux, du décès de notre souverain adoré, de mon bienfaiteur l'Empereur Alexandre. Partageant avec Votre Majesté Impériale la douleur qui nous accable, je prie le Très-Haut que, dans sa toute-puissante miséricorde, il daigne soutenir nos forces et nous prêter celle de supporter l'arrêt dont il nous a frappés.

« La position dans laquelle me place ce malheur, m'impose le devoir d'épancher dans le sein de Votre Majesté Impériale, avec une entière franchise, mes véritables sentiments sur ce point essentiel.

« Votre Majesté Impériale n'ignore pas que, ne suivant que ma propre impulsion, j'avais sollicité de l'Empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, l'autorisation de renoncer au droit de succession

au trône, et que je reçus, en conséquence, un rescrit impérial autographe, daté du 2 février 1822, et dont je joins ici une copie vidimée, par lequel l'Empereur témoignait son assentiment suprême à cette demande, ajoutant que Votre Majesté Impériale y avait également adhéré, ce qu'elle a daigné elle-même me confirmer de vive voix. Les ordres de feu l'Empereur furent, en outre, que le rescrit suprême, ci-dessus mentionné, restât déposé entre mes mains, sous le sceau du secret, jusqu'au décès de Sa Majesté.

« Habitué dès mon enfance à accomplir religieusement la volonté tant de feu mon père que du défunt Empereur, ainsi que celle de Votre Majesté Impériale, et me renfermant encore dans les bornes de ce principe, je considère comme une obligation de céder mon droit à la couronne, conformément aux dispositions de l'acte de l'Empire sur l'ordre de succession dans la famille impériale, à Son Altesse Impériale le Grand-Duc Nicolas et à ses héritiers.

« C'est avec la même franchise que je me fais un devoir de déclarer que, ne portant pas plus loin mes désirs, je m'estimerai très-heureux si, après plus de trente années de services consacrés aux Empereurs, mon père et mon frère, de glorieuse

mémoire, il m'est seulement permis de continuer ces services à Sa Majesté l'Empereur Nicolas, avec cette même et profonde vénération, cette même ardeur de zèle et de dévouement sans bornes, qui m'ont animé dans toutes les occasions et qui m'animeront jusqu'à la fin de mes jours.

« Après avoir exprimé mes sentiments aussi vrais qu'inébranlables, je me mets aux pieds de Votre Majesté Impériale, en la priant très-humblement d'honorer d'un bienveillant accueil la présente lettre, et de m'accorder la grâce d'en faire notifier le contenu à qui il appartient, pour être mis à exécution, ce qui réalisera dans toute sa force et toute son étendue la volonté de Sa Majesté l'Empereur, mon défunt souverain et bienfaiteur, ainsi que l'assentiment de Votre Majesté Impériale. Je prends la liberté de lui soumettre ci-jointe la copie de la lettre que j'adresse simultanément avec la présente à Sa Majesté l'Empereur Nicolas.

« Je suis, avec la plus profonde vénération,
« très-gracieuse Souveraine et très-chère Mère,
« de Votre Majesté Impériale,
« le plus humble et le plus soumis fils,

« Constantin.

« Varsovie, le 26 novembre (8 décembre, nouv. st.) 1825. »

Très-cher Frère,

« C'est avec une inexprimable affliction que j'ai reçu, à sept heures du soir, la douloureuse nouvelle du décès de notre adoré souverain, de mon bienfaiteur, l'Empereur Alexandre.

« En me hâtant de vous témoigner les sentiments dont me pénètre le cruel malheur qui nous a frappés, je me fais un devoir de vous informer que, avec la présente, j'ai adressé à Sa Majesté l'Impératrice, notre mère bien-aimée, une lettre qui lui annonce qu'en vertu d'un rescrit autographe que j'ai reçu de feu l'Empereur, le 2 février 1822, en réponse à la lettre que je lui avais écrite pour renoncer à la succession au trône impérial, lettre qui avait été présentée à notre mère et honorée de sa part d'un assentiment qu'elle a daigné me confirmer elle-même, ma résolution irrévocable est de vous céder mes droits à la succession au trône impérial de toutes les Russies. Je prie en même temps notre mère bien-aimée de faire connaître à qui il appartient, mon inébranlable volonté à cet égard, afin qu'elle soit dûment mise à exécution.

« Après cette déclaration, je regarde comme un devoir sacré de prier très-humblement Votre Majesté Impériale, qu'elle daigne accepter de moi,

tout le premier, mon serment de sujétion et de fidélité, et me permettre de lui exposer que, n'élevant mes vœux vers aucune nouvelle dignité, ni aucun titre nouveau, je désire conserver seulement celui de Césarévitch, dont j'ai été honoré pour mes services par feu notre père.

« Mon unique bonheur sera toujours que Votre Majesté Impériale daigne agréer les sentiments de ma plus profonde vénération et de mon dévouement sans bornes, sentiments dont j'offre comme gage plus de trente années d'un service fidèle et du zèle le plus pur qui m'a animé envers Leurs Majestés les Empereurs, mon père et mon frère, de glorieuse mémoire. C'est avec ces mêmes sentiments que je ne cesserai, jusqu'à la fin de mes jours, de servir Votre Majesté Impériale et ses descendants, dans mes fonctions et ma place actuelles.

« Je suis, avec la plus profonde vénération,

« Sire,

« de Votre Majesté Impériale,

« le plus fidèle sujet,

« Constantin.

« Varsovie, le 26 novembre (8 décembre, nouv. st.) 1825. »

A cette dernière lettre, le césarévitch en ajouta

une tout intime, écrite de sa main et ainsi conçue :

« Tu jugeras d'après tes propres sentiments, cher Nicolas, combien est douloureuse la perte d'un bienfaiteur, d'un souverain adoré, et d'un frère aimé tendrement, surtout pour moi qui avais été lié avec lui dès ma plus tendre enfance. — Tu sais que je mettais tout mon bonheur à le servir et à remplir ses volontés en toutes choses, fussent-elles importantes ou non. Ses intentions et ses ordres ont toujours été sacrés pour moi, et, malgré sa mort, je ne cesserai de les envisager comme tels jusqu'à la fin de mes jours. — Passons aux affaires! Je te préviens que, d'après la volonté de notre défunt souverain, je viens d'envoyer à ma mère une lettre où je lui fais part d'une décision inébranlable, confirmée du reste préalablement tant par mon défunt souverain que par notre bien-aimée mère elle-même. Je ne doute pas, mon cher frère, que toi qui aimais aussi de cœur et d'âme notre cher défunt, je ne doute pas, dis-je, que tu ne remplisses ponctuellement sa volonté; je t'engage donc à prendre tes mesures en conséquence, afin d'honorer par là la mémoire d'un frère adoré, qui, lui aussi, t'aimait tendrement et auquel notre patrie doit sa gloire et sa grandeur actuelles.

— Conserve-moi, cher ami, ton amitié et ta confiance, et sois fermement persuadé que mon dévouement et ma fidélité ne te feront jamais défaut. Ma lettre officielle t'apprendra le reste. Notre frère Michel qui en est le porteur te donnera les détails nécessaires. Ne m'oublie pas, cher ami, et crois au zèle et au dévouement du plus fidèle des frères et des amis. »

Dans les réponses officielles, et toutes deux identiques, adressées au prince Wolkonsky et au baron Diebitsch, le grand-duc Constantin s'exprimait ainsi : « Je m'empresse de vous informer que je garde mes fonctions présentes et que je reste comme par le passé votre camarade. Par conséquent, je ne puis prendre aucune disposition. C'est de Saint-Pétersbourg que vous aurez à recevoir des ordres de qui de droit. Du reste, si vous voulez bien, à cette occasion, accepter un conseil amical, je vous proposerai de vous adresser à Saint-Pétersbourg pour toute chose qui relève du pouvoir suprême et de ne plus m'envoyer aucune présentation de ce genre. »

Mais, dans une lettre confidentielle qu'il écrivit de sa main au prince Wolkonsky, il lui disait : « Pour votre instruction particulière ainsi que pour celle du baron Diebitsch, je vous envoie une copie

du rescrit autographe de feu l'empereur Alexandre en date du 2 février 1822, en y ajoutant que, d'après le désir du défunt, j'ai observé à ce sujet le plus profond mystère jusqu'à la mort de Sa Majesté, et que maintenant je viens d'adresser à ma bien-aimée mère l'impératrice Marie Féodorovna la prière de vouloir bien prendre les mesures que comporte la décision inébranlable dont il est question dans ce rescrit. Le grand-duc Michel vient de partir de Varsovie, avec l'expression de mes vœux formels à ce sujet. Me fiant complétement à votre amitié, ainsi qu'à celle du baron Diebitsch, je garde la conviction que ce rescrit restera secret jusqu'à temps opportun. »

Il était cinq heures du matin, lorsque le césarévitch eut achevé d'écrire les lettres confidentielles qu'il adressait au grand-duc Nicolas et au prince Wolkonsky ; quant aux lettres officielles, elles avaient été rédigées et préparées sous ses yeux, en présence du grand-duc Michel, qui semblait être le témoin muet de ce grand acte d'abnégation et de loyauté politiques.

— J'ai tenu ma promesse et fait mon devoir ! lui dit le grand-duc Constantin, en lui remettant les plis destinés à l'impératrice-mère et au grand-duc Nicolas. Je vais maintenant me livrer tout entier à

la douleur que j'éprouve d'avoir perdu mon bienfaiteur!... Je suis du moins sans reproche vis-à-vis de sa mémoire sacrée comme vis-à-vis de ma conscience!... Tu comprends que rien au monde ne saurait ébranler ma résolution? Pour que ma mère et mon frère n'aient aucun doute à cet égard, c'est toi qui leur porteras ces lettres. Prépare-toi donc à partir aujourd'hui même.

Une heure après, le grand-duc Michel avait quitté Varsovie.

Cependant le césarévitch, inquiet des complications et des troubles de toute espèce que pouvait amener la mort de l'empereur Alexandre, prit des mesures extraordinaires pour assurer la tranquillité du royaume de Pologne, qui lui était particulièrement confié, et il se tint prêt à réprimer par la force toute tentative de désordre. Il avait d'ailleurs l'intention de rester retiré dans son palais, loin des regards de ses plus fidèles serviteurs, et d'attendre en silence les ordres du nouvel empereur.

XXIV

Le jour même où arrivait à Varsovie la nouvelle de la mort d'Alexandre, des lettres de Taganrog arrivèrent à Saint-Pétersbourg, qui annonçaient que l'empereur était dangereusement malade.

Dans cette soirée du 7 décembre, il y avait une réunion intime au palais du grand-duc Nicolas, dans l'appartement de ses enfants, qui recevaient des amis de leur âge. Le grand-duc se mêlait à leurs jeux et la grande-duchesse en prenait aussi sa part.

Tout à coup on vint dire tout bas au grand-duc, que le comte Miloradovitch, gouverneur-général de Saint-Pétersbourg, demandait à lui parler en particulier. Le grand-duc, étonné de cette demande insolite, qui lui fut transmise avec un air de mystère, s'empressa de passer dans le salon d'attente

et y trouva le vieux général, très-agité et très-ému.

— Qu'est-ce donc? lui dit-il avec anxiété. Qu'est-il arrivé, mon Dieu!

— Il y a une horrible nouvelle, Monseigneur! répondit Miloradovitch, dont les yeux se mouillèrent de larmes. L'empereur se meurt! On n'a plus qu'un faible espoir...

Le grand-duc entraîna dans son cabinet le général, qui lui présenta des dépêches qu'on venait de recevoir de Taganrog : il sentait ses genoux se dérober sous lui et il n'eut que le temps de s'asseoir, pour ne pas tomber en faiblesse; sa vue était voilée de larmes : il put à peine lire les lettres dans lesquelles le prince Wolkonsky et le baron Diebitsch rendaient compte de la maladie de l'empereur, en ne dissimulant pas que les médecins ne se flattaient plus de le sauver, à moins d'un miracle. Cependant Wolkonsky laissait entendre, dans un *post-scriptum* de sa lettre, que tout espoir n'était peut-être pas encore perdu.

— Que Dieu protége la sainte Russie! murmura le grand-duc; que sa Providence nous conserve l'empereur!

Il se fit violence pour paraître calme, et, après avoir communiqué ces tristes lettres à la grande-

duchesse Alexandra, qui se mit aussitôt en prières, il se disposait à se rendre chez l'impératrice-mère, lorsqu'on vint le chercher en toute hâte, de la part de cette princesse qui avait appris déjà, par le fait d'une indiscrétion de son secrétaire Wilamoff, la fatale nouvelle qu'on voulait lui cacher le plus longtemps possible.

Le grand-duc Nicolas accourut au palais d'Hiver, accompagné de son aide de camp, M. d'Adlerberg, et il trouva sa malheureuse mère dans un tel état de stupeur et de désespoir, qu'il essaya vainement de la tranquilliser et de la consoler. Elle était convaincue qu'on la trompait et que son bien-aimé fils n'existait plus.

Le grand-duc Nicolas n'eut pas le courage de s'éloigner d'elle, avant qu'elle ne fût un peu calmée, et il passa la nuit dans une chambre contiguë à la sienne, prêt à répondre à son appel, écoutant sans cesse pour s'assurer qu'elle ne s'éveillait pas, et priant à demi-voix pour l'auguste malade et pour la Russie.

Son aide de camp, M. d'Adlerberg, veillait auprès de lui, et, comme il n'avait pas de secret pour ce loyal compagnon de son enfance, il donnait un libre cours aux pensées qui se succédaient sans ordre et sans suite dans son esprit. Par moments,

il tombait dans une sombre et muette méditation.

— Quel malheur que Constantin ne soit pas avec nous! avait dit l'impératrice-mère, poursuivant une idée qui l'obsédait à travers toutes ses angoisses maternelles. Il faudrait qu'il fût averti! N'a-t-on pas envoyé un courrier à Varsovie? Je veux lui écrire moi-même, pour l'inviter à nous venir en aide!

Le grand-duc Nicolas comprenait peut-être les préoccupations secrètes de sa mère, mais il évita de paraître en soupçonner l'objet et il détourna l'entretien qu'elle semblait provoquer, en lui parlant de l'absence de son frère Constantin, qui ne pouvait se dispenser de venir à Saint-Pétersbourg dans des circonstances si pénibles et si solennelles. Mais le grand-duc ne s'imposa pas la même réserve avec M. d'Adlerberg : il s'ouvrit à lui, au contraire, en avouant qu'il ne s'abusait pas sur l'issue fatale de la maladie de l'empereur et qu'il le pleurait déjà comme mort.

— Si le bon Dieu veut nous éprouver cruellement, dit-il en versant d'abondantes larmes, et que nous ayons le malheur d'être privés de notre père et de notre bienfaiteur, il n'y aura pas un instant à perdre : il faudra sur-le-champ prêter

serment à mon frère Constantin comme au légitime héritier du trône.

Vers sept heures du matin, un courrier apporta des nouvelles de Taganrog. Il y avait eu de l'amélioration dans l'état du malade. Une lettre de l'impératrice Élisabeth annonçait que l'on pouvait espérer encore.

Le grand-duc Nicolas essaya de faire entrer cette espérance dans le cœur de sa mère, en restant lui-même accablé sous le poids de ses pressentiments. Il affectait pourtant de compter sur de meilleures nouvelles pour le lendemain, et il n'eut pas de peine à persuader à l'impératrice Marie qu'on ne devait déjà plus craindre pour les jours de l'empereur. Cette tendre mère voulut remercier le ciel de lui avoir conservé son auguste fils. Il y eut, par son ordre, messe et *Te Deum* dans la chapelle du palais d'Hiver.

La journée du 8 décembre se passa dans des alternatives d'espoir et de crainte : on attendait d'heure en heure un nouveau courrier qui ne vint pas.

Le bruit de la maladie d'Alexandre s'était répandu dans la ville et y avait jeté une consternation générale; le peuple se porta en foule aux églises pour prier, avec des pleurs et des gémisse-

ments; mais quand on apprit qu'une messe d'actions de grâce avait été célébrée au palais d'Hiver et qu'une lettre de l'impératrice Élisabeth était arrivée le matin même de Taganrog, on en conclut que l'empereur se trouvait hors de danger. L'allégresse remplaça aussitôt la désolation, et les habitants de Saint-Pétersbourg s'embrassaient dans les rues, en répétant avec transport : « Dieu a fait un miracle! L'empereur est convalescent! l'empereur est guéri! »

Le lendemain, 9 décembre, il n'y eut pas de courrier, à l'heure ordinaire : le retard ne fut pas considéré toutefois comme un fâcheux augure. On était presque rassuré; on n'attendait d'ailleurs que de bonnes nouvelles.

La messe avec *Te Deum* devait avoir lieu, comme la veille, au palais d'Hiver, pour la famille impériale. Les grands dignitaires de la couronne étaient convoqués au couvent de Saint-Alexandre-Newsky, où l'on devait aussi célébrer une messe d'actions de grâce pour le rétablissement de la santé de l'empereur.

L'office commença vers onze heures, au palais d'Hiver : il n'y avait dans la chapelle que quelques personnes appartenant à l'entourage de l'impératrice-mère et des grands-ducs. L'impératrice-

mère se tenait agenouillée près du sanctuaire, dans la sacristie dont la porte était ouverte : elle priait avec ferveur. Le grand-duc Nicolas priait à ses côtés.

Un vieux valet de chambre de l'impératrice avait ordre de le prévenir par un signe, dans le cas où un courrier arriverait de Taganrog. Au signe convenu, le grand-duc sortit sans bruit, au moment où le *Te Deum* allait commencer. Le comte Miloradovitch l'attendait dans la salle de la bibliothèque : il portait sur son visage consterné comme une empreinte de la terrible nouvelle qu'il venait de recevoir.

— C'est fini, Monseigneur ! lui dit-il en lui prenant le bras pour l'emmener hors de la salle. Du courage maintenant ! Donnez l'exemple à tous !

Le grand-duc, ayant fait quelques pas pour sortir, se sentit défaillir et s'affaissa sur une chaise. Il resta comme anéanti sous le coup qui l'avait frappé, mais il eut bientôt repris toute sa fermeté et toute sa présence d'esprit.

Il fit appeler Rühl, médecin de l'impératrice-mère, et rentra doucement, avec lui, dans la sacristie. On chantait toujours le *Te Deum*.

L'impératrice-mère s'était aperçue de l'absence de son fils et s'en inquiétait déjà, lorsqu'elle le vit

reparaître accompagné de Rühl. Le grand-duc était d'une pâleur livide; il avait un air morne et consterné; il se prosterna en arrivant, la face contre terre, sans prononcer un seul mot.

L'impératrice-mère devina son malheur; elle ne trouva ni une parole ni une larme pour exprimer ce qu'elle éprouvait : elle demeurait immobile et inerte. Le *Te Deum* continuait cependant.

Le grand-duc Nicolas s'était relevé; il entra dans le sanctuaire et parla bas au confesseur de l'impératrice-mère, Krinitzky, lequel se dirigea aussitôt à pas lents vers son auguste pénitente et lui dit d'une voix pénétrée, en lui présentant le crucifix :

— Madame, il faut que l'homme s'incline devant les décrets de Dieu!

L'impératrice-mère baisa l'image du Christ avec une douloureuse résignation; elle put alors verser quelques larmes et bientôt après elle éclata en sanglots.

Le grand-duc Nicolas avait fait cesser le *Te Deum*. Il y eut un court intervalle de silence, pendant lequel on entendit très-distinctement frapper trois fois à la grande porte de la chapelle, qui était fermée. Ces trois coups successifs, dont la cause n'a jamais été connue, retentirent comme un glas

funèbre dans le cœur des assistants. Chacun se dit, à part soi, que l'empereur était mort.

L'assemblée tout entière poussa un long gémissement, qui fut suivi de lamentations étouffées et de pleurs silencieux. On eut égard à la présence de la famille impériale, et la chapelle fut déserte en peu d'instants.

L'impératrice-mère était tombée en défaillance dans les bras du grand-duc Nicolas, qui lui adressait de touchantes paroles de consolation; la grande-duchesse Alexandra, à genoux devant elle, lui baisait les mains et les inondait de larmes, en la conjurant de ne pas s'abandonner à sa douleur :

— Maman, chère maman, s'écriait-elle, calmez-vous, au nom du ciel! Conservez-vous pour les enfants qui vous restent et qui s'efforceront de remplacer celui que vous avez perdu!

Le grand-duc remit son auguste mère aux soins de la grande-duchesse et se rendit au poste militaire du palais, avec son aide de camp M. d'Adlerberg, tandis qu'on transportait l'impératrice sans connaissance dans ses appartements.

Le poste était occupé par une compagnie du régiment Préobragensky, sous les ordres du capitaine Grave. Le grand-duc annonça tout à coup

aux soldats et aux officiers de cette compagnie, que l'empereur Alexandre était décédé à Taganrog et que le devoir de chacun serait de prêter serment au nouvel empereur Constantin Pavlovitch, héritier légitime de la couronne de Russie.

Il visita ensuite deux autres postes intérieurs du palais, occupés par les chevaliers-gardes et la garde à cheval : il leur annonça de même la mort de l'empereur Alexandre et les invita aussi à prêter serment au grand-duc Constantin, comme il allait le faire lui-même. En conséquence, il ordonna immédiatement au général de service Potapoff de recevoir le serment des postes extérieurs du palais et il envoya, pour le même objet, son aide de camp M. d'Adlerberg, aux casernes du corps de génie qui était placé sous son commandement immédiat.

Quant à lui, accompagné du comte Miloradovitch, du général aide de camp prince Troubetskoï, du général Golénischeff-Koutouzoff et d'autres personnages considérables, il se rendit sur l'heure à la chapelle, où il trouva encore le clergé qui avait célébré la messe, et là, dans le sanctuaire, la main sur l'Évangile, il prêta serment de fidélité à l'empereur Constantin, serment que prêtèrent à son exemple tous les hauts dignitaires présents au palais.

Il fit plus : il voulut qu'un acte constatant la prestation du serment fût dressé, séance tenante, par le protopope, et il le signa le premier.

Au sortir de l'église, il courut chez l'impératrice-mère, que la grande-duchesse Alexandra n'avait pas quittée; il la trouva revenue à elle, accablée de douleur, mais pleine de soumission aux décrets de la Providence. Il lui apprit ce qui venait de se passer et comment il avait accompli son devoir vis-à-vis du nouvel empereur, en donnant l'exemple à tous et en faisant prêter serment de fidélité à Constantin.

— Nicolas, qu'avez-vous fait! s'écria l'impératrice Marie, atterrée de cette nouvelle. Eh! ne saviez-vous pas qu'il y a un manifeste impérial qui vous nomme héritier?

— Je l'ignorais! répondit le grand-duc avec un accent de franchise et de loyauté, qui ne pouvaient pas être suspectes. Au reste, si le manifeste impérial existe, il ne m'est pas connu, et personne, ce me semble, ne le connaît. Mais nous savons tous que notre maître, notre souverain légitime, après l'empereur Alexandre, est mon frère Constantin; nous avons donc rempli un devoir, en lui prêtant serment. Advienne que pourra, à la grâce de Dieu!

— Nicolas, reprit solennellement l'impératrice-

mère, Constantin sait aussi quel est son devoir, et il le remplira, en refusant de prendre la couronne que mon bien-aimé fils Alexandre a voulu vous transmettre.

Cependant les grands dignitaires, qui s'étaient rendus au couvent de Saint-Alexandre-Newsky pour assister à la messe d'actions de grâce, furent informés de la triste nouvelle qu'un courrier venait d'apporter de Taganrog. Ils n'attendirent pas que l'office fût achevé, et ils s'empressèrent les uns après les autres de revenir au palais d'Hiver.

Le prince Alexandre Galitsyne, ministre des cultes, y arriva un des premiers. Il apprit avec stupeur les événements qui s'étaient accomplis depuis une heure. Il se présenta tout ému devant le grand-duc Nicolas et ne craignit pas de lui adresser de vives remontrances au sujet du serment prêté à Constantin, qui s'était désisté solennellement de tous ses droits au trône. Il insista de la manière la plus énergique pour que le grand-duc se conformât à la volonté de l'empereur défunt, en acceptant la couronne qui n'appartenait qu'à lui.

Le grand-duc répondit avec calme, que la volonté de l'empereur, à cet égard, n'avait jamais été promulguée; que lui-même l'avait toujours

ignorée, et que d'ailleurs, en prêtant serment à son frère Constantin, il avait fait acte de respectueuse soumission aux lois fondamentales de l'Empire. « Il avait voulu, ajouta-t-il, en reconnaissant le premier les droits de l'héritier légitime du trône, ne pas laisser, ne fût-ce qu'un moment, la Russie incertaine sur la personne de son souverain. La conduite qu'il avait tenue en cette circonstance témoignerait hautement de la pureté de ses intentions. »

Et comme le prince Alexandre Galitsyne insistait de nouveau avec plus de force, le grand-duc lui imposa silence, en lui disant avec fermeté, que cette insistance de sa part était même déplacée, en l'absence du césarévitch, et que, quant à lui, non-seulement il ne se repentait pas de ce qu'il avait fait, mais qu'il agirait encore de même, si la chose était à refaire.

Là-dessus, il le quitta brusquement, pour retourner chez l'impératrice-mère.

Le Conseil de l'Empire avait été convoqué en séance extraordinaire pour deux heures après midi.

Le prince Alexandre Galitsyne devança tous ses collègues, déterminé qu'il était à faire respecter la volonté du défunt empereur. A mesure que les

membres du Conseil entraient dans la salle, il les prenait à part et il leur racontait, tout en larmes, l'explication qu'il avait eue avec le grand-duc Nicolas au sujet du serment prêté à Constantin.

Dès que l'assemblée fut en nombre, le prince Galitsyne exposa, dans les plus grands détails, ce qui s'était passé quatre ans auparavant entre feu l'empereur et son frère Constantin, quand ce dernier avait renoncé à tous ses droits à la couronne de Russie, en faveur du grand-duc Nicolas. Il blâma hautement la précipitation qu'on avait mise à prêter serment au césarévitch, lorsqu'un manifeste de l'empereur Alexandre, relatif à la succession du trône, existait non-seulement dans les archives du Conseil de l'Empire, mais encore dans celles du Sénat et du saint-synode. Il ajouta que ce document était déposé également dans la cathédrale de l'Assomption à Moscou, et que le général-gouverneur de cette ville avait ordre d'en prendre connaissance aussitôt après le décès de l'empereur.

Il s'agissait donc de revenir sur les faits accomplis et de donner force de loi au manifeste d'Alexandre Ier. Le prince Labanoff, ministre de la justice, qui avait déjà prêté serment au nouvel empereur, se prononça énergiquement contre l'ouverture du

pli cacheté, déposé dans les archives du Conseil; il émit l'opinion qu'un acte posthume de l'empereur défunt était sans valeur vis-à-vis de la loi fondamentale de l'Empire, attendu que les morts n'ont pas de volonté.

L'amiral Chischkoff, ministre de l'instruction publique, parla dans le même sens, avec cette chaleureuse éloquence qu'il savait rendre si persuasive : il posa en principe que l'Empire ne pouvait rester un seul jour sans empereur, et que le serment devait être prêté d'abord au grand-duc Constantin, qui serait libre ensuite d'accepter ou de refuser la couronne.

Mais tous les membres présents demandèrent préalablement l'ouverture du pli cacheté qui se trouvait dans les archives, et, par ordre du président du Conseil, le secrétaire de l'Empire, M. Olenine, alla chercher ce pli, qui fut ouvert, après qu'on eut vérifié que les cachets étaient intacts.

Lecture faite des pièces contenues dans l'enveloppe, on commençait à dresser procès-verbal de la séance, quand le comte Miloradovitch entra précipitamment. Il venait, de la part du grand-duc Nicolas, déclarer au Conseil que Son Altesse impériale, renonçant d'avance aux droits que lui aurait accordés le manifeste de l'empereur Alexan-

dre, avait prêté serment de fidélité au souverain légitime, à Sa Majesté Constantin Pavlovitch.

Cette déclaration solennelle jeta le Conseil dans la plus vive perplexité. Une discussion contradictoire s'éleva entre les assistants. Le prince Labanoff persistait à soutenir que l'assemblée se trouvait investie d'une sorte de puissance souveraine et qu'elle devait en conséquence écarter le manifeste d'Alexandre Ier comme nul et non avenu.

On décida cependant qu'on en référerait respectueusement au grand-duc Nicolas, et le Conseil lui fit demander la permission de se présenter devant lui, pour apprendre de sa propre bouche sa volonté définitive.

Le grand-duc s'empressa d'obtempérer au désir des membres du Conseil, qui furent introduits en sa présence dans les appartements du grand-duc Michel : il les reçut avec un air triste et mécontent; il leur répéta de vive voix ce que le comte Miloradovitch avait été chargé de leur faire savoir de sa part, et il leur dit nettement que sa volonté à cet égard était irrévocable; il pensait donc que tout sujet fidèle et dévoué à la patrie devait suivre son exemple et prêter serment à l'empereur Constantin.

Alors les membres du Conseil le prièrent humblement de vouloir bien, malgré la résolution qu'il

exprimait d'une façon si catégorique, prendre connaissance des pièces contenues sous le pli que le Conseil avait décacheté.

Le grand-duc y consentit, mais, après les avoir lues attentivement, il annonça qu'elles ne changeaient rien à ses idées et qu'il persistait plus que jamais dans sa conduite.

D'après cette décision formelle, le prince Labanoff, ministre de la justice, déclara qu'il s'abstiendrait de décacheter le pli déposé au Sénat, les documents que renfermait ce pli étant identiques à ceux que le grand-duc avait eus sous les yeux.

— Monseigneur! dit le comte Litta, un des membres les plus influents du Conseil : ceux qui n'ont pas encore prêté serment de fidélité à votre frère Constantin croient se conformer à la volonté de feu l'empereur en vous reconnaissant pour leur souverain. Ce n'est donc qu'à vous seul, qu'ils peuvent obéir. Or, si votre résolution est inébranlable, c'est un ordre auquel il faut nous soumettre. Conduisez-nous donc vous-même au serment, et nous obéirons.

Le grand-duc Nicolas se mit à la tête des membres du Conseil de l'Empire et les conduisit en silence dans la chapelle du palais, où ils prêtèrent serment, en sa présence, au césarévitch; puis, il

les ramena, toujours silencieusement, dans les appartements de l'impératrice-mère où se trouvaient tous les membres de la famille impériale présents à Saint-Pétersbourg.

L'impératrice-mère, faisant trêve un moment à sa douleur, voulut bien déclarer elle-même aux membres du Conseil, qu'elle avait eu connaissance des actes en question, par lesquels l'empereur Alexandre s'était proposé de changer, avec le consentement du césarévitch, l'ordre de succession au trône; elle s'abstint d'émettre son avis personnel sur un projet qui semblait mis à néant, mais elle ne manqua pas d'approuver pleinement la conduite, si noble et si désintéressée, que le grand-duc Nicolas avait tenue en prêtant serment d'abord à son frère Constantin. Elle finit en invitant les membres du Conseil à servir fidèlement et loyalement le nouveau souverain.

Les membres du Conseil de l'Empire rentrèrent dans la salle de leurs séances, pour achever le procès-verbal de tout ce qui s'était fait depuis leur réunion du matin, procès-verbal qui fut signé par vingt-deux membres présents et adressé immédiatement au grand-duc Constantin par un courrier spécial.

Pendant ce temps-là, le grand-duc Nicolas était

allé trouver le métropolitain Séraphim et avait obtenu de lui qu'on n'ouvrirait pas, jusqu'à nouvel ordre, le pli cacheté qu'Alexandre Ier avait fait déposer dans les archives du saint-synode.

Il se rendit ensuite avec le métropolitain dans la chapelle du palais, où furent chantés devant lui un *Te Deum* solennel en l'honneur de l'empereur Constantin et un *De profundis* en mémoire de l'empereur Alexandre.

Le Sénat s'était rassemblé spontanément, et, après avoir prêté serment à l'empereur Constantin Pavlovitch, comme successeur désigné par les lois de l'État, il avait décrété un ukase par lequel il ordonnait, au nom du nouvel empereur, de prêter le même serment par tout l'Empire. Cet ukase fut expédié simultanément dans les différentes parties de la Russie, avec la formule dudit serment, où l'on avait introduit une phrase additionnelle énonçant que ce serment était prêté à l'empereur, « ainsi qu'à l'héritier *qui sera désigné.* ».

Ce fut en ces termes que, le même jour, toutes les troupes en garnison à Saint-Pétersbourg, et tous les employés civils y demeurant, prêtèrent serment de fidélité à l'empereur Constantin, dans les casernes, les ministères et les établissements publics.

Le grand-duc Nicolas fit partir successivement pour Varsovie plusieurs personnes de confiance, entre autres son aide de camp Lazareff, et M. Opotchinine, ancien aide de camp du césarévitch, lesquels devaient rendre compte au nouvel empereur de tout ce qui s'était fait dans cette journée mémorable.

M. Opotchinine était chargé de remettre au césarévitch une lettre autographe, ainsi conçue :

« Mon cher Constantin,

« Je comparais devant mon souverain, après avoir prononcé, de concert avec les personnes qui se trouvaient auprès de moi, le serment qui lui est dû, et ceci au moment même où venait de fondre sur nous l'horrible nouvelle du plus grand malheur qui ait pu nous arriver. Combien je compatis à ta douleur, et combien tous nous sommes malheureux ! Au nom du ciel, ne nous abandonne et ne nous délaisse pas !

« Ton frère et ton fidèle sujet, à la vie et à la mort,

« NICOLAS. »

L'inauguration officielle de l'empereur Constantin était un fait accompli ; la prestation du serment n'avait rencontré, à Saint-Pétersbourg, ni hésita-

tion, ni murmure, dans les corps militaires et dans les administrations civiles. Le nouveau règne commença donc à partir du 9 décembre (27 novembre, calendr. russe), et le nom de Constantin remplaça aussitôt celui d'Alexandre, en tête de tous les actes émanés du gouvernement.

Un *Te Deum* avait été chanté dans toutes les églises de la capitale pour célébrer l'avénement de Constantin Ier, mais le peuple, absorbé par la douleur qu'il ressentait de la perte de son empereur bien-aimé, était resté indifférent et comme étranger à cet avénement imprévu, qu'on venait lui annoncer au milieu de l'office des morts célébré en l'honneur de l'auguste défunt. Le peuple connaissait à peine le grand-duc Constantin, qui avait presque toujours vécu en Pologne depuis onze ans, et il n'était pas le moins du monde préparé à voir monter sur le trône un prince à qui l'opinion générale n'avait jamais été favorable en Russie.

Ces circonstances expliquent assez comment les habitants de la capitale ne se préoccupèrent pas, pendant plusieurs jours, de la marche des affaires politiques, et ne cherchèrent pas même à savoir ce qui se passait au palais d'Hiver. La mort d'Alexandre Ier était le seul événement qui parût digne d'attention et d'intérêt.

Il y avait des larmes dans tous les yeux, des regrets dans tous les cœurs, des témoignages d'admiration et de respect dans toutes les bouches. C'était une famille immense en deuil; c'étaient des orphelins qui pleuraient leur père.

XXV

Le grand-duc Nicolas, en apprenant que des pièces identiques à celles renfermées dans le pli cacheté que le Conseil de l'Empire avait fait ouvrir, se trouvaient déposées dans la cathédrale de l'Assomption, à Moscou, crut devoir prévenir, s'il en était encore temps, le dangereux usage qu'on pourrait faire de ces papiers d'État dans la vieille capitale de la Russie.

Il se garda bien toutefois de créer un danger de plus par une intervention directe et personnelle, mais il fit écrire par le comte Miloradovitch une lettre particulière au général-gouverneur de Moscou, le prince Dmitri Galitsyne, pour l'informer que tous les grands dignitaires de l'Empire, présents à Saint-Pétersbourg, avaient déjà prêté serment au césarévitch, et que le grand-duc Nicolas,

qui leur avait donné l'exemple, entendait que le même serment fût prêté à Moscou, sans qu'on eût besoin de procéder à l'ouverture d'un pli secret que l'empereur Alexandre avait fait déposer, en 1823, dans l'arche de l'église de l'Assomption.

Ce fut un aide de camp du comte Miloradovitch, M. de Manteuffel, qui partit avec cette lettre, dans la journée du 9 décembre; il n'arriva que le soir du surlendemain, à Moscou.

Le bruit de la mort d'Alexandre Ier s'était répandu dans cette ville depuis la veille, mais aucun courrier n'était encore venu, de Taganrog, de Saint-Pétersbourg ou de Varsovie, apporter cette triste nouvelle. Tout le monde y croyait cependant, et l'on parlait déjà des graves complications qui menaçaient de se produire au sujet de la succession impériale.

L'archevêque Philarète était allé, tout ému, chez le général-gouverneur, pour savoir si l'on avait la confirmation du douloureux événement, qui servait de texte à tous les entretiens; il y retourna, le jour suivant, avec le prince Serge Galitsyne, et, devant ce prince, un des premiers dignitaires de Moscou, il révéla au général-gouverneur les dispositions que l'empereur Alexandre avait prises, de concert avec son frère Con-

stantin, pour transmettre les droits d'héritier présomptif au grand-duc Nicolas.

Le prince Dmitri Galitsyne ignorait absolument toutes ces particularités, et il proposa à l'archevêque de se rendre avec lui à la cathédrale pour prendre connaissance du pli cacheté qui y avait été déposé par ordre du défunt empereur. L'archevêque Philarète l'en dissuada, en lui disant que le plus sage était d'attendre des ordres de Saint-Pétersbourg, d'autant plus que des copies, faites d'après les originaux que contenait ce pli cacheté, y avaient été déposées simultanément dans les archives du Conseil de l'Empire, du Sénat et du saint-synode.

L'arrivée de M. de Manteuffel et la lettre du comte Miloradovitch ne firent qu'accroître les embarras de la situation : la mort d'Alexandre était malheureusement certaine; le grand-duc Nicolas et les principaux dignitaires de l'Empire avaient prêté serment à l'empereur Constantin, mais la lettre du général-gouverneur de Saint-Pétersbourg et le témoignage verbal de son aide de camp pouvaient-ils suppléer à la production d'un acte officiel du Conseil de l'Empire?

L'archevêque Philarète avait été d'ailleurs le confident et l'organe de l'empereur Alexandre dans

cette grande affaire de la succession au trône; il se regardait, à juste titre, comme le dépositaire et le défenseur des volontés de l'auguste défunt. Il résista donc, autant qu'il put, à la détermination du général-gouverneur, qui jugeait indispensable de faire prêter serment de fidélité à l'empereur Constantin.

L'archevêque ne céda qu'à la crainte de compromettre la tranquillité publique, qui n'eût pas permis d'ajourner à Moscou la prestation d'un serment, déjà prêté à Saint-Pétersbourg. Il ne s'expliquait pas néanmoins comment la volonté de l'empereur Alexandre n'avait point prévalu, et il se décida, non sans une espèce de remords, à laisser enseveli dans l'arche de la cathédrale le pli cacheté que feu l'empereur avait confié à sa loyauté et à son dévouement.

Le général-gouverneur était dirigé, de son côté, par les ordres positifs que le grand-duc Nicolas lui avait fait tenir verbalement ; le soir même de l'arrivée de M. de Manteuffel, il tint conseil avec le prince Paul Gagarine, procureur-général du sénat de Moscou, et ils préparèrent ensemble un projet de décret, concernant le serment à prêter au nouvel empereur.

Ce décret fut présenté le lendemain même

(12 décembre) au sénat réuni en séance extraordinaire. Plusieurs sénateurs élevèrent des objections contre le décret et contre le serment; mais le général-gouverneur leur ferma la bouche, en leur déclarant que, à défaut d'un décret du sénat, il ordonnerait immédiatement, sous sa propre responsabilité, la prestation du serment. Toutes les indécisions, toutes les résistances tombèrent devant cette menace, et le décret fut signé.

L'archevêque Philarète en eut avis immédiatement, et il dut se résigner à présider à la cérémonie du serment. Son clergé avait été convoqué la veille, sous prétexte d'assister au *Te Deum* qu'on chantait ordinairement le jour de la Saint-André. Par ordre de l'archevêque, la grosse cloche de la cathédrale était mise en branle, pour annoncer la mort de l'empereur. Le peuple se porta en foule au Kremlin, où il apprit, avec des larmes et des gémissements, ce que signifiait ce glas funèbre : il se pressait tumultueusement aux portes de l'église de l'Assomption, où le prince Paul Gagarine lut à haute voix le décret du sénat, relatif au serment de fidélité, que l'archevêque fit prêter ensuite aux sénateurs et aux principaux dignitaires de Moscou.

Une heure après, arrivait un courrier apportant

l'ukase du Sénat de Saint-Pétersbourg, qui ordonnait à tous les sujets russes de prêter serment à leur légitime souverain Sa Majesté Constantin Pavlovitch.

Cependant on était toujours sans nouvelles de Varsovie à Saint-Pétersbourg.

L'impératrice-mère et le grand-duc Nicolas commençaient à s'étonner et à s'inquiéter du silence du césarévitch : ils se demandaient si ce prince n'avait pas quitté à la hâte son gouvernement de Pologne, en prévision de la mort de l'empereur, pour se rendre en personne à Taganrog.

Ce voyage était assez probable, en effet, et le grand-duc Nicolas ne s'expliqua pas autrement le silence prolongé de son frère. Il lui écrivit une nouvelle lettre, qu'il lui adressa, non plus à Varsovie, mais à Taganrog : « Nous t'attendons avec une vive impatience, lui disait-il. L'incertitude sur le lieu où tu te trouves nous pèse immensément. Ta présence ici est indispensable, ne fût-ce que pour tranquilliser notre mère. »

Il écrivit aussi au prince Wolkonsky : « Dites à mon frère Constantin qu'il ne doit pas nous abandonner; que nous tous, ses fidèles sujets, nous l'attendons impatiemment. »

Il avait l'espérance de le voir arriver d'une heure

à l'autre, et pourtant il se disait dans son for intérieur, que son frère, dont il connaissait le caractère opiniâtre et inflexible, ne viendrait pas à Saint-Pétersbourg.

Six jours s'étaient écoulés depuis que Constantin avait été proclamé empereur et que les actes du gouvernement s'accomplissaient en son nom. Le grand-duc Nicolas n'avait pas consenti sans répugnance à prendre en main la direction suprême des affaires de l'État pendant cette espèce d'interrègne; mais il avait dû céder aux prières et même aux ordres de sa mère.

Il ne quittait donc pas le palais d'Hiver, où il avait transporté sa résidence depuis le soir du 8 décembre, pour être toujours à la disposition de l'impératrice Marie. Il se tenait renfermé dans ses appartements, et un petit nombre de personnes seulement avaient accès auprès de lui; il ne voulait pas, en se montrant, laisser deviner ses inquiétudes et ses préoccupations, qu'il cachait soigneusement à tout le monde, excepté à son aide de camp, M. d'Adlerberg. Il recevait souvent le comte Miloradovitch, qui venait lui rendre compte de la situation des esprits dans la capitale et qui se félicitait d'y voir régner la plus complète tranquillité.

Cette tranquillité n'était qu'apparente et ne pouvait durer longtemps.

La population, surtout dans les basses classes, n'avait pas encore eu d'autre pensée que la mort de l'empereur Alexandre; mais déjà des rumeurs étranges, perfidement semées dans les masses, à propos de cette mort si subite et si peu prévue, commençaient à circuler de bouche en bouche et à répandre çà et là une sombre défiance, une sourde irritation. C'était évidemment le résultat d'une malveillance systématique et intéressée, qui cherchait à travailler l'opinion publique.

On répétait tout bas que cette mort, qui plongeait la Russie dans le deuil et le désespoir, n'était pas, ne pouvait pas être naturelle; on racontait même que l'empereur défunt avait été empoisonné pendant son voyage en Crimée; on allait jusqu'à dire que des personnes de sa suite l'avaient étranglé dans une barque sur la mer d'Azoff!... Ces odieuses et ridicules calomnies étaient propagées et accréditées par l'ignorance et la crédulité populaires.

En même temps, on faisait courir le bruit que l'empereur Alexandre existait encore et qu'on le verrait bientôt reparaître avec ses frères, les grands-ducs Constantin et Michel, qui étaient allés le chercher à Taganrog.

Les rapports de police signalaient bien une agitation latente et inexplicable sur quelques points de la ville, mais ils l'attribuaient à l'émotion profonde que la mort d'Alexandre avait causée généralement.

Le grand-duc Nicolas, qui prenait connaissance, avec un soin minutieux, de tous les actes de l'administration et de tous les papiers envoyés des différents ministères, parcourut lui-même ces rapports de police et fut bien surpris d'apprendre que des réunions de vingt à trente personnes avaient lieu tous les jours, à huis clos, dans différents quartiers, avec l'autorisation du gouverneur-général.

Ces réunions, il est vrai, se couvraient d'un prétexte littéraire et, parmi les personnes qui y assistaient le plus assidûment, on nommait deux ou trois poëtes distingués, amis ou camarades de Pouchkine, entre autres Conrad Ryléïef, le capitaine Alexandre Bestoujeff, et plusieurs officiers de la garde, plus ou moins connus comme amateurs de poésie et « grands liseurs de romans, » suivant les termes des rapports de police.

Le grand-duc Nicolas ne vit pas sans défiance la littérature éveiller tant d'émulation et d'ardeur dans des circonstances politiques qui n'étaient pas

faites pour lui donner de l'à-propos; il savait aussi, par les notes de la police secrète, que les jeunes gens qui fréquentaient ces assemblées académiques appartenaient à la jeunesse libérale, qu'on désignait sous le nom de *jeune Russie*, et à laquelle on attribuait des tendances plutôt que des projets révolutionnaires.

Quand le grand-duc Nicolas demanda au comte Miloradovitch ce qu'il pensait de ces conciliabules suspects, le vieux général répondit, en souriant, qu'il les avait autorisés lui-même depuis cinq ou six mois et qu'il était instruit d'ailleurs de tout ce qui s'y passait. Le grand-duc, éclairé par son propre bon sens et par son tact naturel, ne paraissait pas convaincu et invitait le gouverneur-général à faire surveiller de plus près ces jeunes gens et leurs réunions.

— Je vous certifie, Monseigneur, reprit le comte Miloradovitch, que cela ne mérite aucune considération; ce sont des amusements d'enfants. Je suis d'avis de les laisser faire, puisqu'ils ne font pas de mal. Voilà ce que j'ai dit à la police : surveillez-les, mais ne les empêchez pas de se réunir pour lire leurs pauvres vers et pour parler de poésie, de théâtre et de romans.

— Le moment me paraît au moins mal choisi,

répliqua le grand-duc, quand la Russie vient de faire une perte irréparable, quand nous sommes encore sous le coup terrible de cette catastrophe!...

— Vous avez raison, Monseigneur, dit le gouverneur-général : ce sont des écervelés et des maniaques. Je vais donner des ordres en conséquence; mais il me semble que les poëtes ne sont jamais dangereux.

Pendant la nuit du 13 au 14 décembre, le grand-duc Michel arriva enfin à Saint-Pétersbourg. Le mauvais état des routes de Kowno à Riga, dans cette rigoureuse saison, avait seul retardé son voyage, qui s'était effectué à travers mille difficultés, et non sans danger.

En passant à Mittau, où il s'arrêta quelques heures chez le général Paskewitch, commandant du premier corps d'armée, il avait appris indirectement que la mort de l'empereur Alexandre était déjà connue à Saint-Pétersbourg, et qu'on y avait prêté serment au nom de Constantin.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, consterné de cette nouvelle : qu'arrivera-t-il lorsqu'il faudra prêter un second serment !

Il était descendu à son palais et, dès le point du jour, après une courte conférence avec son épouse

la grande-duchesse Hélène à laquelle il fit part de ses inquiétudes et qui le mit au courant de la situation, il se rendit à la hâte au palais d'Hiver.

L'impératrice-mère, prévenue du retour de son fils à Saint-Pétersbourg, l'attendait impatiemment et avec anxiété. Personne ne fut témoin de leur entrevue.

Le grand-duc Nicolas, qu'on avait averti de l'entrée du grand-duc chez l'impératrice-mère, accourut aussitôt et trouva la porte fermée : il crut devoir rester dans le salon voisin et ne pas chercher à intervenir dans une conférence où il n'était pas appelé. Au bout d'une demi-heure, la porte s'ouvrit et l'impératrice vint elle-même à sa rencontre, les yeux pleins de larmes, et encore émue de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec le grand-duc Michel.

— Eh bien ! Nicolas, dit-elle avec solennité, prosternez-vous devant votre frère Constantin, car il est respectable et sublime dans son invincible détermination de vous abandonner le trône !

— Avant que je me prosterne, ma mère, répondit le grand-duc qui demeurait froid et calme, veuillez me permettre d'en apprendre la raison, car, en pareille circonstance, je ne sais de quel côté

est le sacrifice : de la part de celui qui refuse ou de la part de celui qui accepte ?

Il y eut alors entre l'impératrice et ses deux fils une longue et intime délibération. Les lettres envoyées par Constantin à sa mère et à son frère avaient été lues : elles furent commentées et discutées. Le grand-duc Nicolas ne les regarda pas comme suffisantes pour fixer sa conduite et surtout pour l'autoriser à revenir sur ce qui avait été fait par son ordre, depuis que la nouvelle de la mort de l'empereur lui était parvenue.

On semblait, en effet, deviner, dans ces lettres, une sorte d'hésitation et même d'arrière-pensée. Le grand-duc Michel s'efforça de justifier Constantin à cet égard, mais il ne pouvait s'empêcher d'exprimer des regrets et des craintes, relativement à ce serment inopportun et inutile qu'on s'était trop hâté de prêter et qu'il faudrait tôt ou tard annuler par un nouveau serment. Il reprocha même à son frère Nicolas, avec un peu d'amertume, dit-on, d'avoir fait proclamer le césarévitch empereur et de ne s'être pas mieux conformé aux volontés d'Alexandre Ier.

Le grand-duc Nicolas répondit très-vivement et très-nettement que ces volontés ne lui avaient jamais été signifiées, du moins d'une façon régulière

et catégorique, et que le mystère qu'on lui en avait fait l'empêchait d'agir autrement; il croyait donc en son âme et conscience n'avoir rien à se reprocher.

— Du reste, ajouta-t-il avec tristesse, tout peut encore s'arranger, ce me semble, si mon frère Constantin se décide à venir à Saint-Pétersbourg. Son obstination à rester à Varsovie, dans de si graves circonstances, nous menace des plus grands malheurs.

— Je pense, au contraire, répondit le grand-duc Michel, que sa présence ici serait un embarras de plus, après le serment que tu as fait prêter à l'empereur Constantin.

— Michel, reprit tranquillement le grand-duc Nicolas, il importe qu'il vienne!...

— Il ne viendra pas, te dis-je. Il n'est pas, il ne veut pas être empereur; il est commandant militaire du royaume de Pologne, et son devoir exige qu'il ne s'éloigne pas de son poste dans un moment où l'on parle de sociétés secrètes, de complots et de révolution.

Le grand-duc Nicolas apprécia la valeur de cette objection, qui lui donnait matière à réfléchir, et il n'insista plus aussi péremptoirement pour que son frère Constantin vînt à Saint-Pétersbourg. D'après

le conseil presque impératif de sa mère, il annonça qu'il accepterait la couronne, à condition que le césarévitch notifierait encore une fois, et d'une manière positive, sa volonté formelle de renoncer au trône de Russie.

Il lui écrivit donc à ce sujet une longue lettre, en expliquant les motifs de sa conduite et « en dévoilant toute son âme, comme s'il eût été au tribunal de la pénitence. » Il lui demandait de le bénir et de disposer de son sort; il ne renonçait pas encore pourtant à le voir se rendre à Saint-Pétersbourg, où son absence pouvait servir de prétexte aux plus fâcheux événements.

L'impératrice-mère écrivit une lettre dans le même sens, et plus pressante encore, au grand-duc Constantin. Ces deux lettres ne partirent que le lendemain matin.

Cette conférence de famille, qui se tenait dans l'appartement de l'impératrice-mère, dura plus de deux heures.

Le palais d'Hiver était rempli de monde. Le bruit de l'arrivée du grand-duc Michel avait circulé dès le matin dans la capitale, et toutes les personnes qui avaient accès au palais s'y étaient rendues en grande hâte. On disait tout haut que le grand-duc Michel n'avait pas prêté serment à

l'empereur Constantin et qu'il ne le prêterait pas. On se demandait si le césarévitch n'était pas attendu incessamment à Saint-Pétersbourg; on se préoccupait surtout de ce qui se passait chez l'impératrice-mère, où les deux grand-ducs Nicolas et Michel se trouvaient réunis.

Quand ce dernier sortit, la foule se précipita sur son passage; chacun cherchait à lire sur sa figure les nouvelles qu'il avait apportées de Varsovie; beaucoup lui adressaient des questions, plus ou moins vagues, qui avaient trait à la circonstance.

Le grand-duc répondit à tous évasivement et prétexta la fatigue qu'il éprouvait, pour se retirer aussitôt dans son palais. Il y resta confiné pendant trois jours, ne recevant aucune visite et ne prêtant pas serment. On sut seulement qu'il avait fait célébrer, en sa chapelle, une messe des morts pour le repos de l'âme de l'empereur Alexandre, et que cette messe n'avait pas été suivie d'un *Te Deum* en l'honneur du nouvel empereur.

XXVI

Le grand-duc Nicolas avait compté que d'un jour à l'autre il aurait des nouvelles de Varsovie et que le césarévitch répondrait d'une manière nette et définitive aux lettres si explicites qu'il lui avait envoyées par son aide de camp Lazareff et par M. Opotchinine; mais les journées du 14, du 15 et du 16, se passèrent sans nouvelles.

Le grand-duc Michel avait bien dit que l'état des routes était tel, surtout entre Chavli et Mittau (car la chaussée de Dunabourg n'existait pas encore), que les communications se trouvaient presque interceptées; mais, la gelée succédant aux pluies, le traînage pouvait être déjà établi et, suivant toutes les probabilités, un courrier extraordinaire parti de Varsovie devait arriver à Saint-Pétersbourg en soixante heures.

L'impératrice-mère ne renonçait pas à l'espoir de

voir le grand-duc Constantin arriver en personne ; le grand-duc Nicolàs ne l'avait peut-être pas espéré un seul instant, mais il feignait de croire la chose possible.

Il écrivait en ce sens lettre sur lettre au prince Wolkonsky, pour tranquilliser l'impératrice Élisabeth, dont la profonde douleur était dominée, lui disait-on, par une mortelle inquiétude au sujet des graves événements qui se préparaient.

Ce fut l'impératrice Marie qui exprima le désir de faire repartir le grand-duc Michel pour Varsovie. Celui-ci se prêta d'autant plus volontiers au désir de sa mère, que sa position à Saint-Pétersbourg devenait de plus en plus délicate. Il n'était peut-être pas éloigné lui-même de croire à un changement survenu dans les idées et les intentions de son frère Constantin. En tous cas, il ne jugea pas convenable de se prononcer entre ses deux frères.

Il avait bien pour mission expresse d'employer tous ses efforts à décider le césarévitch à venir immédiatement. Mais, comme la réponse décisive qu'on attendait de Varsovie depuis plusieurs jours pouvait avoir été déjà expédiée et que son voyage deviendrait dès lors inutile, il se munit d'un ordre écrit et signé par sa mère, qui l'autorisait à re-

tenir sur la route tous les courriers venant de Pologne, et à ouvrir lui-même toutes les dépêches que Constantin aurait adressées, soit à l'impératrice Marie, soit au grand-duc Nicolas.

Dans les adieux que lui fit son auguste mère :

— Quand tu verras Constantin, lui dit-elle confidentiellement, répète-lui bien que tout ce qui a été fait ici nous était commandé par la crainte de voir couler le sang.

— Il n'a pas coulé encore, reprit tristement le grand-duc Michel dominé par ses sentiments lugubres; mais, quoi qu'on fasse, il coulera !

Le même jour, le grand-duc Nicolas écrivait au prince Wolkonsky cette lettre remplie de réticences et de sombres présages : « Nous attendons toujours avec impatience des nouvelles de l'empereur, car tout dépend de lui seul. Si nous restons longtemps sans recevoir ses ordres ou dans l'incertitude de son arrivée, il nous sera impossible de répondre de la tranquillité publique, qui est jusqu'à présent, grâce à Dieu, parfaite; ce qui surprend beaucoup non-seulement les étrangers, mais nous-mêmes. A vrai dire, mon frère Michel, arrivé avant-hier de Varsovie, nous a appris que l'empereur était déjà informé du malheur qui nous a frappés, mais il ne nous a rien apporté de décisif.

Aussi, ma mère l'a-t-elle fait repartir aujourd'hui, avec une instante prière adressée à l'empereur, pour qu'il eût à venir ici, où sa présence est indispensable. La santé de l'impératrice va bien; la gravité des circonstances ne lui permet pas de se livrer exclusivement à son chagrin. Espérons dans la miséricorde divine! »

Le lendemain, 18 décembre, l'aide de camp Lazareff revenait de Varsovie, porteur de cette lettre du césarévitch à son frère Nicolas :

« Ton aide de camp, mon cher Nicolas, m'a remis ta lettre. Je l'ai lue avec le plus vif chagrin. Ma décision, sanctifiée par celui qui fut mon bienfaiteur et mon souverain, est inébranlable. Je ne puis accepter ta proposition de hâter mon départ pour Saint-Pétersbourg, et je te préviens que je quitterai même Varsovie, pour me retirer plus loin encore, si tout ne s'arrange suivant la volonté de notre défunt empereur.

« Ton fidèle frère et sincère ami,

« CONSTANTIN. »

Lazareff raconta l'accueil que le césarévitch lui avait fait à son arrivée à Varsovie : d'abord, Constantin avait froncé le sourcil, au titre de *Ma-*

jesté que lui donnait l'aide de camp, et il avait manifesté avec emportement la plus vive contrariété en apprenant la prestation du serment en son nom; il voulait que Lazareff repartît sur-le-champ pour Saint-Pétersbourg, mais, celui-ci s'étant excusé sur l'état de sa santé pour obtenir la permission de se reposer quelques heures, le grand-duc l'avait gardé comme prisonnier au palais du Belvédère, en lui ordonnant sévèrement de ne communiquer avec qui que ce fût.

Lazareff n'était donc reparti que le lendemain, avec ordre exprès de ne séjourner nulle part en route et de ne parler à personne de la lettre qu'il devait remettre en main propre au grand-duc Nicolas. Cependant Lazareff avait rencontré à Nennal le grand-duc Michel, qui s'y était arrêté depuis la veille et qui paraissait peu disposé à continuer son voyage jusqu'à Varsovie. Le grand-duc Michel avait dû, suivant ses instructions, prendre connaissance de la lettre écrite par son frère Constantin au grand-duc Nicolas, mais il ne s'était pas cru autorisé à ouvrir une autre lettre adressée au prince Lapoukhine avec cette suscription : *De la part du césarévitch*, et confiée à un courrier qui avait précédé Lazareff de quelques heures. Au reste, le grand-duc manifestait l'intention de rester

à Nennal, pour y attendre la suite des événements.

Le grand-duc Nicolas ne chercha pas à connaître la teneur de la lettre adressée par le césarévitch au président du Conseil, lettre que semblait contredire et annuler celle dont Lazareff était porteur; il eut l'air d'approuver la détermination que son frère Michel avait prise de rester à Nennal, station de poste à 260 verstes de Saint-Pétersbourg, et d'y surveiller le passage des courriers qui pourraient venir de Pologne.

Lazareff, quoique enfermé et gardé à vue pendant le court séjour qu'il avait fait à Varsovie, s'était pourtant renseigné sur les motifs plus ou moins réels qu'on attribuait à la renonciation du grand-duc Constantin au trône de Russie. On lui avait dit que le grand-duc se voyait depuis longtemps en butte à d'incroyables menaces de la part des sociétés secrètes polonaises, qui lui faisaient craindre d'être empoisonné ou assassiné, s'il osait jamais devenir empereur de Russie.

Ces menaces réitérées, disait-on à Varsovie, avaient fait sur le césarévitch une impression que l'énergie de son caractère ne parvenait pas à dominer. On lui prêtait un propos qu'il aurait tenu devant plusieurs personnes et que son favori le

général Gendre avait répété : « Pour porter la couronne, il faut avoir le cou fort, et, moi, j'y suis un peu chatouilleux ! »

On donnait aussi comme certain que, depuis la mort d'Alexandre Ier, la princesse de Lowicz avait reçu différentes lettres anonymes, dans lesquelles on lui faisait savoir que son mari tomberait sous le poignard, s'il acceptait la succession de l'empereur défunt et même s'il avait l'imprudence de se rendre à Saint-Pétersbourg pour aider à l'avénement d'un nouvel empereur. Ces manœuvres criminelles des sociétés secrètes avaient tellement épouvanté la princesse, qu'elle avait fait promettre au grand-duc Constantin qu'il ne quitterait pas Varsovie, où sa présence était d'ailleurs nécessaire pour empêcher un soulèvement général.

C'était là, selon toute probabilité, la seule et véritable cause de l'obstination que mettait le césarévitch à ne pas venir à Saint-Pétersbourg.

Cependant une émotion croissante existait dans cette capitale, où l'on faisait circuler les bruits et les nouvelles les plus contradictoires. On savait déjà la renonciation du grand-duc Constantin à la couronne, mais on accusait perfidement le grand-duc Nicolas d'avoir obtenu cette renonciation par des moyens violents et illégitimes. Suivant les uns, le

césarévitch était retenu à Varsovie et gardé par un corps d'armée qui l'empêchait de se rendre à Saint-Pétersbourg; suivant les autres, on avait supposé un testament d'Alexandre Ier, dans lequel le droit d'héritier du trône était conféré au grand-duc Nicolas, du consentement de l'héritier direct et légitime.

Les ambitieux, les mécontents et les malveillants travaillaient ainsi d'intelligence à semer des inquiétudes et à fomenter les troubles. On se préparait à de graves éventualités.

Dans la matinée du 20 décembre, le général Toll, chef de l'état-major de la première armée, qui avait son quartier-général à Mohileff sur le Dnieper, arrivait dans la capitale. Le comte de Sacken, commandant en chef de la première armée, avait envoyé en toute hâte ce général, chargé d'une mission secrète auprès du nouvel empereur, qu'il devait rejoindre immédiatement à Varsovie, dans le cas où il ne le rencontrerait pas à Saint-Pétersbourg.

En l'absence de l'empereur, le général Toll crut nécessaire de prendre les ordres de l'impératrice-mère, qui montra peu d'empressement à le recevoir et qui ne lui demanda pas même quel était l'objet de sa mission. Elle l'engageait toutefois à

ne point partir pour Varsovie, avant d'avoir vu le grand-duc Nicolas.

Le grand-duc l'accueillit avec aménité et parut satisfait d'apprendre que la première armée avait prêté serment à l'empereur Constantin; mais il ne l'interrogea pas sur la nature de ses instructions secrètes et il le congédia en lui disant d'un air mystérieux :

— Chacun de nous a rempli consciencieusement son devoir.

Le général Toll ne put pas même savoir si l'empereur était ou non à Varsovie; il partit néanmoins pour l'y chercher, mais il n'alla pas plus loin que Nennal. Le grand-duc Michel, qui n'avait pas quitté cette station de poste, le retint provisoirement, en lui remettant ce billet autographe du grand-duc Nicolas, apporté le matin par un courrier qui l'avait devancé : « Les circonstances dans lesquelles je me trouve ne m'ont pas permis de vous expliquer verbalement que votre voyage à Varsovie est désormais inutile. Mon frère Michel vous en dira les raisons. J'ajouterai seulement, pour ma part, que j'aurais désiré que vous restassiez auprès de mon frère, sous prétexte d'attendre l'empereur. »

Le général Toll était chargé par le comte de

Sacken d'avertir l'empereur qu'une grande conspiration devait exister dans l'armée et que les conjurés, dont les chefs n'étaient pas encore connus, semblaient avoir le projet de changer la forme du gouvernement. Le général insista vainement pour continuer sa route ; il eut beau invoquer l'intérêt de l'État et de l'empereur : le grand-duc Michel se borna simplement à lui répondre que l'empereur n'était pas à Varsovie.

Le grand-duc Michel attendait évidemment à Nennal des dépêches de Varsovie, qui n'arrivaient pas, et il commençait à s'étonner de leur retard. L'idée ne lui vint pas que le courrier avait pu suivre une autre route et que les dépêches iraient alors à Saint-Pétersbourg sans passer par Nennal.

A la date du 20 décembre, il avait écrit à son frère Nicolas : « Ne sachant encore quelles mesures seront prises à Saint-Pétersbourg, j'ai cru bien faire en restant ici pour y attendre tes ordres. Je puis ainsi revenir promptement à Saint-Pétersbourg, si tu me rappelles, ou bien continuer ma route pour Varsovie, si tu le juges nécessaire. Peut-être, voudrez-vous, ma mère et toi, me confier de nouvelles commissions pour Constantin ? Je suis prêt à faire tout ce que vous m'ordonnerez.

Veille seulement à ce que tes ordres me parviennent le plus rapidement possible. »

A Saint-Pétersbourg, la situation était toujours la même, et le calme, qui régnait en apparence dans tous les actes de la vie publique, n'existait pas dans les esprits. A la tristesse générale se mêlait une vive anxiété. Le serment avait été prêté partout sans hésitation à l'empereur Constantin; le portrait gravé de ce prince, avec le titre d'empereur, était exposé de tous côtés, mais personne cependant ne regardait son avénement comme définitif.

On s'attendait à quelque révolution de palais, dans laquelle l'armée jouerait un rôle redoutable. Cette crainte était fondée sur des bruits de complot et d'insurrection, qui commençaient à se produire parmi les troupes et qui avaient des échos dans le peuple. Chacun se tenait renfermé chez soi, le plus possible ; les rues étaient presque désertes et toutes les relations de commerce ou de société se trouvaient interrompues.

Le samedi, 24 décembre, on vint réveiller, à six heures du matin, le grand-duc Nicolas.

Le baron Frideriks, colonel du régiment d'Ismaïlowsky, arrivait de Taganrog, avec une dépêche du général Diebitsch. Cette dépêche, adres-

sée « à Sa Majesté l'empereur, *en main propre*, » portait sur l'enveloppe ces mots : *Très-pressé.*

Le grand-duc demanda au colonel s'il connaissait le contenu de ce pli cacheté; le baron Frideriks répondit qu'il l'ignorait absolument, mais qu'il avait ordre de remettre la lettre entre ses mains, en le priant d'en prendre connaissance, dans le cas où l'empereur ne serait pas encore à Saint-Pétersbourg ; il ajouta qu'une dépêche semblable avait été expédiée simultanément à Varsovie.

Le grand-duc répugnait à ouvrir une lettre destinée à l'empereur; mais, s'étant fait répéter les instructions précises que Diebitsch avait données à son envoyé, il n'hésita plus à briser le cachet, car la chose importait peut-être au salut de l'Empire. Il resta frappé de stupeur, en jetant les yeux sur cet important message.

— C'est bien ! dit-il au baron Frideriks, en affectant de paraître froid et indifférent : l'empereur a déjà sans doute fait parvenir ses ordres au baron Diebitsch. Au reste, l'empereur peut être ici demain. Je vous invite à l'attendre, et je vous garde près de moi.

Quand le grand-duc fut seul, il lut attentivement la dépêche que le baron Diebitsch avait fait écrire par le général Tchernischeff, afin que rien ne

transpirât des tristes révélations qu'il adressait au nouvel empereur.

C'était un rapport détaillé sur le vaste complot révolutionnaire qui se tramait depuis longtemps contre le gouvernement impérial. La Russie tout entière se trouvait envahie par des sociétés secrètes, qui se proposaient de proclamer la république ou d'établir le régime constitutionnel à la place de l'Empire. Ces sociétés secrètes avaient de puissantes ramifications dans l'armée, non-seulement à Saint-Pétersbourg et à Moscou, mais encore dans toutes les circonscriptions militaires. Beaucoup d'officiers de tous grades étaient affiliés aux conspirateurs.

Le défunt empereur n'avait pas ignoré ce grave état de choses, mais il s'était borné à quelques mesures de simple précaution, plutôt que de rechercher les coupables et de les punir avec éclat. Il espérait toujours que sa longanimité et sa clémence ramèneraient au devoir ces esprits égarés, et il daignait à peine sauvegarder sa propre vie contre les entreprises criminelles qui la menaçaient.

Peu de jours avant sa mort, cependant, il avait résolu enfin d'agir avec sévérité ; il avait même ordonné quelques arrestations, qui n'avaient pas

été faites ou qui n'avaient pu être effectuées. Ainsi, le colonel du régiment des Cosaques de la garde, Nicolaïeff, était chargé d'arrêter spécialement Wadkowsky, officier en retraite, qui exerçait la plus dangereuse influence sur les officiers, ses anciens camarades, dans le régiment des chevaliers-gardes.

Après la mort de l'empereur, on avait trouvé dans ses papiers les listes des principaux chefs de la conspiration, et le baron Diebitsch, persuadé que cette conspiration pouvait éclater d'un jour à l'autre, à la faveur du changement de règne, s'était cru autorisé à faire exécuter les derniers ordres de son maître. Il avait donc envoyé à Toultchine le général Tchernischeff, pour avertir de ce qui se passait le prince Wittgenstein, commandant en chef de l'armée du Sud, et pour faire arrêter plusieurs officiers supérieurs, entre autres Paul Pestel, colonel du régiment de Wiatka.

Le baron Diebitsch, dans sa dépêche, suppliait l'empereur d'aviser promptement au péril de la situation et il lui désignait nominativement un certain nombre de conjurés, la plupart appartenant à l'armée, qui devaient se trouver alors à Saint-Pétersbourg.

La lecture de cette dépêche jeta le grand-duc

Nicolas dans une pénible perplexité: il devait agir avec énergie, sans perdre un moment, pour prévenir de grands malheurs, et, en l'absence de son frère Constantin, il n'avait pas en main le pouvoir nécessaire pour prendre au nom de l'empereur les mesures promptes et décisives qu'exigeaient les circonstances.

Le grand-duc jugea prudent, dans tous les cas, d'éviter d'abord ce qui pouvait donner l'éveil aux auteurs de la conspiration et, comme il soupçonnait que ceux-ci avaient des intelligences dans l'intérieur du palais, il ne communiqua pas même à l'impératrice-mère les sinistres nouvelles qu'il venait de recevoir. Il manda seulement auprès de lui le comte Miloradovitch, qui, en sa qualité de gouverneur-général de Saint-Pétersbourg, avait besoin de connaître l'existence du complot, et le prince Alexandre Galitsyne, chef de l'administration générale des postes, lequel avait toujours été honoré de la confiance du défunt empereur. Il leur mit sous les yeux la dépêche du baron Diebitsch et il les consulta sur les moyens les plus sûrs de tenir en échec les conspirateurs, sinon d'anéantir la conspiration.

La première chose à faire était de mettre la main sur les personnes suspectes qui se trouvaient signa-

lées dans le rapport de Diebitsch; mais, chose étrange! pas une d'elles n'était restée à Saint-Pétersbourg : ces individus avaient demandé des congés sous divers prétextes, pour aller rejoindre leurs affiliés dans les provinces et pour y propager l'insurrection.

Il y avait sans doute d'autres conjurés, qui étaient encore inconnus. Le comte Miloradovitch promit de n'épargner aucune recherche pour les découvrir, quoique les informations venues de Taganrog lui semblassent au moins exagérées, et le prince Alexandre Galitsyne s'engagea en même temps à exercer la plus minutieuse surveillance sur le service des postes de l'Empire.

Le grand-duc n'était pas trop convaincu lui-même de l'exactitude des renseignements fournis par le baron Diebitsch. Il craignait que ce général en chef, avec lequel il avait eu plusieurs difficultés personnelles sur des questions de service, n'eût cherché un prétexte pour faire du zèle et afficher du dévouement auprès du nouvel empereur.

Il comprit cependant que si Diebitsch avait envoyé les mêmes communications à Varsovie, la prudence commandait au césarévitch de ne pas quitter la Pologne et de se tenir prêt à tout événe-

ment. Quant à lui-même, avant de prendre un parti et de faire face à la conspiration, il devait attendre le résultat des mesures de police que le comte Miloradovitch allait employer pour faire arrêter quelques-uns des conspirateurs, notamment un certain capitaine Maïboroda dont le nom reparaissait souvent dans le rapport du baron Diebitsch.

Le comte Miloradovitch revint bientôt au palais d'Hiver, pour rassurer le grand-duc : il avait déjà pris des informations très-précises et il pensait pouvoir se porter fort contre la fausseté des prétendues révélations du baron Diebitsch. Les officiers, que cet aide de camp général avait désignés comme affiliés aux sociétés secrètes et complices d'une vaste conspiration militaire, étaient tous, dit-il, à l'abri d'un soupçon; ils n'avaient quitté Saint-Pétersbourg qu'en vertu de congés régulièrement obtenus et pour affaire de service. Le capitaine Maïboroda était absent aussi, mais devait rentrer en ville d'un jour à l'autre. Le comte Miloradovitch se croyait donc fondé à déclarer que la tranquillité de la capitale n'était nullement en péril, et que l'armée resterait fidèle au gouvernement.

— Au reste, ajouta-t-il, ce ne sont pas seulement

les chefs de la police que j'ai interrogés. Les meilleurs renseignements me viennent d'un capitaine des dragons de Nijni, Iakoubovitch, qui a toute ma confiance et qui connaît mieux que personne les braves officiers qu'on dénonce injustement à l'empereur.

Le grand-duc Nicolas, ce jour-là, dînait silencieusement en tête-à-tête avec la grande-duchesse, qui respectait ses préoccupations et n'essayait pas d'en changer le cours.

On vint lui annoncer que le feldïager Béloousoff, qu'il avait fait partir le 15 décembre avec des lettres pour le césarévitch, était de retour. Il s'étonna que ce courrier n'eût pas rencontré à Nennal le grand-duc Michel, mais il apprit que le feldïager, au lieu de suivre la route de Riga, avait pris celle de Brzesc-Litovski comme plus sûre et plus facile.

Voici la réponse, en date du 19 décembre, que lui adressait le grand-duc Constantin :

« J'ai reçu ta lettre du 3/15 décembre, cher Nicolas, hier au soir, à sept heures, et je m'empresse de t'exprimer ma plus vive reconnaissance, tant pour les bonnes paroles que pour les sentiments de confiance et d'amitié que tu me témoignes. Sois persuadé, cher ami, que je sais les comprendre

et les apprécier, et que ma vie entière sera consacrée à te prouver que j'en suis digne.

« La confiance, j'ose dire illimitée, dont m'honorait notre défunt bienfaiteur, doit te servir de garantie pour la sincérité et la pureté de mes principes. »

Le césarévitch renouvelait ensuite, de la manière la plus formelle et dans les termes les plus explicites, sa renonciation à la couronne et l'intention irrévocable qu'il avait toujours eue de se conformer religieusement aux volontés d'Alexandre Ier. Il invitait donc son frère Nicolas à prendre immédiatement possession du trône, qui lui appartenait de droit, et il se bornait à lui donner à cet égard quelques avis confidentiels.

La lettre se terminait ainsi : « Je te transmets du fond du cœur la bénédiction d'un frère aîné, qui devient ton sujet fidèle, et, à ce titre, je te prie de compter sur le dévouement et l'affection sans bornes, avec lesquels je ne cesserai jamais d'être ton meilleur ami. CONSTANTIN. »

Le grand-duc Nicolas avait lu cette lettre en silence, mais l'émotion qu'il éprouvait, tout en s'efforçant de la cacher, se trahissait sur son visage. La grande-duchesse attendait avec anxiété que son

époux lui fit part des nouvelles qu'il venait de recevoir de Varsovie.

— Il faut s'incliner devant les décrets de la Providence, dit-il d'une voix sourde et profonde : le ciel l'ordonne, et j'obéis malgré moi : je suis empereur !

XXVII

La lettre du césarévitch, si franche et si loyale, avait fait tomber les derniers scrupules du grand-duc Nicolas. Il comprenait, ainsi qu'il le dit plus tard en propres termes, que c'était à lui de *ranimer l'action du pouvoir*, en saisissant d'une main ferme les rênes du gouvernement; il venait de se soumettre aux décrets de la Providence; il se prépara dès lors à faire son devoir d'empereur.

Il alla sur-le-champ chez l'impératrice-mère et il lui présenta une lettre particulière que lui adressait personnellement son fils Constantin.

Le césarévitch, dans cette lettre, que l'impératrice Marie ouvrit et communiqua aussitôt au grand-duc Nicolas, déclarait nettement qu'il ne pouvait se rendre à Saint-Pétersbourg, suivant le désir de sa mère; il ajoutait que, n'étant pas et ne voulant pas être empereur, il désavouait comme

illégal le serment qu'on avait prêté en son nom ; en conséquence, il suppliait sa mère de ne pas laisser prolonger davantage la vacance du trône, sous peine des plus redoutables complications. Il conseillait de faire publier, sans plus de retard, le manifeste de l'empereur Alexandre avec les actes y annexés, dans lesquels la renonciation de l'héritier légitime avait été irrévocablement reconnue depuis l'année 1822.

Le grand-duc, montrant alors à l'impératrice-mère la lettre qu'il avait reçue lui-même du césarévitch, annonça formellement qu'il ne balançait plus à accepter la couronne. Son auguste mère l'y encouragea, en lui donnant sa bénédiction.

Il se retira ensuite dans son cabinet avec son aide de camp M. d'Adlerberg, auquel il dicta rapidement des notes destinées à servir de base au manifeste qu'il se proposait de publier à l'occasion de son avénement, manifeste où se trouvaient relatées en détail toutes les circonstances qui avaient précédé et déterminé ce grand fait politique, accompli sans sa participation et absolument indépendant de sa volonté personnelle.

M. d'Adlerberg commençait à esquisser ce document politique, lorsque le grand-duc eut l'idée d'en confier la rédaction au célèbre historien Karam-

zine qui se trouvait en ce moment au palais d'Hiver. Karamzine y venait souvent depuis la mort de l'empereur Alexandre, et le grand-duc Nicolas, qui n'estimait pas moins son caractère que son talent, avait eu de fréquents entretiens avec lui. Il le fit donc appeler et lui remit les notes et les instructions nécessaires.

Quand Karamzine rapporta son travail, une demi-heure après, il trouva le grand-duc en conférence avec le prince Alexandre Galitsyne et le comte Miloradovitch, qui d'un commun accord insistaient pour que l'acte officiel fût formulé par le savant jurisconsulte Michel Spéransky, membre du Conseil de l'Empire, lequel avait été chargé plus d'une fois de rédactions analogues sous le dernier règne. Karamzine s'empressa d'approuver hautement le choix qu'on avait fait de Michel Spéransky pour rédiger le manifeste impérial et déclina toute espèce de rivalité avec cet illustre homme d'État.

Ce manifeste, que Michel Spéransky s'engageait à soumettre le soir même à l'approbation du grand-duc Nicolas, devait être lu dans une séance solennelle du Conseil de l'Empire, en présence du grand-duc Michel, comme fondé de pouvoirs du césarévitch et garant de sa renonciation au trône.

Mais le grand-duc Michel était toujours à Nennal avec le général Toll, attendant les nouvelles instructions qu'il avait demandées à son frère Nicolas.

Le grand-duc Nicolas envoya sur-le-champ un exprès pour lui dire de revenir. « Enfin, tout est décidé, lui écrivait le futur empereur, et je suis obligé d'accepter le fardeau du pouvoir. Dépêche-toi d'arriver avec le général Toll. On est tranquille ici jusqu'à présent. »

Le métropolitain Séraphim, le prince Lapoukhine, président du Conseil de l'Empire, et le général Woïnoff, commandant en chef le corps de la garde, avaient été appelés au palais.

Le grand-duc Nicolas leur donna des explications très-étendues sur les circonstances qui le contraignaient à obéir à la volonté de son frère Constantin aussi bien qu'à celle du défunt empereur. Le métropolitain eut pour mission de préparer adroitement le clergé à soutenir l'avénement de Nicolas Ier; le prince Lapoukhine reçut l'ordre de convoquer le Conseil de l'Empire pour le lendemain à huit heures du soir, car on pensait que le grand-duc Michel serait alors de retour; le général Woïnoff se chargea de réunir devant le palais d'Hiver, dans la matinée du 26 décembre (14, ca-

lendr. russe), tous les régiments de la garde, que le nouvel empereur voulait haranguer lui-même. Le manifeste impérial devait être publié ce jour-là même et précéder de quelques heures à peine la prestation d'un second serment.

Ces dispositions secrètes, quelque soin qu'on prît pour les tenir cachées, furent connues presque immédiatement de tous ceux qui avaient intérêt à les savoir.

Le grand-duc Nicolas, qui depuis trois heures avait déployé une prodigieuse activité pour régler les affaires de l'Empire, se fit ensuite un devoir et un plaisir de céder au vœu touchant que sa bien-aimée épouse lui avait exprimé : il accompagna la grande-duchesse au palais d'Anitchkoff, qui avait été pendant bien des années l'asile et le témoin de leur bonheur domestique, et qu'ils allaient quitter désormais pour s'établir au palais impérial.

Ils visitèrent ensemble leurs enfants endormis, en se gardant bien de les éveiller; ils parcoururent ensemble ces appartements qui leur rappelaient tant de jours heureux, sans ombres et sans nuages, ces appartements qu'ils s'étaient plu à décorer avec plus de goût encore que de magnificence, et, en arrivant dans le petit salon où la grande-duchesse aimait à se tenir ordinairement, ils s'arrêtèrent

vis-à-vis du buste de la feue reine de Prusse, qui avait bien des fois souhaité que sa fille, alors tout enfant, n'eût pas à gémir comme elle du poids de la couronne.

Par un mouvement simultané, ils s'agenouillèrent devant ce buste, la main dans la main, les yeux remplis de larmes.

— O ma mère, s'écria la grande-duchesse avec exaltation, ce n'est pas nous qui l'avons voulu, et vous savez combien nous eussions préféré ne jamais changer de position ni d'existence!... Dieu fasse que le bonheur soit encore sur le trône!

Il était neuf heures du soir : le grand-duc Nicolas, renfermé dans le cabinet de travail de l'empereur, au palais d'Hiver, passait en revue les papiers d'État qui s'y trouvaient et dont l'inventaire n'avait pas encore été fait depuis la mort d'Alexandre Ier.

On vint l'avertir qu'un aide de camp du général Bistrom, commandant l'infanterie de la garde, demandait à lui remettre, en main propre, une lettre importante.

Le grand-duc, supposant que cette lettre lui était adressée par le général, ordonna qu'on la lui fît passer et que l'officier attendît la réponse. La lettre en question lui ayant été apportée, il en prit

connaissance avec une surprise et une émotion qui s'augmentaient à chaque ligne de cet étrange document. Voici quelle en était la teneur :

« Depuis quatre ans, j'ai eu lieu de remarquer avec une vive reconnaissance vos bonnes dispositions à mon égard. Pensant que les personnes qui vous entourent manqueront de courage pour vous dire toute la vérité au moment décisif, et brûlant du désir de contribuer à la tranquillité et à la gloire de la Russie, je me suis décidé à une démarche hardie, persuadé, du reste, que l'homme qui a eu la noblesse et l'élévation d'âme nécessaires pour refuser une couronne, comprendra le motif qui me fait agir. Ne me prenez pas pour un vil délateur ; ne croyez pas que je sois l'instrument de quelque intrigant ou bien que j'agisse dans d'ignobles vues personnelles, non ! Je suis venu vous dire la vérité, en toute pureté de conscience.

« Votre abnégation et votre désintéressement, sans précédents dans les annales de l'histoire, vous ont rendu l'objet de la vénération générale et, lors même que vous ne seriez pas appelé à régner, l'histoire vous placerait encore au-dessus de la foule des ambitieux célèbres ; mais vous n'avez fait que préluder à une glorieuse action : pour être vraiment grand, il faut l'accomplir tout entière.

« Le bruit s'est déjà répandu, parmi le peuple et les troupes, que votre frère Constantin refuse la couronne. N'écoutant que rarement les inspirations de votre excellent cœur, et, d'autre part ajoutant trop de confiance aux propos de vos flatteurs et de vos espions, vous avez irrité beaucoup de monde. Le soin de votre propre gloire exige donc que vous différiez de monter sur le trône.

« Il doit y avoir contre vous une conjuration; elle éclatera probablement le jour de la prestation du nouveau serment et sera peut-être le signal de la ruine de l'État.

« Profitant des troubles intérieurs, la Géorgie, la Bessarabie, la Finlande, la Pologne et peut-être même la Lithuanie se détacheront de l'Empire; l'Europe effacera le nom de la Russie du nombre des grandes puissances et la reléguera en Asie; alors des malédictions non méritées, au lieu des bénédictions qui vous sont dues, seront votre partage.

« Monseigneur, mes conjectures peuvent être fausses; je me suis peut-être laissé entraîner par l'attachement enthousiaste que je vous porte et par le désir de voir la Russie tranquille et heureuse; mais j'ose vous supplier, au nom de la gloire de votre patrie, au nom de votre propre gloire, d'in-

sister auprès de votre frère Constantin pour qu'il veuille bien accepter la couronne!

« Ne vous bornez pas à lui expédier des courriers, cela prolonge inutilement un interrègne qui peut vous être fatal; partez vous-même pour Varsovie, ou bien faites que votre frère vienne à Saint-Pétersbourg; épanchez dans son sein et vos sentiments et vos pensées! — S'il consent à être empereur, tant mieux! Sinon, qu'il vous proclame lui-même publiquement, à la face du peuple entier, son souverain légitime.

« Monseigneur, si Votre Altesse trouve ma démarche téméraire, qu'elle me condamne à la mort. Je serai heureux de sacrifier mes jours au bonheur de la Russie et je mourrai en bénissant le ciel. Mais, si vous trouvez mon action digne d'éloges, je vous en supplie, ne m'accordez aucune récompense; que je reste pur et désintéressé, tant devant vous qu'à mes propres yeux. J'ose pourtant vous demander une grâce, faites-moi arrêter.

« Si le moment de votre avénement au trône se passe, Dieu le veuille! heureusement et en toute paix, faites-moi punir comme un homme malintentionné qui aurait voulu troubler votre sécurité dans des vues personnelles; mais, si, pour le malheur de ma patrie, mes tristes appréhensions se réalisent,

alors daignez m'honorer de votre confiance en me permettant de mourir pour vous. »

L'auteur de cette lettre un peu emphatique, mais pleine de nobles sentiments, était un sous-lieutenant du régiment des chasseurs, nommé Jacques Rostovtzoff, attaché en qualité d'aide de camp d'état-major au général Bistrom.

Le grand-duc Nicolas se souvint, en effet, de l'avoir plusieurs fois remarqué à cause de son zèle et de son intelligence. Il réfléchit sur ce qu'il avait à faire dans une circonstance aussi critique et il resta plus de dix minutes, assis, le front appuyé dans sa main.

Tout à coup, il se leva, sortit du cabinet pour appeler Rostovtzoff, et l'ayant fait entrer avec lui, ferma la porte à double tour derrière eux.

— Voilà ce que tu mérites! s'écria-t-il en l'embrassant à plusieurs reprises avec effusion. Jamais personne ne m'avait dit, avant toi, de pareilles vérités!

— Monseigneur, répondit le jeune officier avec une dignité respectueuse, ne me regardez pas, de grâce, comme un dénonciateur, et ne croyez pas que je sois venu pour chercher une récompense!

— Une pensée semblable est indigne de toi et

de moi, répliqua le grand-duc. Je sais te comprendre, et ta démarche ne m'inspire que des sentiments d'estime et de reconnaissance.

Le grand-duc demanda des détails plus circonstanciés sur la conspiration dont on lui signalait l'existence; mais Rostovtzoff, devenant aussitôt froid et réservé, déclara qu'il ne nommerait personne, qu'il n'avait d'ailleurs que des renseignements vagues et peut-être erronés, mais que le grand-duc devait savoir que les partisans des réformes politiques étaient nombreux en Russie.

— Au reste, ajouta-t-il, la tranquillité qui règne dans le pays depuis quinze jours peut bien n'être qu'apparente : il y a des passions libérales qui s'agitent ici comme dans toute l'Europe, et l'heure est peut-être venue de changer la face du gouvernement, quand à la place du trône on ne voit plus qu'un cercueil.

Le grand-duc, après quelques moments de silence, crut devoir entrer dans les explications les plus franches et les plus nettes au sujet de la situation qui lui était faite par les circonstances, car il soupçonnait encore que le sous-lieutenant Rostovtzoff lui avait été envoyé par les conspirateurs eux-mêmes : il exposa donc devant ce jeune officier la ligne de conduite qu'il voulait tenir,

n'ayant pas souhaité la couronne, l'ayant longtemps refusée, et ne l'acceptant, sur la renonciation formelle de son frère Constantin, d'après les ordres suprêmes du défunt empereur et avec l'assentiment solennel de l'impératrice-mère, que pour servir sa patrie et la préserver des désordres de l'anarchie.

— Tu connais sans doute les noms de quelques-uns des conspirateurs? lui dit-il, en fixant sur lui un regard pénétrant. Mais, puisque tu ne veux pas les nommer, dans la crainte de forfaire à l'honneur, je respecte ton silence. Eh bien! confiance pour confiance, je t'apprendrai, mon ami, que ni les prières de ma mère, ni les miennes n'ont pu déterminer le césarévitch à accepter la couronne. Il la refuse absolument et même, dans une lettre que je viens de recevoir de lui tout à l'heure, il m'adresse les plus amers reproches pour avoir fait prêter serment de fidélité en son nom.

Rostovtzoff s'obstinait toujours à répondre que la présence du grand-duc Constantin était indispensable et qu'à lui seul appartenait le droit de proclamer son frère Nicolas successeur d'Alexandre Ier et empereur de toutes les Russies.

— Que veux-tu! repartit le grand-duc, avec une impatience mêlée de tristesse. Constantin ne

viendra pas, et peut-être a-t-il des raisons majeures pour rester à Varsovie. Je ne saurais le forcer à se rendre à Saint-Pétersbourg... Va, quoi qu'il arrive, je ferai mon devoir et, s'il le faut, je défendrai ma cause avec l'épée. Le trône est vacant, puisque mon frère aîné refuse d'y monter, puisqu'il renonce à tous ses droits en ma faveur. C'est moi, moi seul, qui suis son successeur direct et légitime, car la Russie ne saurait plus longtemps rester sans souverain.

— Sire, répondit le jeune homme en s'inclinant, vous êtes notre empereur! Mais vos ennemis, les ennemis du gouvernement impérial ont de mauvais desseins; je crains tout, une insurrection, un assassinat!...

— Eh bien! interrompit le grand-duc, je mourrai l'épée à la main, si Dieu l'ordonne, et je comparaîtrai devant lui, la conscience pure et tranquille.

Rostovtzoff, électrisé par ces nobles et touchantes paroles, allait se précipiter aux pieds du grand-duc, qui lui tendit les bras, en versant des larmes d'attendrissement.

Le grand-duc s'abstint de l'interroger davantage au sujet de la conspiration ; seulement, il lui demanda, en prenant un air froid et presque sévère,

si le général Bistrom était instruit de sa démarche. Rostovtzoff s'excusa, en rougissant, de n'avoir pas fait part d'abord à son chef d'un secret d'État que le grand-duc devait connaître le premier.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, ce n'était qu'en votre présence et seul avec vous, Monseigneur, que je pouvais être sincère et vous dire toute la vérité...

— C'est bien, interrompit le grand-duc, j'approuve ta discrétion, et, quand il en sera temps, je remercierai moi-même le général Bistrom d'avoir su choisir pour aide de camp un honnête homme digne de lui.

Rostovtzoff, au moment de quitter le grand-duc, s'arrêta tout à coup et lui dit d'un ton presque suppliant :

— Monseigneur, toute espèce de récompense détruirait à mes propres yeux le mérite de ma démarche auprès de Votre Altesse...

— Sois tranquille ! interrompit le grand-duc en l'embrassant encore une fois : ta récompense, c'est mon amitié !

Le sous-lieutenant Rostovtzoff, qui venait de révéler ainsi au grand-duc Nicolas l'existence d'un complot prêt à éclater, était entièrement étranger à ce complot et n'en connaissait ni le mot d'ordre,

ni le but, ni les ramifications : il avait seulement deviné que la conspiration existait depuis longtemps dans les régiments de la garde et que les circonstances lui prêtaient des armes redoutables contre le gouvernement impérial. Il avait aussi découvert, par l'effet d'un heureux hasard, les noms des principaux conspirateurs. Sa démarche, toute spontanée et inspirée par le plus sincère dévouement, n'était donc pas une trahison.

Un de ses camarades de service, son meilleur ami, le comte Konovnitsyne, lieutenant dans l'état-major de l'infanterie de la garde, ne lui avait fait aucune confidence au sujet de cette conspiration. Mais ce jeune homme, qui s'était laissé entraîner dans les sociétés secrètes et qui en avait épousé les opinions avec toute l'ardeur de son âge, ne cachait pas devant ses amis ses vœux et ses espérances politiques ; il parlait souvent de la nécessité d'une transformation complète de l'Empire russe, et il exposait de la manière la plus véhémente les principes révolutionnaires, d'après lesquels la Russie devait renverser l'autocratie des tzars, pour passer sous le régime constitutionnel ou républicain.

Rostovtzoff s'était attaché avec une sorte d'enthousiasme au comte Konovnitsyne, sous le pres-

tige des qualités de son cœur et de son esprit, mais il ne partageait pas ses sentiments en matière politique : il employa le crédit que lui donnait leur amitié réciproque, à combattre la fâcheuse influence qu'exerçaient sur ce jeune homme plusieurs officiers de l'état-major, connus par l'exaltation de leurs idées démagogiques.

Le prince Obolensky, également lieutenant dans la garde et aide de camp du général Bistrom, Conrad Ryléïeff, ancien lieutenant dans le même corps, et deux ou trois autres affiliés des sociétés secrètes, étaient ceux que Rostovtzoff voyait avec le plus de défiance entourer et accaparer son ami. Il avait essayé inutilement de les éloigner de lui, et, quoiqu'il fût obligé de les rencontrer sans cesse dans l'intimité du comte Konovnitsyne, il ne s'était pas lié avec eux. Il comprenait que la fréquentation de ces hommes de parti ne pouvait qu'être fatale à Konovnitsyne.

Il s'attachait donc aux pas de son ami et il le quittait le moins possible, comme s'il eût été son ange gardien. Mais, depuis que la mort d'Alexandre Ier était connue à Saint-Pétersbourg, Konovnitsyne se montrait plus sombre et plus préoccupé ; il échappait sans cesse à l'affectueuse surveillance de Rostovtzoff, pour se rendre à des

réunions secrètes qui se tenaient chez des officiers que celui-ci savait hostiles au gouvernement. Ces réunions avaient un caractère suspect dont Rostovtzoff fut frappé ; il en parla franchement à son ami et n'eut pas lieu d'être satisfait des explications vagues et confuses qu'on lui donnait à cet égard.

Le comte Konovnitsyne ne dissimulait pas d'ailleurs ses sentiments personnels ; il répétait sans cesse, avec violence, que le grand-duc Nicolas ne pouvait, en aucun cas, succéder à l'empereur Alexandre et que, le trône appartenant exclusivement au césarévitch, la Russie devait être consultée si ce prince refusait de faire valoir son droit héréditaire. Il ajoutait que, quant à lui, il sacrifierait sa vie pour empêcher le grand-duc Nicolas de devenir empereur.

Rostovtzoff s'étonnait et s'attristait de ce langage, quoiqu'il dût l'attribuer à des griefs particuliers que son ami croyait avoir contre le grand-duc. Mais, dans la journée du 24 décembre, étant allé chez le comte Konovnitsyne, il ne fut pas peu surpris d'y trouver en conférence une vingtaine d'officiers de toutes armes : à son aspect, ils se turent et le regardèrent avec défiance.

Konovnitsyne, un peu troublé de cette visite

inattendue, vint lui prendre la main, en disant:

— Messieurs, ceux d'entre vous qui ne connaissent pas Rostovtzoff seront bien aises d'apprendre qu'ils n'ont rien à craindre en parlant devant lui. C'est mon meilleur ami et, bien qu'il ne soit pas encore des nôtres, il est aussi libéral que personne.

— Je vous demande pardon de vous avoir dérangés, Messieurs! interrompit Rostovtzoff, qui avait reconnu parmi les assistants Ryléïeff, Kakhowsky, le prince Obolensky et quelques autres qu'il soupçonnait déjà de complot politique; je comprends que ma place n'est pas ici et je me retire.

Ce fut au sortir de ce conciliabule qu'il résolut, par un généreux mouvement de patriotisme, de se faire délateur, pour sauver l'Empire et la famille impériale. Il ne doutait plus de l'existence d'une conspiration formidable, qui éclaterait au premier moment, et il écrivit sa lettre au grand-duc Nicolas, avec l'espoir de prévenir les desseins des conjurés et d'empêcher ainsi son imprudent ami d'être entraîné par ses complices dans une entreprise criminelle et périlleuse.

On ne saurait douter que la pensée de cet ami, qu'il voulait protéger, en tout état de cause, n'ait

été sa plus chère préoccupation; car, le lendemain 25 décembre, après avoir été absorbé par les devoirs de son service pendant toute la matinée, il rentra chez lui et se mit à consigner par écrit l'entretien qu'il avait eu la veille avec le grand-duc Nicolas; puis, joignant à cette espèce de procès-verbal une copie de la lettre qui lui avait servi d'introduction auprès du grand-duc, il enferma ces deux pièces dans un pli cacheté et se rendit chez le comte Konovnitsyne. Il y rencontra encore Ryléïeff et plusieurs des conjurés.

— Messieurs, leur dit-il en s'adressant à eux avec une politesse froide et digne, souffrez que je vous donne un conseil : c'est de renoncer à des projets qui ne sont plus un mystère pour personne...

— Il y a donc des traîtres parmi nous ! s'écria Ryléïeff, en interrogeant du regard le comte Konovnitsyne qui avait pâli et qui semblait embarrassé.

— Vous ne m'aviez pas confié vos secrets, reprit Rostovtzoff, et je vous remercie de m'avoir ainsi laissé ma liberté d'action. Sachez seulement que le grand-duc Nicolas est instruit de tout...

Ryléïeff se précipita sur Rostovtzoff, au-devant duquel vint se placer Konovnitsyne pour lui faire

un rempart de son corps. Tous les assistants s'étaient levés à la fois et ils entouraient les deux amis, avec des menaces terribles.

— Mort aux traîtres! disait Kakhowsky en brandissant un poignard.

— Je vous jure sur l'honneur, reprit Rostovtzoff avec calme, que Konovnitsyne est entièrement étranger à ce qui s'est passé entre le grand-duc Nicolas et moi. J'ai fait ce que devait faire un bon citoyen, dévoué à son pays et à son souverain. Je n'ai toutefois dénoncé personne, mais j'ai averti l'empereur de prendre des mesures conformes à la circonstance...

— Messieurs, Rostovtzoff est chez moi! dit le comte Konovnitsyne, en arrêtant le bras de Kakhowsky prêt à le poignarder; il est sous ma protection, et j'espère que vous ne me forcerez pas à le défendre jusqu'à la mort...

— Vous réfléchirez, Messieurs, au conseil que je me suis permis de vous donner, repartit Rostovtzoff en serrant la main de son ami. Konovnitsyne, ajouta-t-il, tu trouveras, dans cette enveloppe cachetée, ma justification et la tienne.

Il sortit fièrement en prononçant ces mots, et Konovnitsyne retint les témoins de cette scène, qui voulaient s'élancer à la poursuite de Rostovtzoff.

On ignore ce qui se passa entre eux après le départ de Rostovtzoff; mais, plus tard, les deux pièces que celui-ci avait remises sous cachet à son ami furent retrouvées ouvertes parmi les papiers des conjurés.

XXVIII

Le grand-duc Nicolas ne pouvait mettre en doute l'authenticité des renseignements qu'il tenait de la bouche du sous-lieutenant Rostovtzoff, et pourtant le comte Miloradovitch n'avait rien découvert qui fût de nature à les confirmer. La police ignorait ou feignait d'ignorer l'existence du complot, lorsque la capitale était pleine de bruits sinistres répandus par les conspirateurs eux-mêmes, qui avaient des intelligences jusque dans le palais impérial.

Le grand-duc avait reconnu à des indices certains, que cette conspiration latente, dont il se sentait environné, n'attendait, pour éclater, que le jour de la prestation d'un nouveau serment à un nouvel empereur. Ce jour-là se trouvait irrévocablement fixé au 26 décembre, car, le 25 étant un

dimanche, le grand-duc n'avait pas jugé convenable de mêler un acte politique aux pieuses occupations de ce saint jour. Il ne prévoyait que trop, d'ailleurs, les terribles difficultés qu'il aurait à surmonter et, dans ses douloureux pressentiments, il tremblait de se voir forcé de tirer l'épée du fourreau contre ses propres sujets.

Il passa la nuit du samedi au dimanche, sans se mettre au lit et sans fermer l'œil un instant, en proie à d'amères inquiétudes et n'échappant que par la prière aux tortures de sa pensée.

Il écrivit, cette nuit-là, plusieurs lettres qui n'ont pas été rendues publiques et qui devaient être empreintes, plus ou moins, du trouble et de l'agitation de son esprit. Une seule, adressée au prince Wolkonsky et destinée sans doute à être mise sous les yeux de l'impératrice Élisabeth, est connue par fragments et peut donner une idée de ce que devaient être les lettres adressées au grand-duc Constantin, au grand-duc Michel et à d'autres personnages de l'intimité du futur empereur.

« La volonté de Dieu est l'arrêt de mon frère, disait-il au prince Wolkonsky : le 14/26 décembre, je serai empereur de toutes les Russies ou je ne serai rien qu'un cadavre! Je ne saurais décrire ce qui se passe en moi. Bien certainement, vous pren-

driez pitié de mes souffrances morales, si vous pouviez vous en rendre compte. Oui, mon cher prince, nous sommes tous malheureux pour le moment, mais nul ne l'est plus que moi. Que la volonté de Dieu soit faite! »

La journée du dimanche ne fut signalée par aucun fait extraordinaire : on constata seulement que la population se portait aux églises avec plus d'affluence et d'empressement que jamais. Il n'y eut pas, toutefois, dans les allocutions des prêtres aux fidèles, la moindre allusion aux circonstances présentes que chacun appréciait à sa manière.

On remarquait sur tous les visages un air d'anxiété, qui témoignait de l'état des esprits. L'inquiétude était plus vive encore à l'intérieur du palais, et les personnes de la cour qui venaient y chercher des nouvelles semblaient s'éviter mutuellement, dans la crainte de laisser deviner ce qu'elles pouvaient savoir ou prévoir. On avait appris dès le matin que le Conseil de l'Empire était convoqué pour le soir même à huit heures et que les deux grands-ducs Nicolas et Michel devaient y assister. Cependant le grand-duc Michel n'était pas encore de retour.

Le grand-duc Nicolas avait reçu, le matin, des mains du prince Alexandre Galitsyne, le manifeste

rédigé par Michel Spéransky et transcrit en plusieurs expéditions, durant la nuit, par un employé de confiance, Gabriel Popoff, dans le cabinet et sous les yeux du ministre.

Le grand-duc signa et data du 12/24 décembre les trois exemplaires qui lui furent présentés, l'un pour l'empire de Russie, l'autre pour le royaume de Pologne et le troisième pour le grand-duché de Finlande.

Il avait désiré que ce document restât secret jusqu'à l'arrivée du grand-duc Michel. Néanmoins, on savait déjà, dans le palais, que le manifeste impérial était prêt et l'on en connaissait, sinon les termes, du moins les principales dispositions; bientôt il en circula, dans le public, des copies plus ou moins exactes.

Dans la matinée du dimanche, le grand-duc Nicolas se montra seulement aux offices et rentra, aussitôt après, dans ses appartements. Il passa la journée, renfermé avec son auguste épouse et l'impératrice-mère. Il envoyait demander d'heure en heure si le grand-duc Michel était arrivé.

Il voulut encore une fois faire ses adieux à son palais d'Anitchkoff et il s'y rendit en même temps que la grande-duchesse, pour y dîner en tête-à-tête avec elle. Le lendemain, l'empereur et l'impéra-

trice devaient prendre possession du palais impérial.

La grande-duchesse Alexandra eut l'idée d'annoncer elle-même à son fils le grand-duc Alexandre, alors âgé de sept ans, qu'il était désormais destiné à porter la couronne, puisque son père allait être empereur et sa mère impératrice.

Le petit prince, qu'on appelait *Sacha* (diminutif du nom d'Alexandre) dans sa famille, parut tout troublé, en recevant cette communication imprévue, que la grande-duchesse s'efforçait de mettre à la portée de l'intelligence d'un enfant : il devint soucieux et rêveur, ne prononça pas une parole, retint quelques instants les sanglots qui l'oppressaient et finit par fondre en larmes.

— Pourquoi pleures-tu, Sacha? lui dit la grande-duchesse, partageant cette émotion qu'elle ne s'expliquait pas chez un enfant de cet âge.

— Oh! reprit-il en sanglotant, je ne veux être jamais empereur, car il faudrait, pour cela, que mon bien-aimé père fût mort comme notre bon ami l'empereur Alexandre.

La tendresse d'une mère eut à consoler cette première douleur enfantine, qui n'était qu'un pressentiment instinctif de piété filiale.

Le grand-duc Nicolas et la grande-duchesse

rentrèrent de bonne heure au palais d'Hiver : l'impératrice-mère vint les rejoindre dans leurs appartements et témoigna l'intention de passer la soirée avec eux. On attendait toujours, d'une minute à l'autre, le grand-duc Michel.

Les membres du Conseil de l'Empire commençaient à se réunir pour la séance extraordinaire fixée à huit heures du soir.

Le grand-duc avait mandé le comte Miloradovitch pour s'informer si la police n'avait pas enfin découvert quelque chose et si, par suite des arrestations effectuées, on n'était pas sur la trace du complot. Le comte Miloradovitch n'avait appris rien de nouveau, la police n'avait fait que des arrestations insignifiantes, et ce complot, dont le fantôme grandissait sans cesse aux yeux du grand-duc, semblait bien près de s'évanouir en fumée.

En ce moment même, les conjurés se trouvaient réunis en séance secrète sur plusieurs points de la capitale ; ils savaient, heure par heure, ce qui se passait au palais d'Hiver et dans le Conseil de l'Empire.

Le centre des informations que recevaient à tout instant les différents groupes de cette conspiration militaire, était établi dans le palais impé-

rial même. La chambre de la garde à cheval, où les officiers se rendaient après la parade et pendant la journée, servait, en quelque sorte, de quartier-général aux conjurés. Le prince Obolensky, lieutenant de la garde et aide de camp du général Bistrom, s'était chargé de recueillir les nouvelles à des sources sûres et inconnues, et de les transmettre immédiatement à ses affiliés.

Le capitaine des dragons de Nijni, Iakoubovitch, employait le crédit qu'il avait acquis auprès du comte Miloradovitch, à entretenir son aveugle sécurité, en lui représentant comme des chimères tous les symptômes qui accusaient l'existence d'un complot : il avait réussi, en quelque sorte, à force d'intrigue et de duplicité, à mettre un bandeau épais sur les yeux du malheureux gouverneur-général de Saint-Pétersbourg. On comprend quels renseignements utiles il pouvait faire passer à ses complices, en abusant ainsi de la confiance intime que lui accordait Miloradovitch.

Il y avait constamment un ou plusieurs des conjurés parmi les officiers de service au palais. Ce jour-là, le poste intérieur de la garde à cheval, à la porte des appartements de l'impératrice-mère, était commandé par le prince Odoïewsky, un des membres les plus actifs et les plus audacieux

des sociétés secrètes. En questionnant adroitement les personnes de la maison et les gens de la livrée, Odoïewsky obtint des indications précieuses, qui furent utilisées au profit du complot.

Tous les membres du Conseil de l'Empire étaient rassemblés déjà dans la salle de leurs séances où se manifestait une agitation croissante. On disait que le grand-duc Michel n'était pas arrivé et qu'on savait bien qu'il ne viendrait pas. Le grand-duc Nicolas l'attendait toujours.

L'anxiété qui régnait dans le palais ne tarda pas à se répandre au dehors. Les rues étaient plus désertes et plus silencieuses encore qu'elles ne l'avaient été depuis la mort d'Alexandre Ier; mais on ne dormait pas dans toutes les maisons, et la curiosité publique se compliquait d'une inquiétude générale, avivée par les nouvelles les plus contradictoires, les plus sinistres ou les plus ridicules.

Minuit sonna, que le Conseil de l'Empire n'était point entré en séance. Le grand-duc Michel n'arrivait pas. Le Conseil fut informé que le grand-duc Nicolas se rendrait seul dans son sein, vu l'urgence de l'affaire d'État qui avait motivé sa convocation.

Le grand-duc Nicolas, qui depuis plus de quatre heures était enfermé avec les deux impératrices, prit congé d'elles en les embrassant et en les

priant d'attendre son retour. Elles se mirent en prières pour demander à Dieu de veiller sur l'empereur.

Quand le grand-duc entra dans la salle, tous les membres du Conseil qui étaient à leurs places se levèrent pour le saluer. Il les invita du geste à se rasseoir et il alla occuper le siége du président.

Un silence palpitant régnait autour de lui. Il s'était assis et, d'une voix ferme et haute, il commença la lecture du manifeste qu'il avait déployé lentement.

Au début de ce manifeste impérial, les assistants s'étant levés par un mouvement spontané, le grand-duc se leva aussi et resta debout jusqu'à la fin de sa lecture.

« Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., Savoir faisons à tous nos fidèles sujets :

« Dans l'affliction de notre cœur, au milieu de la douleur générale qui nous accable, Nous, notre maison impériale et notre chère patrie, en nous humiliant devant les impénétrables décrets du Très-Haut, c'est en lui seul que Nous cherchons nos forces et nos consolations. Il vient d'appeler à lui l'empereur Alexandre Ier, de glorieuse mémoire, et nous avons tous perdu un père et un sou-

verain, qui, pendant vingt-cinq ans, a fait le bonheur de la Russie et le nôtre.

« Lorsque, le 27 du mois de novembre, nous parvint la nouvelle de cet événement déplorable, Nous nous sommes empressé, dans ce moment même de douleur et de larmes, d'accomplir un devoir sacré et, ne suivant que l'impulsion de notre cœur, Nous avons prêté serment de fidélité à notre frère aîné, le césarévitch, grand-duc Constantin, comme à l'héritier légitime du trône de Russie par droit de primogéniture.

« Nous venions de nous acquitter de cette sainte obligation, quand nous apprîmes du Conseil de l'Empire : que, le 15 octobre 1823, il avait été déposé dans les archives du Conseil un paquet scellé du sceau de l'empereur et sur lequel il était écrit, de la propre main de Sa Majesté Impériale : « Garder « au Conseil de l'Empire jusqu'à ce que j'en or« donne autrement ; mais, dans le cas où je vien« drais à mourir, ouvrir ce paquet en séance extra« ordinaire, avant de procéder à tout autre acte ; » que cet ordre souverain avait été exécuté par le Conseil et que les pièces suivantes s'étaient trouvées dans ledit paquet : 1° Une lettre du césarévitch, grand-duc Constantin, en date du 14 janvier 1822, adressée à feu l'empereur, et par la-

quelle Son Altesse Impériale renonce à la succession au trône, qui lui appartenait par droit de primogéniture. 2° Un manifeste du 16 août 1823, signé de la propre main de Sa Majesté Impériale, par lequel, après avoir exprimé son assentiment à la renonciation du césarévitch et grand-duc Constantin, Elle statue, que, étant le premier en âge après lui, Nous sommes, suivant la loi fondamentale, le plus proche héritier de la couronne. Nous fûmes informé, en outre, que des actes semblables se trouvaient déposés au Sénat-dirigeant, au saint-synode, et dans la cathédrale de l'Assomption de Moscou.

« Les faits susdits ne pouvaient changer en rien la détermination que Nous avions prise. Nous vîmes dans ces actes une renonciation faite par Son Altesse Impériale pendant la vie de l'empereur et confirmée par l'assentiment de Sa Majesté Impériale; mais Nous n'eûmes ni le désir ni le droit de considérer comme irrévocable cette renonciation, qui n'avait point été publiée lorsqu'elle eut lieu, et qui n'avait point été convertie en loi. Nous voulions ainsi manifester notre respect pour la première loi fondamentale de notre patrie, sur l'ordre invariable de la succession au trône: et, fidèle au serment que Nous avions prêté, nous insistâmes

pour que l'Empire entier suivît notre exemple. Dans cette grave circonstance, notre dessein n'était pas de contester la validité des résolutions exprimées par Son Altesse Impériale. Il était bien moins encore de Nous mettre en opposition avec les volontés de feu l'empereur, notre père et bienfaiteur commun, volontés qui nous seront toujours sacrées; Nous cherchions uniquement à garantir de la moindre atteinte la loi qui règle l'ordre de succession au trône, à placer dans tout son jour la loyauté de nos intentions, et à préserver notre chère patrie même d'un moment d'incertitude sur la personne de son légitime souverain. Cette détermination, prise dans la pureté de notre conscience, devant Dieu qui lit au fond des cœurs, fut bénie par Sa Majesté l'impératrice Marie, notre mère bien-aimée.

« Cependant, la douloureuse nouvelle du décès de Sa Majesté l'empereur était parvenue directement de Taganrog à Varsovie le 25 novembre, deux jours plus tôt qu'ici. Inébranlable dans sa résolution, le césarévitch et grand-duc Constantin la confirma dès le lendemain, par deux actes datés du 26 novembre, qu'il chargea notre frère bien-aimé, le grand-duc Michel, de nous remettre. Ces actes consistaient : 1° en une lettre adressée à Sa

Majesté l'impératrice notre mère chérie, lettre dans laquelle, renouvelant sa décision antérieure et l'appuyant d'un rescrit de feu l'empereur, en date du 2 février 1822, qui servait de réponse à son acte de renonciation et dont copie était annexée, Son Altesse Impériale renonce définitivement et solennellement à tous ses droits au trône et, d'après l'ordre établi par la loi fondamentale, les reconnaît en Nous, ainsi qu'en notre postérité; 2° en une lettre à Nous adressée, dans laquelle Son Altesse Impériale réitère l'expression primitive de sa détermination, Nous donne le titre de Majesté Impériale, ne se réserve que celui de césarévitch, qu'elle portait antérieurement, et se nomme le plus fidèle de nos sujets.

« Quelque décisifs que fussent ces actes, et quoiqu'ils prouvassent jusqu'à l'évidence que la résolution de Son Altesse Impériale était constante et irrévocable, nos sentiments et l'état même de l'affaire Nous ont porté à différer la publication desdits actes jusqu'à ce que Son Altesse Impériale eût manifesté ses volontés relativement au serment que Nous lui avions prêté, ainsi que tout l'Empire.

« Actuellement, venant de recevoir aussi cette manifestation définitive des volontés de Son Altesse Impériale, Nous en faisons part à tous nos

sujets, ajoutant ci-après : 1° la lettre de Son Altesse Impériale le césarévitch grand-duc Constantin à feu l'empereur Alexandre I[er] ; 2° la réponse de Sa Majesté Impériale ; 3° le manifeste de feu l'empereur, qui confirme la renonciation de Son Altesse Impériale et qui nous reconnaît pour son héritier ; 4° la lettre de Son Altesse Impériale à Sa Majesté l'impératrice, notre mère bien-aimée ; 5° la lettre que Son Altesse Impériale nous a adressée.

« En conséquence de tous ces actes et d'après la loi fondamentale de l'Empire sur l'ordre de succession, le cœur plein de respect pour les décrets impénétrables de la Providence qui Nous conduit, Nous montons sur le trône de nos ancêtres, sur le trône de l'empire de toutes les Russies et sur ceux du royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande, qui en sont inséparables, et ordonnons :

« 1° Que le serment de fidélité soit prêté à Nous et à notre héritier, Son Altesse Impériale le grand-duc Alexandre, notre fils bien-aimé ;

« 2° Que l'époque de notre avénement au trône soit datée du 19 novembre 1825.

« Enfin, Nous invitons tous nos fidèles sujets à élever avec Nous leurs ferventes prières vers le Tout-Puissant, pour qu'il Nous accorde la force

de supporter le fardeau que sa sainte Providence Nous a imposé, qu'il Nous soutienne dans nos fermes intentions de ne vivre que pour notre chère patrie, et de marcher sur les traces du monarque que Nous pleurons. Puisse notre règne n'être qu'une continuation du sien, et puissions-Nous accomplir tous les vœux que formait pour le bonheur de la Russie celui dont la mémoire sacrée nourrira en Nous le désir et l'espoir de mériter les bénédictions du ciel et l'amour de nos peuples!

« Donné, dans notre résidence impériale de Saint-Pétersbourg, le 12 décembre, l'an de grâce mil huit cent vingt-cinq et de notre règne le premier.

« NICOLAS. »

Après cette lecture, que les assistants avaient écoutée dans une émotion muette, le Conseil entier salua l'empereur avec le plus profond respect et, sur son ordre réitéré, tout le monde s'assit.

La discussion fut ouverte : un membre du Conseil porta l'attention de ses collègues sur les annexes du manifeste, comme la plus claire explication de la conduite réciproque des deux grands-ducs Constantin et Nicolas. L'empereur (car il venait de prendre ce titre pour la première fois)

ordonna de lire seulement la déclaration que le césarévitch avait adressée directement au prince Lapoukhine depuis la vacance du trône, pour renouveler sa renonciation formelle en faveur de son frère Nicolas.

Cette déclaration ne parut pas de nature à être jointe aux annexes du manifeste, à cause de quelques expressions un peu trop vives qui s'y trouvaient. L'empereur la reprit et la garda comme inutile et non avenue; mais il confia le manifeste et les annexes au ministre de la justice, avec ordre de les rendre publics par voie d'impression.

Puis, Sa Majesté, saluant gracieusement les membres du Conseil, quitta la salle, pour laisser le Conseil dresser procès-verbal de cette séance mémorable, après avoir statué que la prestation du serment de fidélité à l'empereur Nicolas Ier aurait lieu le 26 (14, calendr. russe) décembre.

Il était une heure du matin, quand l'empereur rentra dans ses appartements; il y retrouva sa mère et sa femme qui l'attendaient, en priant, l'une et l'autre encore agenouillées côte à côte devant une sainte image. Elles avaient eu plus d'une fois les yeux humectés de larmes pendant son absence, qui leur sembla interminable.

L'empereur les embrassa toutes deux avec émo-

tion, en leur montrant du doigt l'aiguille de la pendule qui marquait une heure du matin.

— C'en est fait, dit-il, je suis empereur, et mon règne commence.

— Une heure du matin! reprit l'impératrice-mère, qui, ainsi que la plupart des Russes, considérait le lundi comme un jour néfaste. Comment n'a-t-on pas songé à dater du dimanche l'inauguration du nouveau règne? On verra un fâcheux pronostic dans le choix qu'on a fait du lundi...

— C'est un mauvais jour, peut-être! interrompit l'impératrice Alexandra, qui ne partageait pas l'idée superstitieuse relative au lundi; mais ce n'est qu'un jour, et le règne qui vient de commencer se composera, s'il plaît à Dieu, de beaucoup d'années heureuses et prospères!

L'empereur et l'impératrice reconduisirent l'impératrice-mère dans ses appartements, et là ils daignèrent recevoir avec bonté les félicitations des personnes attachées au service de la maison impériale.

Une de ces personnes ayant exprimé, d'une manière très-délicate, combien l'avénement de l'empereur Nicolas trouvait de sympathie et de joie dans le cœur de tous les serviteurs dévoués de son auguste famille :

— Ceux qui sympathisent le plus avec nous, dit la jeune impératrice avec une mélancolie douce et communicative, ceux surtout qui nous connaissent, devraient nous plaindre et nous consoler plutôt que de nous féliciter du nouveau sort que nous avons accepté bien malgré nous, pour obéir aux décrets de la Providence et aux volontés de notre bienfaiteur, feu l'empereur Alexandre.

Rentré dans ses appartements vers deux heures du matin, l'empereur n'y chercha pas encore le repos dont il avait le plus grand besoin : le conseiller Spéransky lui fit remettre une lettre, rédigée par son commandement et d'après ses indications, pour le grand-duc Constantin; l'empereur signa cette lettre, dont le caractère était plus intime qu'officiel et qui dans sa pensée cependant devait servir de corollaire à son manifeste.

Voici quelle était cette lettre solennelle, qu'un feldïager eut ordre de porter immédiatement à Varsovie :

« Cher frère,

« En partageant du fond de mon âme la douleur cruelle qu'éprouve Votre Altesse, de la perte irréparable que nous venons de faire tous les deux, j'espérais puiser quelque consolation dans l'idée que

je trouverais en vous, mon frère aîné, que j'ai appris à vénérer et à aimer depuis mon enfance, que je trouverais, dis-je, en vous, un père et un souverain.

« Votre lettre, datée du 26 novembre, m'a privé de cette consolation. Vous m'avez défendu de suivre l'impulsion de mon cœur, et vous n'avez pas daigné accepter le serment que j'ai prononcé, non-seulement par devoir, mais aussi par conviction intime.

« Mais vous ne sauriez ni empêcher, ni défendre l'expansion des sentiments de dévouement et le maintien du serment intime de ce cœur que je vous ai voué spontanément, que je ne saurais reprendre, et que, vous, par l'affection que vous me portez, vous n'aurez pas la force de repousser.

« Les vœux de Votre Altesse sont accomplis. J'ai occupé le poste élevé que vous m'avez désigné et dont vous n'avez pas voulu, bien qu'il vous appartînt de droit. Votre volonté est faite !

« Mais permettez-moi d'espérer que celui qui, contre mon gré et mon attente, m'a placé dans cette voie pénible et difficile, laissez-moi croire, dis-je, que celui-là sera mon guide et mon soutien. Devant Dieu, vous ne sauriez repousser ce devoir et vous ne sauriez non plus renoncer au

pouvoir moral qui vous est accordé par la Providence même, en qualité de frère aîné, pouvoir sacré pour moi et auquel j'obéirai avec bonheur toute ma vie, comme votre fidèle sujet *de cœur.*

« C'est par l'expression de ces sentiments que je termine ma lettre, en suppliant le Très-Haut qu'il ait dans sa clémence à conserver longtemps vos jours, si précieux pour moi.

« De Votre Altesse Impériale,

« le fidèle sujet *de cœur et d'âme,*

« NICOLAS. »

Nicolas Ier commença ensuite ce que, depuis, il appela toujours son *métier d'empereur :* il prit connaissance lui-même de tous les papiers d'État, qui avaient été déposés sur son bureau; il lut avec soin les rapports de police que le gouverneur-général de Saint-Pétersbourg lui avait envoyés pour le convaincre de la tranquillité rassurante qui régnait dans la capitale; il lut avec soin les rapports des chefs militaires, qui s'accordaient avec le gouverneur-général, en déclarant que les esprits étaient admirablement préparés dans tous les corps de l'armée à l'inauguration du nouveau souverain.

A l'heure même où ces témoignages écrits

d'adhésion universelle passaient sous les yeux de l'empereur, les conspirateurs étaient à l'œuvre et sa mort avait été jurée par des régicides!

Nicolas ignorait absolument ce qui se tramait autour de lui, et cependant il avait le sentiment de la gravité des circonstances et des périls de la situation. Plus d'une fois, il s'approcha d'une fenêtre et il écouta des bruits lointains qui n'existaient peut-être que dans son imagination; il crut voir des reflets d'incendie se promener sur la neige qui couvrait le sol des rues et les toits des maisons.

— O mon Dieu! disait-il, en marchant à grands pas dans son cabinet: tu m'es témoin que je n'ai ni cherché, ni désiré cette couronne, qu'il faudra sans doute défendre au prix d'un sang que je voudrais pouvoir racheter avec le mien!

Il se jeta enfin tout habillé sur son lit, mais il ne put fermer l'œil jusqu'au jour.

XXIX

La police était-elle complice de la conspiration? Était-elle seulement indifférente et voulait-elle rester tout à fait neutre en face des événements qui allaient s'accomplir?

On ne saurait supposer, dans tous les cas, qu'elle fût aveugle au point de ne rien voir de ce qui se passait presque au su de tout le monde. Quoi qu'il en soit, le comte Miloradovitch, gouverneur-général de Saint-Pétersbourg, trompé par les rapports de ses agents et surtout par les communications mensongères du capitaine Iakoubovitch, ne soupçonna rien jusqu'au dernier moment.

La soirée du 25 décembre et la nuit tout entière furent consacrées à des réunions secrètes dans lesquelles les principaux conspirateurs ne réussirent pas à se mettre d'accord sur le but de leur cou-

pable entreprise et sur les moyens d'exécution à employer dans la journée du lendemain. Ils n'étaient unanimes que sur la question d'opportunité et dans la volonté d'agir; mais la divergence de leurs opinions et de leurs caractères se traduisait par les propositions les plus contradictoires et les plus incompatibles. On devait prévoir qu'ils n'arriveraient jamais à s'entendre, avant l'explosion du complot.

Les discussions personnelles, en effet, dans ces réunions nocturnes, prirent un tel caractère de violence et d'animosité, qu'elles faillirent dégénérer en provocations : tous les conjurés étant armés, le sang aurait coulé sans la prudence et l'énergie de Ryléïeff.

Conrad Ryléïeff était l'âme et la tête du complot; il avait organisé, sinon créé, l'Association patriotique du Nord, qui correspondait avec celle du Midi et qui s'était recrutée de préférence dans les classes éclairées. L'armée, l'administration et la noblesse lui avaient donc fourni une multitude d'adhérents.

Cette société secrète n'avait pas eu d'abord d'autre objet que de poser des limites légales à l'autorité souveraine et de transformer, d'une manière ou d'une autre, de gré ou de force, l'empe-

reur autocrate en monarque constitutionnel, avec une charte libérale et une assemblée représentative. C'était sur le modèle de la France qu'on voulait refaire le gouvernement russe.

On ne s'arrêta pas en si beau chemin et on en vint bientôt à l'idée de fonder une république en Russie. L'empereur Alexandre eût certainement péri assassiné, si une mort prématurée et naturelle ne l'eût dérobé au poignard des meurtriers.

Il faut reconnaître que les chefs de l'Association du Nord n'avaient jamais trempé dans ces odieux complots, qui leur faisaient horreur et qu'ils s'efforçaient eux-mêmes de déjouer.

Ryléïeff surtout, malgré toute l'ardeur de ses convictions politiques, répugnait à l'effusion du sang et conservait une sorte de respect et d'enthousiasme pour la personne même de l'empereur. Il était doux, humain, bienveillant, quoique ferme et résolu quand les circonstances l'exigeaient.

On raconte que, dans un conciliabule, qui précéda le départ d'Alexandre Ier pour la Crimée, le capitaine Iakoubovitch, qui avait juré de tuer de sa propre main l'empereur, annonça tout haut qu'il allait enfin *frapper son coup*. Ryléïeff, présent à la réunion, essaya de calmer ce conspirateur sauvage et féroce, et lui représenta douce-

ment que le meurtre était un mauvais moyen pour arriver à leur but constitutionnel.

Ce langage sensé et conciliant ne fit qu'exaspérer le farouche régicide qui s'obstinait à exécuter son affreux dessein.

Ryléïeff le supplia, même à genoux, de ne point attenter à la vie de l'empereur ou du moins d'attendre encore un mois ou deux, afin de ne pas compromettre les destinées de leur œuvre patriotique; mais, voyant qu'il n'obtenait rien de cette nature indomptable, il lui déclara, d'un air menaçant, qu'il saurait bien l'empêcher de *faire son coup*, et qu'il le tuerait sur la place ou qu'il irait lui-même le dénoncer à l'empereur.

Ryléïeff, on peut en juger par ce seul trait, aurait voulu amener Alexandre Ier à octroyer une charte à ses peuples et à établir, sans secousses et sans luttes, une monarchie constitutionnelle en Russie. C'était un de ces utopistes, un de ces rêveurs politiques, qui se passionnent pour des théories imaginaires et qui se croient prédestinés à changer dans leur pays les usages, les mœurs, les lois et le gouvernement. Il aimait pourtant sincèrement sa patrie et il n'avait pas d'autre ambition que de lui être utile en lui imposant une révolution qu'elle ne demandait pas.

Il était sorti du corps des cadets pour entrer dans l'armée, avec le grade de sous-lieutenant; mais, pour mieux conspirer contre l'ordre de choses qu'il tendait à réformer, sinon à détruire complétement, il avait voulu se faire une existence indépendante et il s'était hâté de déposer ses épaulettes, pour devenir secrétaire-général de la Compagnie américaine, grande société commerciale qui avait son siége à Saint-Pétersbourg. Cette position importante, qui lui assurait une honorable aisance, ne l'empêcha pas de se consacrer aux lettres et de se faire un nom distingué parmi les poëtes et les écrivains russes.

De concert avec son ami Alexandre Bestoujeff, capitaine d'état-major, qui avait été son collaborateur dans plusieurs ouvrages de littérature, et qui passait pour un des meilleurs poëtes de son temps, il avait fait plus que créer l'Association patriotique du Nord ; il lui avait donné une puissante et formidable organisation ; il en avait multiplié les agents et développé les moyens d'action. Il n'était pas néanmoins parvenu, après trois années d'efforts constants et de tentatives infructueuses, à centraliser cette immense société secrète et à la soumettre à une direction fixe. Tous les membres de l'Association lui étaient dévoués sans

doute, puisqu'il ne se rencontra pas un seul traître parmi les affiliés, mais il n'y eut jamais de programme arrêté définitivement, et le but final de ce complot permanent restait vague, confus et ténébreux.

Ce manque absolu d'unité et de fixité n'avait fait que se caractériser davantage, depuis que la vacance du trône impérial laissait le champ plus libre aux entreprises des conspirateurs. On était à la veille de l'exécution du complot, et personne encore, même parmi les chefs les plus compromis, n'avait une idée exacte et précise de ce qu'on allait faire le lendemain.

Ryléïeff, en présence de cette indécision générale qui se traduisait en cent projets aussitôt abandonnés que conçus, désespéra le premier du succès de l'œuvre révolutionnaire à laquelle il avait voué sa vie, et, au moment de donner le signal de l'insurrection, il fut effrayé de la responsabilité morale qu'il avait assumée sur sa tête, en conduisant à leur perte tant de braves et généreux amis de la liberté. Il ne recula pas cependant, car il n'était plus maître de retarder d'un jour ni d'une heure le mouvement simultané de toutes les sociétés secrètes de la Russie.

Des émissaires sûrs avaient été envoyés dans les

provinces de l'Empire, afin que la révolte éclatât sur différents points à la fois, dans les centres militaires. Le matin du 25 décembre, deux agents du complot, Hippolyte Mouravieff-Apostol et Svistounoff, étaient partis, l'un pour le quartier-général de la deuxième armée à Vassilkoff, l'autre pour Moscou, avec des instructions formelles qui devaient décider l'Association patriotique du Midi à prendre les armes en même temps que celle du Nord. La prestation d'un second serment à un nouvel empereur était un prétexte et une occasion que les conjurés ne retrouveraient jamais, s'ils n'en profitaient pas pour provoquer un soulèvement général en Russie.

Ryléïeff n'avait plus alors entre les mains la direction effective et personnelle de la Société du Nord; il s'était effacé lui-même, dans l'intérêt du complot, en se déchargeant d'une partie de ses pouvoirs en faveur de deux de ses complices, auxquels il se sentait bien supérieur par les qualités du cœur et de l'esprit, mais qui pouvaient être plus utiles que lui à la cause qu'ils servaient, en raison de leur grand nom nobiliaire, de leur haute position sociale et de leur fortune considérable.

Le prince Eugène Obolensky et le prince Serge Troubetzkoï étaient donc ainsi devenus avec

Ryléïeff les chefs de la conspiration à Saint-Pétersbourg, et, depuis trois jours, Serge Troubetzkoï avait accepté, à la demande presque unanime des conjurés, le titre de dictateur provisoire, quoiqu'il fût absolument incapable de remplir un pareil rôle.

Serge Troubetzkoï, appartenant à une des plus anciennes et des plus illustres familles de la Russie, était colonel d'état-major au quatrième corps d'armée; Alexandre Ier, peu de temps avant de mourir, l'avait nommé gouverneur militaire de Kieff. C'était un homme doux et bon, aimable et spirituel, mais léger, indécis et insouciant. Il avait été entraîné dans les sociétés secrètes par ses amis de plaisir, et il ne s'était pas d'abord rendu compte des conséquences sérieuses que son affiliation à ces sociétés pouvait avoir pour lui. S'il eût osé retirer sa parole et surtout s'il n'eût pas craint de passer pour un traître ou pour un lâche, il aurait quitté les rangs des conspirateurs.

Ceux-ci, en se groupant autour de lui et en se servant de son nom comme d'un drapeau, n'imaginèrent rien de mieux, pour le retenir dans leur parti, que de le mettre, presque malgré lui, à la tête du complot, et de lui attribuer le titre et les pouvoirs d'un *dictateur*.

Ryléïeff n'en restait pas moins le chef dirigeant, de concert avec son ami Bestoujeff, sous la garantie nominale du prince Troubetzkoï, qui s'en rapportait aveuglément à eux. C'était toujours chez Ryléïeff que se réunissaient ses principaux complices; c'était lui qui parlait par la bouche du dictateur et qui donnait aussi des ordres auxquels personne n'avait encore désobéi. Suivant les termes du Rapport officiel de la commission d'enquête, rédigé après les événements du 26 décembre : « A côté d'une turbulente opposition aux autorités légitimes, on voyait une obéissance passive envers l'autorité inconnue qu'ils croyaient avoir choisie. »

Parmi les conjurés qui devaient jouer un rôle actif dans l'insurrection du lendemain, il y avait sans doute quelques aventuriers audacieux, quelques ambitieux de bas étage, mais la plupart étaient des personnages considérables par le nom qu'ils portaient, par le rang qu'ils occupaient dans l'aristocratie russe, par les grades supérieurs qu'ils avaient atteints dans l'armée.

Beaucoup d'entre eux s'étaient affiliés aux sociétés secrètes avec toute la fougue et l'inconséquence de la jeunesse, sans avoir mesuré l'abîme où les poussait fatalement un instant d'erreur et de séduction politiques; d'autres, esprits témé-

raires et cœurs généreux, préoccupés de folles utopies sociales et républicaines, croyaient s'être dévoués à une œuvre sainte et patriotique dans l'intérêt du peuple et pour la liberté de la Russie.

Il suffira de nommer quelques-uns de ces hommes égarés, qui conspiraient alors contre l'Empire et la famille impériale et qui peut-être, un mois auparavant, se seraient fait tuer avec joie pour l'empereur.

Le lieutenant-colonel Batenkoff, d'un caractère entreprenant et d'un esprit inquiet, s'était jeté à corps perdu dans le complot, pour se venger d'avoir perdu un emploi avantageux qu'il remplissait dans les colonies militaires.

Le baron de Steinheil, lieutenant-colonel en retraite, homme prudent et considéré, avait offert ses services aux conjurés, dans l'espoir d'obtenir réparation de certaines injustices qu'il se plaignait d'avoir éprouvées.

Le prince Obolensky, lieutenant dans la garde impériale et aide de camp du général Bistrom, n'était ni moins noble, ni moins riche, ni moins intelligent que son ami le prince Troubetzkoï : il avait consenti à devenir membre des sociétés secrètes, par un sentiment irréfléchi d'inimitié particulière contre le grand-duc Nicolas.

Le prince Odoïewsky, cornette dans la garde, et le prince Chtchépine-Rostowsky, capitaine du régiment de Moscou, tous deux descendants de l'antique race de Rurik, s'étaient mis délibérément à la suite du prince Troubetzkoï, sans aucune arrière-pensée d'ambition et sans céder à un vieux ressentiment de famille contre les Romanoff.

Ces illustres conjurés, qui avaient tout à perdre et qui n'avaient rien à gagner dans une révolution démocratique, subissaient aveuglément l'influence des conseils et de l'exemple de leurs amis politiques appartenant à tous les corps de l'armée; ils comptaient, au nombre des auxiliaires du complot, le comte Konovnitsyne, lieutenant d'état-major de la garde; les capitaines Poustchine, de l'escadron des pionniers de la garde, et Répine, des chasseurs de Finlande; le lieutenant Arbousoff, des équipages de la garde; le capitaine des dragons de Nijni, Iakoubovitch; Zavalichine, lieutenant des équipages de la flotte; Pierre Kakhowsky, lieutenant en retraite; les frères Bestoujeff, Alexandre, officier d'état-major, Nicolas, lieutenant de vaisseau, et Michel, capitaine en second au régiment de Moscou, etc.

Dans la réunion centrale qui se tenait chez Ryléïef, le soir du 25 décembre, et qui se prolongea une partie de la nuit, il y eut bien des

hésitations, bien des luttes, bien des avis contraires.

Un conseiller d'État, Krasnokoutzky, membre de l'Association du Midi, arriva vers minuit et annonça d'une manière positive que le Conseil de l'Empire était rassemblé pour entendre lire le manifeste du nouvel empereur et que la prestation du serment aurait lieu le lendemain, à partir de sept heures du matin.

Cette nouvelle mit fin aux derniers atermoiements que proposaient encore les conjurés les plus timides, les plus prudents ou les plus indécis.

Ryléïeff, qui était resté sombre et silencieux depuis l'ouverture de la séance, prit la parole et raconta, d'une voix émue et indignée, qu'un individu, étranger au complot et aux sociétés secrètes, s'était présenté la veille au palais d'Hiver et avait averti le grand-duc Nicolas qu'une conspiration se tramait contre lui.

— Nommez le traître! nommez-le! s'écrièrent tous les assistants, en poussant des cris de fureur et en se regardant l'un l'autre avec défiance. Mort au traître!

— Je me suis engagé à ne pas le nommer, dit Ryléïeff qui avait entre les mains la copie de la lettre adressée par Rostovtzoff au grand-duc Nico-

las et communiquée par lui-même au comte Konovnitsyne. Ce n'est pas un traître, d'ailleurs, puisqu'il ne fait pas partie de notre association. Ainsi, tout ce qu'il savait, tout ce qu'il a pu révéler, se borne à des conjectures et à des présomptions...

— N'importe, il faut qu'il meure! interrompit Kakhowsky. Je me charge de la vengeance de tous...

— Le grand-duc est sur ses gardes, voilà tout, reprit froidement Ryléïeff, mais il ignore absolument les noms des conjurés et les ressources du complot... Nous n'avons pas de temps à perdre, et demain, sans plus de retard, nous verrons à qui des deux restera la victoire, à la démocratie ou à la tyrannie!

— Oui, oui, s'écria un des conjurés avec une éloquente inspiration, les fourreaux sont brisés, nous ne pouvons plus cacher nos épées!

— Bravo! reprit chaleureusement Alexandre Bestoujeff. Quant à moi, je passe le Rubicon et je sabre tout ce qui voudra faire résistance.

— Il y aura bien du sang répandu, objecta froidement Iakoubovitch. Si l'on m'avait laissé faire, ajouta-t-il en se tournant vers Ryléïeff, j'aurais arrangé tout cela en tuant l'empereur...

— Je m'accuse, en effet, de t'avoir arraché ta victime, dit Ryléïeff avec dédain ; mais, Alexandre mort, il te reste encore deux empereurs à tuer... Nous avons autre chose à faire, Dieu merci !...

— Il serait bon cependant, repartit un conjuré, de savoir ce qu'on fera de la famille impériale après la victoire...

— Nous ne sommes pas des assassins ! interrompit Ryléïeff qui avait un profond dégoût pour le régicide. J'espère que le grand-duc Nicolas refusera la couronne et que le Sénat, en présence de l'insurrection de tous les régiments, se prononcera dans le sens de notre programme démocratique... Dieu fasse que nous évitions de verser du sang !...

— Mes amis, s'écria Kakhowsky, je n'ai pas de famille, je suis seul sur la terre, et je me dévouerai de grand cœur, s'il faut sacrifier ma vie pour notre sainte cause. Dans le cas où le grand-duc Nicolas ne voudrait point entendre raison, c'est moi qui vous débarrasserai de lui !

— C'est moi ! répliqua Iakoubovitch avec une énergie sauvage : on m'a empêché de frapper mon coup, en poignardant Alexandre ; cette fois-ci, on ne m'enlèvera pas ma victime !

Dans ce débat mémorable, où Ryléïeff eut le courage de tenir tête aux emportements et aux

violences du parti extrême que représentaient Iakoubovitch et Kakhowsky, le prince Troubetzkoï, quoique indigné des paroles sanguinaires qu'il entendait, s'abstint de prendre part directement à la discussion et parut regretter de s'être compromis avec de pareils furieux ; il n'aurait eu qu'à invoquer son autorité de dictateur, pour leur imposer silence ; il ne le fit pas, mais on remarqua qu'il affectait de rester à l'écart, en causant à voix basse avec le prince Obolensky et quelques autres de son intimité.

Il fallait cependant prendre des mesures définitives et donner des ordres précis pour la journée du lendemain. On décida que l'on entraînerait sur la place du Sénat tous les régiments qu'on réussirait à soulever, en persuadant aux soldats que le grand-duc Nicolas était un usurpateur et que le serment déjà prêté au césarévitch ne devait pas, sous peine de sacrilége et de parjure, être remplacé par un autre serment. Le prince Troubetzkoï irait alors se mettre à la tête des insurgés, que le capitaine Iakoubovitch et le colonel Boulatoff commanderaient sous ses ordres, et le Sénat, qui se trouverait réuni à l'heure même au lieu de ses séances, serait adjuré de diriger le mouvement national pour empêcher l'effusion du sang.

On espérait que le grand-duc Nicolas, en face de l'insurrection triomphante, ne s'opposerait pas à la convocation immédiate de députés élus dans tous les gouvernements de l'Empire et chargés d'inaugurer en Russie le régime représentatif avec un souverain constitutionnel.

Le prince Troubetzkoï, découragé d'avance et résigné à tout, eut l'air d'approuver tacitement ce qui fut proposé et décidé sous son nom.

Dans tous les régiments qui avaient leurs quartiers à Saint-Pétersbourg, les soldats avaient été habilement préparés depuis quinze jours à la rébellion; ils étaient déjà déterminés la plupart à refuser le serment au nouvel empereur et ils voulaient s'en tenir à leur premier serment.

Le bruit s'était d'ailleurs répandu dans les casernes, que le césarévitch, loin d'avoir abdiqué, marchait contre son frère avec l'armée de Pologne et venait défendre ses droits héréditaires, les armes à la main.

Quant aux officiers, ils étaient tous plus ou moins disposés à obéir au mot d'ordre des sociétés secrètes et à embrasser la cause de la révolution. L'esprit général des troupes avait même paru si favorable, quelques jours auparavant, à une insurrection militaire, que quelques-uns des chefs du

complot, entre autres Batenkoff, étaient d'avis de ne pas attendre davantage et de tenter un coup de main sur le palais d'Hiver.

Dans la journée du 21 décembre, le prince Obolensky avait fait demander à plusieurs de ses amis, officiers des chevaliers-gardes, si l'on pouvait compter sur leur régiment dans le cas d'une manifestation populaire

Il avait été question, en effet, de forcer les grands corps de l'État à intervenir souverainement dans la crise politique. Sous la pression d'une révolte générale, le Conseil de l'Empire et le Sénat, qui cachaient dans leur sein plus d'un conspirateur, devaient se réunir extraordinairement et imposer des conditions législatives à l'empereur, qu'ils auraient reconnu ensuite, au nom du peuple et de l'armée. Mais tout manqua au moment où la révolte allait éclater.

Le lieutenant-colonel Batenkoff, qui avait eu la haute main dans ce hardi projet, fut inconsolable de le voir abandonné, et il déclara nettement qu'on ne retrouverait pas en un demi-siècle une si belle occasion de régénérer la Russie.

— S'il y avait eu de bonnes têtes au Conseil de l'Empire, disait-il encore dans la soirée du 25 décembre, la Russie aurait aujourd'hui prêté serment

à un nouveau souverain et à des lois nouvelles. Maintenant, tout est perdu pour nous, et sans retour!

L'expression de ces regrets et de ce découragement témoigne assez que les conjurés les plus influents n'avaient déjà plus confiance dans le succès de l'entreprise. Il est vrai que les opinions étaient bien divisées entre eux. Les plus forcenés et les moins intelligents ne reculaient pas devant l'idée de verser des flots de sang.

Iakoubovitch, qui avait toujours eu le privilége des motions ultra-révolutionnaires, exposa, dans le conciliabule nocturne du 25 décembre, un plan exécrable, qu'il proposait de mettre à exécution le lendemain : on aurait d'abord ouvert les cabarets à la populace; puis, ameuté les soldats et les mougiks, gorgés d'eau-de-vie, pour les lancer contre le palais d'Hiver, et enfin livré au pillage les quartiers riches et commerçants. Dans le cas d'un échec on évacuerait la capitale, après y avoir mis le feu, et l'on battrait en retraite sur Moscou, pour donner la main à l'Association du Midi.

Il faut dire aussi, pour l'honneur des conjurés, que ces propositions incendiaires ne furent pas prises au sérieux, et n'inspirèrent qu'un dégoût général.

Cependant l'agitation était grande, quoique sourde et contenue, dans toutes les casernes. Dès le soir du 25, les émissaires de la conspiration parcouraient les postes et les corps de garde, afin d'y jeter des ferments de révolte, en répétant que le lendemain serait un jour de deuil et de honte pour la Russie, puisqu'on allait prêter un serment sacrilége à l'usurpateur du trône.

Le césarévitch n'avait pas sans doute de bien chauds partisans dans l'armée et dans le peuple ; mais on l'aurait accepté comme souverain, par la force du principe héréditaire. Quant au grand-duc Nicolas, il était redouté du soldat et n'était pas aimé de l'officier: on ne saurait trop à quoi attribuer ces défiances et ces antipathies qui existaient de longue date contre ce prince, auquel on ne reprochait d'ailleurs qu'une inflexible sévérité en matière de discipline et de service militaire.

Tel était, ce soir-là, l'unique entretien de la garnison de Saint-Pétersbourg.

Vers huit heures du soir, un officier, en uniforme d'aide de camp, pénétra dans les chambrées d'une compagnie du régiment Préobragensky et invita les jeunes soldats, dont cette compagnie était presque exclusivement composée, à protester le lendemain contre le nouveau serment qu'on

prétendait leur imposer: un sergent-major, Dmitri Kossiakoff, menaça cet aide de camp inconnu de le faire arrêter, et les soldats indignés saisirent eux-mêmes l'agent provocateur, qui fut retenu prisonnier jusqu'à l'arrivée des chefs de la compagnie. Ceux-ci feignirent de l'interroger et le mirent immédiatement en liberté

Plus avant dans la nuit, deux autres officiers, appartenant au régiment de Moscou, se présentèrent dans un poste occupé par des soldats de ce régiment, à la barrière de Narva. Ce poste était commandé par le sous-lieutenant Koucheleff, qui fut fort surpris de les entendre s'exprimer tout haut de la manière la plus inconvenante à l'égard de la prestation du nouveau serment. Ce sous-lieutenant leur conseilla de sortir et leur dit à voix basse en les reconduisant :

— Si j'avais comme vous des épaulettes de capitaine, j'aurais l'honneur de vous répondre devant témoins.

Dans un coin du poste, feignait de dormir, enveloppé dans son manteau, un aide de camp du grand-duc Nicolas, Basile Pérowsky, qu'on avait envoyé à la barrière de Narva pour attendre l'arrivée du grand-duc Michel. Il entendit les propos séditieux des deux officiers, qu'il ne nomma pas

toutefois, en rapportant le lendemain matin à l'empereur la scène qui s'était passée en sa présence, et qui accusait au moins un déplorable état d'insubordination dans l'armée.

XXX

L'empereur, qui pressentait l'approche de grands événements, se leva de bon matin le 26 (14, calendr. russe) décembre. Il n'avait pas fermé la paupière de toute la nuit; il était pâle et défait, mais déjà il semblait transfiguré, pour ainsi dire, en prenant possession de son rôle d'empereur : sa physionomie, sa démarche et sa voix avaient changé de caractère et, suivant l'expression d'une personne qui ne le quitta presque pas durant cette journée mémorable, le grand-duc avait complétement disparu pour ne plus laisser voir que l'empereur.

Tout reposait encore dans le palais, dont les postes avaient été doublés la veille et qui ressemblait à une citadelle.

L'empereur fit demander si l'impératrice était

éveillée : on lui apprit qu'elle avait passé la nuit en prière. Il se rendit un instant auprès d'elle, et il lui adressa de tendres reproches sur la fatigue qu'elle s'était imposée, au lieu de prendre un repos dont elle avait si grand besoin :

— Et, vous, Sire, lui dit-elle avec une douce réprimande, avez-vous dormi plus que moi?

— La journée qui se prépare sera décisive! reprit l'empereur en poussant un soupir.

— Faites votre devoir, Sire, répliqua l'impératrice d'une voix inspirée et d'un air prophétique, Dieu se chargera du reste!

L'empereur, pénétré de la même émotion, lui saisit la main et la porta à ses lèvres; il se sentit alors plein d'espoir et de confiance.

Avant de recevoir, à son lever, quelques personnes de sa maison qui attendaient le moment d'être introduites, il eut le temps d'écrire cette touchante lettre à sa sœur bien-aimée la grande-duchesse héréditaire de Saxe-Weymar :

« Saint-Pétersbourg, 14/26 décembre.

« Priez Dieu pour moi, chère et bonne Marie. Prenez pitié d'un malheureux frère, victime de la volonté de Dieu et de ses deux frères.

« Tant que j'ai pu éloigner de moi ce calice, j'en

ai prié la Providence et j'ai fait ce que mon cœur et mon devoir me dictaient.

« Constantin, mon empereur, a repoussé le serment que lui devaient la Russie et moi; j'étais son sujet : il a fallu lui obéir.

« Notre ange doit être content : sa volonté est faite, tout amère, tout affreuse qu'elle soit pour moi :

« Priez Dieu, je le répète, pour votre malheureux frère : il a besoin de cette consolation, et plaignez-le!

« NICOLAS. »

Le général Benkendorff, l'aide de camp d'Adlerberg, et plusieurs autres de l'entourage eurent l'honneur d'assister au premier lever impérial. Ils étaient tristes et préoccupés. L'empereur leur fit différentes questions sur l'état des esprits dans les troupes; il n'obtint que des réponses vagues dans lesquelles perçait une vive inquiétude.

Tout à coup il prêta l'oreille et cessa de parler : une rumeur confuse lui annonçait l'arrivée des chefs de corps et des officiers supérieurs, qu'il avait fait convoquer pour huit heures du matin et qui se rassemblaient déjà au palais d'Hiver.

— Général, dit-il avec calme en serrant la main

de Benkendorff, ce soir, nous ne serons peut-être plus de ce monde, mais, s'il faut mourir, nous mourrons du moins après avoir accompli notre devoir.

Les chefs des brigades, des divisions et des régiments de la garde étaient réunis, le général Woïnoff à leur tête, dans la grande salle de réception, où régnait une agitation tumultueuse.

L'empereur parut, entouré de ses aides de camp; il avait un air de majesté sévère et mélancolique. Un silence glacial accueillit son entrée. Il promena ses regards sur l'assemblée qu'il dominait de sa haute taille, et il reconnut autour de lui beaucoup de visages inquiets et quelques-uns malveillants.

— Mes amis! dit-il aux assistants, avec une noble familiarité : j'ai voulu vous apprendre moi-même comment je me voyais forcé d'accepter la couronne, bien malgré moi, je vous assure!

Après cet exorde habile, qui lui gagna les sympathies du plus grand nombre, il exposa d'un air franc et dégagé les motifs impérieux, les raisons d'État et les intérêts de famille, qui l'avaient décidé enfin à subir sa destinée et à devenir empereur, en dépit de ses répugnances personnelles et de ses protestations réitérées.

Un léger murmure d'approbation commençait à circuler parmi les assistants. L'empereur leur fit lire son manifeste et les pièces y annexées; puis, il demanda très-catégoriquement si quelqu'un avait des objections à lui présenter : une acclamation unanime lui répondit. Tous les officiers présents, dont plus d'un appartenait pourtant aux sociétés secrètes, déclarèrent avec enthousiasme qu'ils étaient prêts à faire leur devoir et qu'ils soutiendraient jusqu'à la mort le successeur d'Alexandre Ier.

— S'il en est ainsi, Messieurs, vous me garantissez la tranquillité de la capitale? leur dit l'empereur, d'un accent solennel en prenant une attitude imposante dont les témoins de cette grande scène ont toujours gardé le souvenir : vous m'en répondez sur vos têtes! Quant à moi, dussé-je n'être empereur que pendant cette journée, je prouverai du moins à tout le monde que j'étais digne de l'être!

Il les congédia ensuite, en leur ordonnant de se rendre immédiatement au centre de l'état-major général pour y prêter serment, et de retourner ensuite dans leurs commandements respectifs pour faire procéder à la prestation du serment dans chaque corps de troupes.

L'assemblée se sépara sur-le-champ pour obéir

à cet ordre qui n'avait pas rencontré la moindre opposition, tous les officiers s'inclinant à mesure qu'ils passaient devant le nouveau souverain, mais sans faire entendre le cri de *Vive l'empereur!* .

En même temps, le saint-synode et le Sénat se rassemblaient, chacun dans le lieu ordinaire de ses séances, pour écouter la lecture du manifeste impérial et prêter serment de fidélité à l'empereur Nicolas. La formule de ce serment et le manifeste devaient, après le vote des deux assemblées délibérantes, être imprimés à un grand nombre d'exemplaires dans l'imprimerie du Sénat et distribués à profusion dans les rues.

Le peuple avait été convoqué, à pareille heure, dans les églises, pour y prêter le même serment, et toutes les personnes qui avaient leurs entrées à la cour étaient averties de se rendre au palais d'Hiver, à onze heures, pour assister au *Te Deum* solennel et pour figurer après à la réception de Leurs Majestés impériales.

Cette dernière convocation fut contremandée tout à coup et renvoyée à deux heures de l'après-midi, lorsque les invités, arrivés à l'avance pour la cérémonie, avaient déjà envahi toutes les salles du palais d'Hiver.

L'empereur avait été bien informé de ce qui se

passait en ce moment même sur plusieurs points de Saint-Pétersbourg : on lui fit savoir sous main que les conjurés étaient tous à leur poste et que le complot éclaterait avant midi. Il envoya aux chefs de corps l'ordre de lui faire parvenir leurs rapports, aussitôt que la formalité du serment serait remplie.

Le comte Miloradovitch arriva sur ces entrefaites : il était entièrement rassuré sur les craintes qu'on avait eues la veille sur l'existence d'un vaste complot révolutionnaire, et il essaya vainement de faire partager sa sécurité à l'empereur. « La police, dit-il, persistait à affirmer que la conspiration qu'on lui signalait d'une manière si précise n'avait jamais existé. » A en croire le gouverneur-général de Saint-Pétersbourg, « la ville était calme, sauf l'émotion inséparable des circonstances, et il avait été impossible d'y découvrir un malintentionné, encore moins un conspirateur. » Au surplus, le gouverneur-général se flattait « d'avoir pris, dans tous les cas, des mesures de prudence pour que la tranquillité publique ne fût pas troublée. »

— Comte, lui dit l'empereur impatienté de cet aveuglement, je souhaite que, dans deux heures d'ici, vous ne soyez pas forcé de changer de lan-

gage ; car nous sommes sur un volcan et l'explosion n'est pas loin.

De toutes parts, en effet, la conspiration levait le masque ; les conjurés se rassemblaient presque ouvertement et n'attendaient qu'un dernier signal pour courir aux armes.

On lisait bien le manifeste dans les églises presque désertes, on y chantait le *Te Deum* en l'honneur de Nicolas Ier ; mais l'opposition et l'hostilité se montraient partout dans les rues, où se formaient des groupes menaçants. Des colporteurs vendaient ou distribuaient la formule imprimée du nouveau serment, mais on avait arrêté ou empêché la circulation du manifeste, qui en était la clef naturelle, et qui en motivait à la fois la nécessité et la légalité. Le peuple disait donc tout haut que le serment qu'on allait prêter à un nouvel empereur n'annulerait pas devant Dieu et devant les hommes le premier serment prêté à l'héritier direct et légitime de la couronne, l'empereur Constantin Ier.

Cependant la plupart des régiments de la garde avaient déjà prêté serment, et tout s'était assez bien passé, à l'exception de quelques symptômes inquiétants qui annonçaient l'influence des conspirateurs sur la troupe.

Ainsi, quand le général Orloff, commandant la garde à cheval, eut raconté aux soldats la lutte généreuse qui s'était produite entre les deux grands-ducs, se renvoyant l'un à l'autre la succession impériale avec la plus noble abnégation, les soldats s'écrièrent : « Ce sont des braves tous les deux ! » Mais plusieurs voix se firent entendre, qui disaient : « Qu'est-ce qui prouve que le césarévitch refuse la couronne? » Il y eut un moment d'hésitation de la part du prêtre à qui le général Orloff avait ordonné de lire la formule du serment : le général lui arracha le papier des mains et lut lui-même la formule, en exerçant de la voix et du regard une sorte de contrainte impérative sur les plus malintentionnés : « Nous le jurons ! » répétèrent officiers et soldats.

L'exemple de ce régiment, connu pour son attachement au césarévitch, semblait de bon augure. L'empereur, en effet, apprit successivement que le serment avait été prêté sans opposition par le régiment des chevaliers-gardes, et par les régiments Préobragensky, Semenowsky et Pavlowsky ; par le régiment des chasseurs de Finlande et par le bataillon des sapeurs de la garde.

Mais les autres chefs de corps n'avaient pas envoyé leurs rapports: on feignait d'attribuer ce re-

tard à l'éloignement des casernes, et les bruits les plus sinistres commençaient à circuler dans le palais. On disait que la place du Sénat était envahie par des bandes d'hommes armés et par une foule de gens ivres qui criaient : *Vive Constantin!*

L'empereur n'avait pas encore paru : il attendait, dans son cabinet, les rapports relatifs au serment des troupes, et il donnait audience aux généraux qui venaient eux-mêmes lui apporter des nouvelles de ce qui se passait au dehors.

Vers onze heures, le grand-duc Michel arriva, venant de Nennal, où il avait reçu la lettre de son frère, qui le priait de rentrer sur-le-champ à Saint-Pétersbourg. Cette lettre, par suite de l'erreur inexplicable du courrier qui s'était trompé de route, avait éprouvé un retard de quinze heures.

Le grand-duc fut averti, à la barrière de Narva, qu'une grande agitation régnait dans la capitale, et que les troupes se révoltaient. Il quitta donc sa voiture de voyage pour monter à cheval et accourir immédiatement au palais d'Hiver. L'empereur l'accueillit à bras ouverts, en lui disant avec émotion :

— Ah ! si tu avais pu amener ici Constantin, nous n'en serions pas où nous sommes ! Enfin, tu me serviras de témoin et de caution dans cette fa-

tale journée, la première et peut-être la dernière de mon règne!

Ils restèrent quelque temps enfermés ensemble, et leur entretien se fût sans doute prolongé, si des coups de feu ne s'étaient fait entendre au loin dans différentes directions.

Le général Soukhozanett, commandant l'artillerie de la garde, se présenta, inquiet et soucieux, devant l'empereur : il lui annonça que quelques officiers de la première brigade de l'artillerie à cheval avaient insisté pour que le grand-duc Michel vînt lui-même leur intimer l'ordre de prêter serment au nouvel empereur; car, selon eux, le grand-duc aurait été éloigné de Saint-Pétersbourg, parce qu'il n'approuvait pas l'avénement au trône de son frère Nicolas. Le général avait fait arrêter sous ses yeux plusieurs des officiers récalcitrants, et les autres étaient sortis alors des casernes, en déclarant qu'ils ne prêteraient pas serment.

— Je ne veux pas connaître les noms de ces officiers, interrompit l'empereur : qu'on rende leurs épées à ceux qui sont arrêtés! Il me suffit, Soukhozanett, de savoir que je puis compter sur toi.

Puis, se tournant vers le grand-duc Michel, il le pria de se rendre en personne aux casernes de l'artillerie. Le grand-duc obéit, et son apparition inat-

tendue y fut accueillie par des transports de joie. Il n'eut qu'à prononcer quelques mots sévères pour que tout rentrât dans l'ordre, et le serment fut prêté devant lui.

Mais déjà les choses avaient pris une tournure grave sur d'autres points de la ville.

L'empereur, informé des rassemblements séditieux qui se formaient sur la place du Sénat, envoyait chercher le général Miloradovitch, qui n'avait pas reparu depuis le matin, lorsque le général Neidhart, chef de l'état-major de la garde, fut introduit auprès de Sa Majesté; il était pâle et troublé.

— Sire! dit-il d'une voix émue, le régiment de Moscou est en pleine insurrection : Chenchine et Frideriks sont mortellement blessés, et les mutins marchent vers le Sénat. Si Votre Majesté ne donne pas des ordres immédiats, le palais sera bientôt cerné et envahi par les insurgés.

Le régiment de Moscou, en effet, s'était soulevé à l'instigation de deux officiers qui prétendaient savoir de bonne source que le grand-duc Constantin était gardé à vue à Varsovie, et que le grand-duc Michel venait d'être chargé de fers en arrivant à Saint-Pétersbourg. Il n'en avait pas fallu davantage pour exaspérer les soldats, qui refusèrent de prêter

serment. Les généraux Chenchine et Friderikś, en essayant de rétablir l'ordre et de tenir tête aux rebelles, avaient été grièvement blessés à coups de sabre, ainsi que le colonel Chwostchinsky. Une partie des soldats, entraînés par leurs officiers, s'étaient précipités hors des casernes, le fusil sur l'épaule, aux cris de *Vive Constantin*, et la populace les avait suivis en criant avec eux.

Le reste du régiment, grâce à la fermeté de quelques officiers, fidèles à l'empereur, s'était retranché dans ses quartiers, mais ne voulait pas entendre parler de serment.

La conspiration n'était que trop flagrante, et il n'y avait plus un instant à perdre pour l'empêcher d'éclater sur tous les points à la fois.

L'empereur donna ordre au général Neidhart de se mettre à la tête du régiment Semenowsky et de faire rentrer dans le devoir les compagnies du régiment de Moscou qui n'avaient pas encore quitté leurs casernes, tandis que le général-major Strékaloff irait à la hâte chercher le premier bataillon du régiment Préobragensky, caserné à la Millionnaïa, pour couvrir le palais d'Hiver et le mettre à l'abri d'un coup de main.

Le moment d'agir était venu ; les événements se précipitaient ; l'aide de camp Bibikoff avait reçu

l'ordre de faire préparer un cheval pour Sa Majesté.

Tout à coup l'empereur se souvint que ses enfants étaient sans défense et sans protection au palais d'Anitchkoff: il chargea son aide de camp Kaveline de les aller chercher et de les amener à leur auguste mère.

XXXI

L'impératrice, préoccupée des nouvelles inquiétantes qui pénétraient jusqu'à elle, envoya demander à l'empereur ce qu'elle en devait croire. L'empereur qui voulait la tranquilliser, et en même temps la préparer aux circonstances, vint lui-même lui apporter une réponse; il ne fit que passer dans son appartement en lui disant d'un air d'indifférence:

— Il y a un peu d'agitation dans l'artillerie, voilà tout.

Il la regardait tendrement, mais avec tristesse, car il se disait qu'il la voyait peut-être pour la dernière fois. Il s'aperçut qu'elle avait auprès d'elle ses deux filles Marie et Olga, qui venaient de lui être amenées pour la cérémonie du *Te Deum*.

— Je suis bien aise que vous ayez vos filles près

de vous, lui dit-il en soupirant; je voudrais que mon fils y fût aussi, mais il ne tardera pas, je l'espère, si Dieu nous protége. Souvenez-vous que je vous le confie !

— Sire, je vous comprends ! s'écria l'impératrice en s'élançant vers lui, les yeux pleins de larmes. Il y a une émeute, une conspiration..... Qui sait ce qui va se passer tout à l'heure ! Ne me quittez pas, Sire, avant d'avoir prié avec moi ! Prions, prions ensemble, pour que la Providence nous vienne en aide et vous fasse triompher de tous vos ennemis !

Ils tombèrent à genoux, à côté l'un de l'autre, devant une sainte image qu'ils adorèrent en silence. L'empereur se releva fortifié par la prière; l'impératrice restait agenouillée, pleurant et sanglotant.

— Alexandra, lui dit son auguste époux, j'ai juré devant Dieu de mourir en empereur ou d'écraser la rébellion !

— Et, moi, reprit-elle d'un accent solennel, je jure de mourir avec vous, si la révolte devait l'emporter ! Allez, mon ami, allez où vous appelle votre devoir de souverain ! Moi, je vous attendrai, en priant pour vous.

L'empereur venait à peine de sortir des apparte-

ments de l'impératrice, quand l'impératrice-mère y entra hors d'elle-même, poursuivie par les plus horribles pressentiments: elle cherchait son fils Nicolas, qu'elle s'étonnait de n'avoir pas encore vu depuis le matin. En jetant les yeux sur les apprêts de toilette auxquels ne songeait plus sa belle-fille qu'elle trouva tout en pleurs:

— Pas de toilette, mon enfant! lui dit-elle avec amertume; pas de *Te Deum!* Nous avons une révolte, peut-être une révolution... Que Dieu sauve l'empereur et la Russie!

En ce moment, on relevait le poste intérieur du palais.

Ce poste avait été occupé jusqu'à midi par un détachement de la garde à cheval, que commandait le prince Odoïewsky. On a supposé que cet officier attendait que les conspirateurs se présentassent, pour leur livrer les portes et mettre ainsi en leur pouvoir la famille impériale; mais il y eut un retard dans l'exécution du complot, et d'ailleurs le prince Odoïewsky était surveillé de très près par les sous-officiers de son corps, auprès desquels avaient échoué toutes ses tentatives d'embauchage. Aussi, quand il voulut rester au palais, en invitant les soldats placés sous ses ordres à retourner seuls aux casernes: « Non, mon prince, lui répon-

dit le plus ancien des sous-officiers : le général nous a donné l'ordre d'aller prêter serment, conduisez-nous donc et montrez-nous l'exemple. Tout le monde est d'accord là-dessus, et nous ne vous lâcherons pas. » Le prince se vit contraint non-seulement de dissimuler son dépit, mais encore d'accompagner la garde descendante et de prêter serment avec elle.

Ce fut la 6ᵉ compagnie des chasseurs du régiment de Finlande, qui releva la garde à cheval : cette compagnie était commandée par le lieutenant-capitaine Pribytkoff; elle avait pour officiers le lieutenant Gretsch et l'enseigne Boiselles ; elle ne se composait que d'hommes sûrs et dévoués; ils venaient de prêter serment au nouvel empereur, quand ils furent envoyés au poste principal du palais d'Hiver. Le hasard seul avait si bien choisi ceux qui devaient être de service dans cette périlleuse journée.

L'empereur, portant l'uniforme du régiment Ismaïlowsky, avec le grand cordon bleu, descendit rapidement au poste principal du palais, sans prendre la précaution de jeter un manteau sur ses épaules, malgré la rigueur du froid. Il n'avait avec lui qu'un seul aide de camp, M. d'Adlerberg.

Il rencontra, sur l'escalier même, le comte

Apraxine et le général Woïnoff, qui paraissaient consternés et qui échangeaient quelques paroles à voix basse : il ordonna au comte Apraxine d'amener sur-le-champ les chevaliers-gardes qui étaient sous ses ordres, et il dit froidement au général Woïnoff, estimé pour sa bravoure, mais connu par son caractère faible et indécis, que sa place, en ce moment, n'était pas au palais, mais auprès de la troupe révoltée.

L'empereur se fit reconnaître par le poste : les tambours battirent aux champs et le drapeau s'inclina devant lui. Il demanda d'un ton cordial aux soldats, s'ils avaient prêté serment et s'ils savaient que ce second serment avait été exigé par son frère Constantin lui-même. Les soldats répondirent qu'ils connaissaient la volonté du césarévitch et qu'ils avaient prêté serment à l'empereur Nicolas.

— Mes enfants, leur dit l'empereur avec bonté, voici le moment de me prouver votre fidélité. Le régiment de Moscou ne se conduit pas bien. Ne l'imitez pas et remplissez votre devoir en braves soldats. Êtes-vous tous prêts à mourir pour moi et avec moi ?

Tous répondirent par un cri unanime de dévouement. L'empereur fit charger les armes et, s'adres-

sant aux officiers, qui partageaient l'émotion et l'enthousiasme des soldats :

— Vous, Messieurs, je vous connais et je n'ai pas besoin de vous en dire davantage.

L'empereur prit alors en personne le commandement de cette compagnie des chasseurs de Finlande et, l'ayant conduite vers la grande entrée du palais, il la fit ranger en dehors, de manière à couvrir les portes, qui restèrent ouvertes.

La vaste place, située devant le palais d'Hiver, était remplie d'équipages qui arrivaient pour le *Te Deum*, et une foule immense, poussée par la curiosité, refluait de toutes parts à travers les chevaux et les voitures, en s'efforçant d'avancer vers le palais.

Il y avait sans doute parmi ces flots de peuple plus d'un agent du complot, plus d'un affilié des sociétés secrètes, mais la malveillance ne s'était encore manifestée que par des cris isolés de *Vive Constantin !*

Une rumeur sourde et menaçante accompagnait un officier couvert de sang, qui se traînait en s'appuyant sur son sabre. C'était le colonel Chwostchinsky, blessé dans la révolte du régiment de Moscou.

— Colonel, en quel état vous êtes ! lui dit l'empe-

reur avec sympathie. Mais, au nom du ciel, ne vous exposez pas ainsi aux regards de la foule. La vue du sang appelle le sang!... Il faut calmer le peuple, au lieu de l'exciter... Le général Strékaloff ne revient pas! ajouta-t-il en se tournant vers son aide de camp : Adlerberg, allez à la caserne des gardes Préobragensky et hâtez l'arrivée du premier bataillon...

— Sire, Votre Majesté est seule au milieu de cette foule! dit l'aide de camp, effrayé du danger que courait l'empereur.

Un geste de l'empereur l'empêcha d'insister. Il obéit à regret et s'éloigna.

L'empereur était, en effet, complétement seul, lorsqu'il s'avança vers la foule, dont il fut aussitôt entouré avec des marques bruyantes de respect et d'affection. On criait : *Hourra!* Bonnets et chapeaux volaient en l'air.

— Avez-vous lu mon manifeste? leur demanda l'empereur, d'une voix forte et retentissante.

On lui répondit que son manifeste n'était encore connu de personne. Il aperçut un individu qui en tenait un exemplaire imprimé; il le lui prit des mains et il lut ce long manifeste, à voix haute, lentement, distinctement, en y ajoutant des commentaires qui complétaient le sens de certains pas-

sages. C'était un moyen de gagner du temps, et il regardait, de temps à autre, s'il voyait venir le premier bataillon du régiment Préobragensky.

A la suite de cette lecture, souvent interrompue par des cris ou des murmures, le peuple cria de nouveau *Hourra!* et témoigna son approbation par des clameurs confuses.

Mais le général Neidhart parut et vint annoncer tout bas à l'empereur que les soldats et officiers révoltés du régiment de Moscou avaient envahi la place du Sénat.

— Mes amis! dit spontanément l'empereur, d'une voix forte et sonore : en ce moment même, ceux qui s'opposent aux décrets de la Providence et qui veulent m'empêcher de monter sur le trône de mes pères se rassemblent en armes autour du Sénat.

La foule protesta contre les rebelles par de nouvelles acclamations, et l'empereur se vit enveloppé et pressé plus étroitement par cette foule en délire, qui répétait avec des milliers de voix :

— Nous ne livrerons pas notre tzar! Nous mettrons en pièces quiconque oserait s'approcher de lui!

L'empereur fit signe de la main, qu'il allait parler, et le tumulte s'apaisa aussitôt.

— Mes enfants, dit-il avec une éloquence communicative, je ne puis vous embrasser tous, mais ceci s'adresse à tout le monde!

Et il embrassa ceux qui se trouvaient le plus près de lui. Il s'était fait un grand silence et pendant quelques minutes on n'entendit que le bruit des baisers que les témoins de cette scène sublime et touchante échangeaient entre eux, pour se transmettre, en quelque sorte, de l'un à l'autre, le baiser du tzar.

L'empereur, élevant de nouveau la voix, dit au peuple qu'il ne devait pas intervenir dans la lutte et que les autorités compétentes suffiraient pour comprimer l'insurrection; il invitait donc chacun à rentrer chez soi paisiblement.

— Maintenant, faites place! dit-il d'un accent solennel, avec un geste qui fit reculer précipitamment la foule.

Au moment même, le premier bataillon du régiment Préobragensky arrivait, au pas de charge et tambours battants, des casernes de la Millionnaïa, sous la conduite du général Issléniеff, qui commandait le régiment. L'empereur se porta promptement à la rencontre de ce bataillon, qui n'était accouru si vite que sur les instances de l'aide de camp Adlerberg, lequel avait pris sur lui de le faire sortir

en capotes, lorsque le général Strékaloff insistait pour que les soldats allassent d'abord remettre leurs uniformes et ne parussent devant l'empereur qu'en grande tenue.

L'arrivée presque immédiate du bataillon, commandé par le colonel Mikouline, empêcha peut-être de grands malheurs.

— C'est bon! dit l'empereur, en exprimant sa satisfaction à M. d'Adlerberg : tout ira bien à présent.

— Sire, reprit à voix basse l'aide de camp, j'annonce à Votre Majesté que Son Altesse impériale le grand-duc Alexandre est maintenant, Dieu soit loué, hors de péril!

Dans le même instant, en effet, une simple voiture de louage, dont les stores étaient fermés, entrait clandestinement au palais d'Hiver, par la porte du quai de la Néwa, après avoir fait de longs détours dans les rues les plus désertes du quartier de l'Amirauté.

L'aide de camp Kaveline avait accompli sa mission avec autant de prudence que de promptitude. Il s'était rendu, dans cette voiture de louage, au palais d'Anitchkoff, pour ne pas éveiller de soupçon. Il y avait trouvé le colonel Moerder, instituteur du grand-duc Alexandre, en proie aux plus sérieuses

inquiétudes et fort indécis sur le parti à prendre, car la Perspective Newsky était encombrée de soldats et de gens du peuple, qui couraient vers le lieu de l'insurrection, et les conjurés prêchaient déjà la révolte, au nom de l'empereur Constantin, dans le Gostinoï-Dvor, marché populaire, voisin du palais. Le jeune prince ignorait absolument ce qui se passait : il était occupé à colorier une gravure représentant le passage du Granique par Alexandre de Macédoine. Le général Moerder vint l'arracher, malgré lui, à ce travail de récréation et le fit monter en voiture. On lui dit, pour ne pas l'effrayer, que cette foule tumultueuse s'en allait prêter serment à son auguste père. L'enfant était devenu triste et silencieux. Il avait semblé réfléchir, mais il n'avait pas peur.

— Je vous remercie, Kaveline, dit l'empereur à l'aide de camp qui lui apportait ces nouvelles. Prenez les compagnies du régiment Pavlowsky que vous trouverez disponibles, et faites-les ranger en bataille sur le quai et auprès du pont de la Millionnaïa, pour couvrir le palais.

L'empereur avait été rejoint par plusieurs officiers supérieurs, entre autres le général aide de camp Golénischeff-Koutouzoff, le colonel Molostwoff, aide de camp du prince Eugène de Wur-

temberg, et le général Bachoutsky, commandant militaire de Saint-Pétersbourg.

Par son ordre, le premier bataillon de Préobragensky se déployait en avant du palais d'Hiver, la droite s'appuyant à la porte principale, qui avait été fermée, et que le général Bachoutsky fut chargé de garder avec les chasseurs de Finlande.

Le bataillon de Préobragensky, rangé en bataille, porta les armes à l'empereur, qui passait rapidement devant les rangs. Il était toujours à pied et sans manteau. Son brillant uniforme, son air martial, sa noble figure, imposaient le respect et l'admiration. Le peuple, en se retirant, poussait encore de loin des hourras.

— Soldats! dit Nicolas, d'une voix éclatante : mon frère Constantin ayant renoncé à la couronne, vous m'avez prêté serment de fidélité, vous avez juré de verser pour moi jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Eh bien! voici l'heure de tenir votre serment. J'ai des ennemis, je le sais, mais, avec l'aide de Dieu, nous en viendrons à bout. Soldats, êtes-vous prêts à obéir?

— Nous sommes prêts! s'écrièrent à la fois officiers et soldats, avec un enthousiasme indescriptible.

L'empereur embrassa alors avec effusion le gé-

néral Isslénieff et le colonel Mikouline : le bataillon crut participer, pour ainsi dire, à cet embrassement que ses chefs recevaient en sa présence ; il y répondit par des acclamations frénétiques.

— Formez colonne d'attaque ! cria l'empereur qui prenait lui-même le commandement de ce bataillon ; le quatrième et le cinquième peloton, au pas accéléré, en avant marche !

Il fit pivoter la colonne dans la direction de la place de l'Amirauté et il l'arrêta vis-à-vis des bâtiments en construction de l'État-major-général. On lui amena un cheval et il consentit enfin à jeter son manteau sur ses épaules.

Il mettait le pied à l'étrier, quand il vit s'approcher lentement, timidement, le comte Miloradovitch qu'il n'avait pas revu depuis le matin. Ce vieux général paraissait accablé de honte et de douleur. L'empereur ne lui adressa aucun reproche, mais l'accueillit froidement.

— Cela va mal, Sire ! dit Miloradovitch à demi-voix. Ils remplissent la place du Sénat, ils entourent le monument de Pierre le Grand. Mais je vais leur parler, si Votre Majesté m'y autorise ?

— Vous avez longtemps commandé la garde, répondit l'empereur : les soldats vous connaissent, ils vous écouteront peut-être plus qu'un autre.

Allez donc, et tâchez de leur persuader qu'on les trompe !

— Votre Majesté daignera-t-elle me pardonner ! ajouta le vieillard, avec un air contrit et humilié. J'ai été trompé le premier et j'avais un voile devant les yeux ! Quant à moi, je ne me pardonnerai jamais...

— Nous avons tous été trompés, interrompit l'empereur. Allez et faites tout ce que vous pourrez, mon cher comte, s'il en est temps encore, pour empêcher que le sang ne coule !

En prononçant ces mots, il montait à cheval.

Le comte Miloradovitch, touché jusqu'aux larmes de la bonté de l'empereur, baisa respectueusement la main que son souverain lui tendait et, accompagné de son aide de camp, le jeune Bachoutsky, fils du commandant militaire de Saint-Pétersbourg, il se dirigea en toute hâte vers la place du Sénat.

XXXII

Le signal de l'insurrection était donné, mais cette insurrection n'avait pas encore réuni les forces qui devaient sortir de l'adhésion décisive des troupes et du peuple.

Les conjurés s'étaient partagé la tâche, pour agir à la fois dans les casernes et dans les rues. Il y avait des officiers soufflant la révolte dans tous les régiments; il y avait aussi des émissaires déguisés, qui distribuaient de l'eau-de-vie aux mougiks, en les excitant à soutenir les droits de l'empereur Constantin.

De tous les quartiers de la ville, on poussait, on entraînait la foule vers la place du Sénat, où les soldats rebelles du régiment de Moscou avaient formé le premier noyau de l'armée insurrectionnelle. Les mutins y étaient déjà au nombre de deux à trois mille, la plupart à moitié ivres et tous dans un état d'exaltation fanatique.

Une multitude de curieux, qui pouvaient d'un moment à l'autre prendre un rôle actif et hostile dans l'émeute, obstruait de toutes parts les abords et les alentours de cette vaste place, au centre de laquelle la statue de Pierre le Grand semblait avoir été choisie pour servir de point de ralliement aux chefs du complot.

Ces chefs n'étaient pas tous à leur poste ; quelques-uns travaillaient encore à opérer la défection de plusieurs corps de la garde qui n'avaient pas prêté serment ; les autres se tenaient prudemment à l'écart et ne voulaient se prononcer qu'au moment où la chance tournerait dans le sens de la conspiration ; ceux qui se trouvaient là, comme ils l'avaient promis, ne paraissaient pas trop déterminés à se compromettre davantage. Ainsi, beaucoup d'officiers avaient quitté leurs uniformes et portaient des armes cachées.

Les affiliés des sociétés secrètes s'étaient affublés des costumes les plus bizarres pour n'être pas reconnus par la police : ils avaient mis à contribution les magasins de vieux habits du Gostinoï-Dvor, et ils ressemblaient à une troupe de comédiens prêts à monter sur le théâtre. Les soldats que la rébellion comptait dans ses rangs étaient dignes de cette mascarade révolutionnaire, avec leurs vê-

tements et leur équipement en désordre : on les avait gorgés de vin et de liqueurs ; ils poussaient des vociférations sauvages et s'agitaient comme des énergumènes, en criant : *Vive Constantin !* et *Vive la Constitution !*

Ce dernier cri, plus rare et moins distinct que l'autre, n'avait aucun sens pour la populace, qui le répétait néanmoins à l'unisson. On assure que les meneurs du mouvement avaient fait croire aux soldats que le mot *Constitoutzia* désignait la femme du césarévitch !

Ryléïeff et ses complices, tous déguisés, excepté Alexandre Bestoujeff, qui avait gardé son uniforme, se promenaient dans les groupes et encourageaient les insurgés, qui n'étaient que trop disposés à faire usage de leurs armes.

Ces malheureux avaient essayé inutilement de s'emparer du poste du Sénat, occupé par un détachement de chasseurs de Finlande ; le sous-lieutenant Nassakine, qui commandait ce poste important, résista aux séductions ainsi qu'aux menaces des conspirateurs, et tint en respect ses adversaires, qui revinrent souvent à la charge pour l'attirer à eux, sinon pour l'attaquer de vive force, pendant toute la durée de l'émeute.

Un autre détachement du même régiment avait

fait également bonne contenance vis-à-vis des masses séditieuses qui l'entouraient, et s'était ouvert un passage, la baïonnette en avant. Ce n'étaient pas là des préludes favorables pour l'insurrection, qui restait concentrée sur la place du Sénat.

Le comte Miloradovitch, désolé d'avoir si longtemps fermé les yeux à l'évidence en répondant de la tranquillité publique, avait résolu d'arrêter à lui seul l'insurrection ou de ne pas survivre à des événements qu'il s'accusait de n'avoir ni prévus ni empêchés. Il essaya d'abord de fendre la foule compacte qui s'était massée entre la place de l'Amirauté et la place du Sénat; il dut faire un long détour à pied pour arriver sur cette dernière place, où était le foyer de l'émeute, par le quai de la Moïka. Il avait rencontré en route le grand-maître de police, Schoulguine, et le comte Orloff, qui courait aux casernes pour faire sortir la garde à cheval.

— Venez avec moi, leur dit le vieux général : je vais parler à ces mutins.

— N'y allez pas, Monsieur le comte, répondit Orloff; je me suis approché d'eux pour juger de leurs intentions, et je vous atteste qu'ils ne sont pas en état d'entendre raison. Quant à moi, je dois

d'abord obéir à l'empereur, qui m'a ordonné de lui amener la garde à cheval.

— Eh bien ! j'irai seul, reprit Miloradovitch, et, s'il faut qu'on répande du sang, j'aime mieux que ce soit le mien !

Il prit le cheval de l'aide de camp du général Orloff, et s'avança gravement à travers la foule jusqu'aux insurgés, sans autre escorte que son aide de camp, le jeune Bachoutsky, qui le suivait à pied.

Ce vieux général, qui s'était illustré dans vingt batailles et qui avait été un des héros de la campagne de 1812, était adoré du soldat, et l'on ne saurait dire quelles eussent été les conséquences de son intervention personnelle au milieu des révoltés; mais, pendant qu'il les haranguait en les invitant à rentrer dans le devoir, le lieutenant en retraite Kakhowsky lui tira un coup de pistolet à bout portant, et un autre conjuré le frappa d'un coup de baïonnette dans le dos. Le comte Miloradovitch tomba, mortellement blessé, dans les bras de son aide de camp. Ce fut le signal d'une décharge générale qui tua ou blessa plusieurs personnes. Le général Woïnoff, qui s'était dévoué en même temps sur un autre point de la place du Sénat pour tenter aussi de faire entendre aux sédi-

tieux la voix de l'honneur, n'échappa que par miracle à une grêle de balles et faillit être tué d'un coup de bûche que lui lança un homme du peuple.

Le comte Miloradovitch fut transporté presque sans connaissance aux casernes de la garde à cheval, où le général Orloff achevait d'assembler son régiment.

— Avoir survécu à cinquante-deux batailles, et mourir ainsi ! lui dit le blessé. Je vous prie d'annoncer à l'empereur que j'ai été la première victime de mon aveugle confiance : faute expiée, faute pardonnée. Que Sa Majesté vive et règne longtemps pour le bonheur de la Russie !

L'empereur s'était avancé autant que possible du côté de la place du Sénat, pour voir par ses yeux la position et la force des insurgés, qui s'étaient formés en carré et qui occupaient ainsi la plus grande partie de cette immense place ; il dominait de sa haute taille la foule qui l'enveloppait et le pressait de toutes parts ; il se trouvait de la sorte le point de mire de quiconque avait un fusil ou un pistolet. Les généraux et les aides de camp, réunis autour de lui, le suppliaient de retourner en arrière.

C'est alors qu'on laissa s'approcher de sa per-

sonne le capitaine des dragons de Nijni, Iakoubovitch, que ses épaisses moustaches et son front couvert d'un bandeau de soie noire faisaient reconnaître pour un ancien militaire, quoiqu'il portât l'habit bourgeois. Il s'était chargé d'aller vérifier, au profit du complot, la quantité de troupes que le nouvel empereur avait à sa disposition; mais son projet favori avait toujours été de poignarder le grand-duc Nicolas, s'il parvenait à pénétrer jusqu'à lui. Il avait déjà saisi son poignard, quand un regard fixe et profond de l'intrépide souverain paralysa la main du régicide.

— Que me veux-tu ? lui demanda l'empereur, qui ne le perdait pas de vue une minute, comme s'il pressentait les mauvais desseins de cet homme.

— J'étais avec eux, répondit hardiment le farouche conspirateur; mais, comme ils ont juré de se faire tuer pour Constantin, je les ai quittés pour venir me ranger auprès de Votre Majesté.

— C'est bien! reprit l'empereur, qu'un sentiment de défiance instinctive empêcha d'accepter les services de ce personnage. Le comte Miloradovitch m'a parlé de toi, ce me semble... Retourne donc vers ces insensés et tâche de les ramener à la raison, si tu n'as pas peur.

— Peur ! répéta Iakoubovitch en montrant son

front et le bandeau qui le couvrait : ne voyez-vous pas que j'ai été trépané à la suite d'une terrible blessure ? Je ne suis pas, Dieu merci, de la race des poltrons, ni vous non plus, Sire, et je vous en félicite...

Au bruit des coups de feu qui se firent entendre sur la place du Sénat, l'empereur donna des ordres pour fermer toutes les issues qui conduisaient à cette place et pour intercepter toute communication des insurgés avec les complices qu'ils pouvaient avoir dans l'intérieur de la ville. Il se proposait encore de les réduire par famine et de les forcer à mettre bas les armes, sans employer la force.

On vint lui dire que le comte Miloradovitch avait été blessé mortellement. Il donna un regret à ce vieux serviteur de son frère Alexandre et il comprit, en gémissant, que ce ne serait pas l'unique victime de l'insurrection.

Il retourna en arrière, pour faire distribuer des cartouches au bataillon du régiment Préobragensky, et il en détacha trois compagnies sous la conduite du général Issléniéff, qui les conduisit à l'entrée de la place du Sénat. L'empereur se mit lui-même à la tête de la quatrième compagnie et se porta en avant avec elle.

L'affluence du peuple ne lui aurait pas permis de s'ouvrir un passage jusqu'au centre de l'émeute; il se voyait entouré d'individus de mauvaise mine et assiégé par une foule qui devenait à chaque instant plus épaisse et plus hardie.

— Mes enfants, leur dit-il avec bonté, il est certain qu'on tirera sur moi, puisqu'on a tiré sur le plus brave et le plus illustre des généraux russes, le pauvre comte Miloradovitch. Je ne veux pas qu'un seul de vous périsse à cause de moi. Rentrez chez vous et priez Dieu pour qu'il me tienne aujourd'hui en sa sainte garde.

Le peuple ne bougeait pas et continuait de le regarder d'un air moins respectueux et moins bienveillant que tout à l'heure. Cependant tous les fronts restaient découverts, malgré un froid de dix degrés.

— Couvrez-vous, mes enfants! leur dit doucement l'empereur : vous pourriez prendre du mal et je serais désespéré d'en être cause.

Ces paroles touchèrent ceux qui les entendirent et qui les répétèrent de proche en proche ; quelques hourras, étouffés par des rumeurs malveillantes, éclatèrent çà et là, et le peuple, quoique ému et agité en sens contraires, eut l'air de vouloir obéir en se retirant de bonne volonté.

On pouvait deviner, il est vrai, à voir les fluctuations et l'anxiété de la foule, que les troupes arrivaient de différents côtés à la fois.

La garde à cheval parut la première.

Comme ses casernes étaient plus voisines que les autres, de la place du Sénat, l'empereur l'avait envoyé chercher à plusieurs reprises, et il commençait à s'inquiéter d'un retard qu'il ne s'expliquait pas, car la garde à cheval avait prêté serment avant tous les corps de la garnison, et le général Orloff, qui commandait ce régiment, était un des généraux en qui l'on pouvait avoir le plus de confiance. Deux sous-écuyers de l'empereur, Londoreff et Perowsky, étaient allés successivement dire à Orloff de se hâter, et le second, que les insurgés avaient pourtant laissé passer, s'était vu poursuivi à coups de pierres par la populace.

Le général Orloff avait eu beaucoup de peine à triompher du mauvais vouloir de quelques-uns de ses officiers, qui conseillaient aux soldats d'attendre et de ne pas sortir de leurs casernes. Enfin, après bien des lenteurs, les chevaux furent sellés, et Orloff, à la tête de quatre escadrons, vint rejoindre l'empereur, qui s'était avancé, avec la quatrième compagnie du bataillon Préobragensky, jusqu'à l'extrême limite de la place de l'Amirauté.

— Prince, nous nous retrouverons sur la place du Sénat ! avait dit le général Orloff au prince Odoïewsky, dont il avait appris les manœuvres séditieuses. Vous êtes pour Constantin, et, moi, pour Nicolas. Dépêchez-vous d'aller là, où sont vos amis.

L'empereur, s'approchant des rangs de la garde à cheval, souhaita le bonjour aux soldats, qui lui répondirent par des acclamations unanimes. Il leur demanda s'ils le reconnaissaient pour leur souverain. Le cri de *Vive l'empereur* retentit avec des hourras prolongés.

— Mes chers camarades, s'écria l'empereur, je me rappelle avec plaisir que le premier uniforme que j'ai porté était celui de votre régiment : j'étais bien jeune alors ! Je sens que je puis compter sur votre fidélité et que vous me servirez comme vous avez toujours servi vos souverains légitimes. Et, toi, Orloff, ajouta-t-il en serrant cordialement la main du général, je te remercie d'être venu un des premiers, avec ces braves gens, à l'appel de ton empereur, qui s'en souviendra !

Cependant les autres régiments de la garde, que l'empereur avait fait demander aux casernes en toute hâte, n'arrivaient pas encore, et ses envoyés n'étaient pas même de retour.

Tout à coup il vit reparaître son aide de camp Bibikoff, qu'il avait dépêché au quartier de l'équipage de la marine, pour connaître les raisons du retard que ce corps mettait à se rendre à ses ordres : Bibikoff, saisi au passage par les insurgés qui l'avaient cruellement maltraité, ne s'était pas sans peine échappé de leurs mains ; il venait annoncer à l'empereur, que l'équipage de la marine avait refusé de prêter serment, malgré les efforts du capitaine Katchaloff, et s'était réuni aux mutins sur la place du Sénat.

L'empereur craignit que l'insurrection ne gagnât du terrain sur la rive droite de la Néwa et, pour empêcher les insurgés de communiquer avec le quartier de Wassili-Ostroff, il pria le prince Eugène de Wurtemberg de fermer le pont d'Isaac avec la compagnie de Préobragensky, que lui-même s'était réservée pour sa défense personnelle.

Oubliant alors qu'il devait avoir soin de sa vie dans l'intérêt de ses peuples, il se porta seul en avant, suivi du général Benkendorff, qui le conjurait de ne pas s'exposer à un péril certain, et il alla, jusqu'aux abords de la place du Sénat, examiner de plus près l'attitude des insurgés. Il avait été reconnu : il fut accueilli par des cris séditieux

et par des coups de fusil, qui firent tomber plusieurs hommes du peuple à ses côtés.

— Les malheureux! dit-il, en revenant sur ses pas sans précipiter le trot de son cheval : ils veulent que le sang coule !

En ce moment, quatre compagnies du régiment de Moscou, conduites par le grand-duc Michel qui marchait à pied à leur tête, débouchèrent sur la place de l'Amirauté, en criant : *Vive l'empereur !*

Ces compagnies, que le grand-duc avait trouvées, encore indécises et neutres, dans leur caserne, où elles résistaient mollement aux instigations des conjurés, n'avaient pas voulu pourtant suivre les autres compagnies de leur régiment sur la place du Sénat. Dans la cour de la caserne, un prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux et debout devant un lutrin, attendait depuis une heure que les généraux Woïnoff et Bistrom eussent décidé les soldats à prêter serment à l'empereur. Les soldats poussèrent des cris de surprise et de joie, en voyant paraître le grand-duc Michel qu'on disait prisonnier dans une forteresse.

— Vous voyez bien qu'on vous a indignement trompés ! s'écria le grand-duc : ceux qui vous trompent sont les ennemis de l'empereur et de la

Russie. Eh bien ! êtes-vous prêts maintenant à prêter serment de fidélité à l'empereur Nicolas?

— Nous sommes prêts ! répondirent avec enthousiasme ces soldats qui tout à l'heure étaient à moitié gagnés à la rébellion.

— Bien, mes amis ! reprit le grand-duc, et, moi, qui n'ai pas encore prêté serment, je vais vous donner l'exemple en jurant avec vous obéissance et fidélité à l'empereur Nicolas !

La formule du serment fut prononcée par le prêtre, et le grand-duc Michel, la main sur l'Évangile, répéta lentement, à haute voix, cette formule, que répétèrent ensuite tous les assistants, officiers et soldats.

— Ce n'est pas tout, mes amis, dit le grand-duc Michel, après cette imposante cérémonie : il s'est trouvé dans le régiment, dans ce régiment de Moscou, que j'étais fier d'avoir sous mes ordres, il s'est trouvé quelques mauvais sujets qui ont déshonoré l'uniforme que vous portez. Prouvez-moi maintenant qu'il se trouve parmi vous de braves gens qui sont capables de remplir leur devoir et de tenir leur serment : on vous a enlevé votre drapeau, venez le reprendre !

L'honneur militaire s'était réveillé à la voix du

grand-duc ; les soldats coururent aux armes et se rangèrent d'eux-mêmes en bataille, sans attendre le commandement de leurs officiers.

— Marchons ! s'écriaient-ils exaltés et attendris : nous suivrons partout Votre Altesse impériale! nous mourrons tous, s'il le faut, pour réparer les torts de nos camarades!

Les soldats et officiers qui composaient ces quatre compagnies étaient encore sous l'influence du même enthousiasme et du même dévouement, lorsqu'ils défilèrent devant l'empereur : ils le saluaient d'acclamations chaleureuses, et ils demandaient, en versant des larmes, qu'on les menât au feu pour reconquérir leur drapeau.

— Mes enfants! leur dit l'empereur, dont quelques-uns baisaient les mains et les pieds : mes chers enfants, votre sang m'est trop précieux, pour que je ne veuille pas le ménager ! J'espère d'ailleurs, que les malheureux qu'on égare reviendront d'eux-mêmes à la raison.

Il fit placer cependant les compagnies, restées fidèles, du régiment de Moscou, au coin de l'église d'Isaac, en face des insurgés. Ceux-ci continuaient à tirer des coups de fusil isolés, qui n'atteignaient personne et qui semblaient destinés surtout à entretenir l'agitation et le désordre dans le peuple.

L'empereur avait mis pied à terre et cédé son cheval au grand-duc Michel, qui témoignait l'intention de se lancer au milieu des mutins, pour les ramener dans le devoir, en leur faisant entendre des paroles sévères et conciliantes à la fois.

— Il n'est pas temps d'en venir à cette dernière tentative, lui dit l'empereur à demi-voix : quand ils seront cernés de tous côtés, nous aurons moins de peine à leur faire comprendre qu'on les a trompés.

— Eh bien! permettez-moi au moins, répliqua le grand-duc, d'aller leur enlever le drapeau du régiment?

— Non! repartit vivement l'empereur : reste ici! Je te l'ordonne, je t'en prie!

Le général aide de camp Wassiltchikoff amenait à l'empereur le régiment des chevaliers-gardes et le 2e bataillon Préobragensky. L'empereur retint auprès de lui les chevaliers-gardes et envoya le bataillon Préobragensky renforcer les trois compagnies du même régiment, que commandait le général Isslénieff, et qui étaient échelonnées vis-à-vis de l'hôtel Labanoff, occupé aujourd'hui par le ministère de la guerre.

L'empereur chargea le grand-duc Michel de presser l'arrivée du régiment Semenowsky, lequel devait

prendre position sur le flanc droit des insurgés, entre le Manége de la garde à cheval et l'église Isaac.

Ce régiment ne paraissait pas encore, mais il avait prêté serment, et l'on pouvait compter sur sa fidélité. Quant au régiment Ismaïlowsky, dont le grand-duc avait été chef pendant seize ans et qui ne lui inspirait aucune défiance, l'aide de camp Kaveline était allé le chercher aux casernes, mais on n'en avait pas de nouvelles.

L'empereur déplaça les deux compagnies du régiment Pavlowsky, auxquelles Kaveline avait confié la garde du pont de la Millionnaïa, près du palais d'Hiver, et il leur ordonna de se porter, en faisant un long détour, de l'autre côté de la place du Sénat, pour occuper la rue de la Galernaïa et empêcher ainsi l'insurrection de se répandre dans la ville. Il se souvint que le pont d'Isaac était gardé seulement par une compagnie de Préobragensky et que le palais d'Hiver ne se trouvait point assez protégé contre une attaque qui pouvait le menacer de ce côté-là : il pria donc le comte Komarowsky de courir aux casernes du régiment de Finlande et de faire occuper le pont d'Isaac par le 1er bataillon de ce régiment.

La fusillade continuait, sans que la troupe y répondît, l'empereur ayant défendu expressément

de tirer. Mais, de la part des insurgés, qui s'étaient agglomérés autour du monument de Pierre le Grand, les coups de feu se succédaient sans interruption, comme pour appeler aux armes les conspirateurs qui étaient restés chez eux, ou qui s'efforçaient de soulever le peuple. Celui-ci ne pouvait être longtemps spectateur passif d'une émeute qui n'avait pas été réprimée à son origine et qui était maîtresse de la place du Sénat, pendant qu'un certain nombre de sénateurs et de membres du saint-synode se voyaient simultanément, pour ainsi dire, prisonniers dans le local affecté à leurs séances.

D'après l'avis du prince Eugène de Wurtemberg, l'empereur autorisa enfin, quoique à regret, des charges de cavalerie, à l'arme blanche. Ces charges de cavalerie, les insurgés les soutinrent avec énergie, et elles ne servirent qu'à mettre plus en évidence les forces de l'émeute.

Le sol était couvert de neige, que la gelée changeait en verglas ; les chevaux glissaient et tombaient avec leurs cavaliers ; les sabres, n'ayant pas été aiguisés, ne faisaient que des blessures insignifiantes ; les soldats manquaient d'entrain et d'élan ; en un mot, trois attaques successives de la garde à cheval, conduites par le général Orloff

avec toute la vigueur dont il était capable, n'entamèrent pas la colonne des rebelles, qui s'excitaient à la résistance, en criant : *Vive Constantin* et *Vive la Constitution!*

Une charge des pionniers à cheval, sous le commandement du colonel de Sass, réussit mieux et causa un moment de trouble dans les rangs de l'insurrection : trois escadrons de ce régiment, qui arrivaient à bride abattue sur la place du Sénat, percèrent de part en part la colonne des rebelles, et ne s'arrêtèrent, dans leur course impétueuse et irrésistible, que devant la compagnie de Préobragensky, stationnant auprès du pont d'Isaac, au moment même où plusieurs compagnies des grenadiers de la garde, embauchées et entraînées hors de leurs casernes par leurs propres officiers, traversaient ce pont, en désordre et en tumulte, sans rencontrer d'obstacle.

Le régiment des grenadiers de la garde avait pourtant prêté serment sous les yeux de son colonel, le baron Stürler; mais dès que le colonel eut quitté les casernes pour se rendre au palais d'Hiver, cinq ou six de ses officiers, qui étaient du complot, haranguèrent les soldats et leur persuadèrent qu'on les avait trompés en exigeant d'eux un second serment. Pour achever de les convaincre, on leur

promettait double solde et on leur distribuait de l'eau-de-vie.

Le baron Stürler, averti de ce qui se passait dans son régiment, était revenu en toute hâte : il avait trouvé ses hommes habillés et armés, prêts à se joindre aux insurgés, et tous ses efforts pour les retenir avaient été inutiles. Les soldats s'étaient enfuis en masse, sous ses yeux, aux cris de *Vive Constantin*, pour suivre deux officiers, pris de vin, qui devaient les mener aux insurgés.

Cette bande désordonnée traversa le pont d'Isaac, avant que le régiment de Finlande l'eût occupé; elle se répandit comme un torrent impétueux en deux courants opposés, dont l'un se dirigea vers la place du Sénat, tandis que l'autre passait par la grande Millionnaïa et débouchait sur la place du palais d'Hiver.

Le lieutenant Panoff, qui conduisait ce dernier groupe de grenadiers de la garde, avait le dessein de s'en servir pour un coup de main des plus audacieux : il ne se proposait rien moins que de s'emparer du palais et de faire prisonnière la famille impériale, sinon de la massacrer.

Les portes du palais lui furent livrées, en effet, par ses complices qui l'attendaient, comme s'il eût amené un détachement de renfort, et il pénétra

sans résistance, avec sa troupe, jusque dans la grande cour intérieure. Déjà, il commençait à compter et à reconnaître les hommes dont il pouvait disposer, quand il vit se former en colonne deux bataillons des sapeurs de la garde, que l'empereur avait eu l'inspiration d'envoyer à l'instant pour défendre le palais, qu'il ne savait pourtant pas complétement dégarni de troupes.

— Ceux-là ne sont pas des nôtres ! s'écria Panoff, en montrant les sapeurs qui se rangeaient en face de lui.

— Que fais-tu là? lui demanda vivement un de ses camarades, le baron Saltza, qui se trouvait par bonheur au palais, et qui descendit dans la cour, dès qu'il aperçut, par la fenêtre, l'uniforme de son régiment.

— Laisse-moi ! répondit Panoff, l'épée dirigée contre la poitrine du lieutenant Saltza. Ne bouge pas, ou je te fais assommer à coups de crosse !

Panoff, voyant son projet manqué, donna le signal et l'exemple de la retraite; les sapeurs n'avaient pas d'ordre pour l'arrêter : ils le laissèrent donc sortir du palais avec les grenadiers de la garde qui le suivaient pêle-mêle en poussant des clameurs confuses.

XXXIII

L'empereur revenait à pied dans la direction du palais d'Hiver. Il avait fait demander de l'artillerie, mais il espérait encore n'être pas forcé de l'employer contre les rebelles.

Pendant cette espèce de suspension d'armes, un pressentiment lui avait tout à coup conseillé de veiller à la sûreté des deux impératrices et de ses enfants. Il ignorait encore la tentative criminelle que la Providence avait fait échouer, lorsqu'il rencontra le détachement de Panoff courant à la débandade, sans officiers, et emportant le drapeau du régiment : l'empereur crut n'avoir que des fuyards à rallier et il leur commanda de faire halte ; mais les soldats, ivres la plupart, hésitaient à obéir.

— Nous sommes pour Constantin ! s'écrièrent quelques-uns.

— S'il en est ainsi, leur dit l'empereur en leur

indiquant du geste la place du Sénat, voilà votre chemin !

Et il ordonna qu'on ne les empêchât point de se réunir aux insurgés. Il fut alors averti de ce qui venait de se passer au palais, et il remercia, du fond du cœur, le Ciel qui avait protégé son auguste famille.

Il prit immédiatement les mesures nécessaires pour mettre la résidence impériale à l'abri d'une attaque plus sérieuse, et, néanmoins, afin de se préparer à tout événement, il donna avis au prince Dolgorouky, un de ses écuyers, de tenir prêtes des voitures de voyage, afin de pouvoir, en cas d'urgence, transporter à Tzarskoé-Sélo les deux impératrices et leurs enfants sous l'escorte des chevaliers-gardes.

L'aide de camp, M. d'Adlerberg, qui était allé au palais avec des ordres secrets de l'empereur, trouva l'impératrice-mère dans le trouble et dans les larmes, mais l'impératrice Alexandra calme et résignée : il ne leur cacha pas que l'insurrection était alors dans toute sa force et qu'on attendait du canon pour la réduire.

— Quel malheur que Constantin ne soit pas ici ! disait l'impératrice-mère en gémissant : il n'aurait eu qu'à se montrer au peuple pour rétablir l'ordre !

— Ne le pensez pas, Madame, répondit M. d'Adlerberg : la question du serment n'est qu'un prétexte pour soulever l'armée et le peuple ; il y a là une vaste conspiration politique, qui commence à se démasquer. Mais l'empereur est averti, et j'ai la conviction qu'avant une heure il en aura fini avec les rebelles.

— Que Dieu vous entende ! reprit l'impératrice avec un long soupir. Dites à l'empereur, que nous sommes pleines de confiance, que nous prions pour lui, et que, par pitié pour nous, il ne s'expose pas trop !

Dans le même moment, l'empereur recevait, avec émotion, des nouvelles du palais. Il avait été rejoint, au milieu de la foule qui avait fait de nouveau irruption autour de lui, par Karamzine, que les deux impératrices avaient prié d'aller voir de ses propres yeux ce qui se passait et de revenir leur en rendre compte.

L'illustre historien s'était empressé de descendre sur la place, en habit de cour, couvert d'une simple pelisse, et la tête nue. L'empereur le reconnut de loin et le fit approcher.

— Eh ! bon Dieu ! Karamzine, lui dit-il d'un ton de reproche, qu'avez-vous à faire là ? Rentrez, mon ami...

— Sire ! répondit avec un accent presque inspiré l'historien de la Russie : j'assiste au laborieux enfantement d'un grand règne !

Le corps diplomatique avait voulu aussi se mêler à la foule pour mieux apprécier l'état des choses. Les ministres étrangers s'avancèrent vers l'empereur, qui les salua en les suppliant de se retirer, car il y avait du danger ! leur dit-il avec une gracieuse expression d'intérêt.

Le vieux comte Dornberg, ministre de Hanovre, prit la parole au nom de ses collègues et déclara que le corps diplomatique demandait à se mettre à la suite de Sa Majesté, pour confirmer ainsi, aux yeux du peuple russe comme aux yeux de l'Europe, la légitimité des droits de l'empereur Nicolas au trône de Russie.

— Monsieur le comte, répondit l'empereur visiblement touché de cette démarche spontanée, je vous prie de vouloir bien remercier de ma part le corps diplomatique ; je suis sensible à l'offre qu'il vous a chargé de me faire, mais je ne saurais l'accepter. C'est ici une affaire de famille et l'Europe n'a pas à y intervenir.

L'empereur aurait souhaité pouvoir rassurer lui-même les impératrices, mais les moments étaient précieux et il sentait que sa présence seule retenait

la troupe dans le devoir et le peuple dans le respect.

L'artillerie n'arrivait pas, quoiqu'il eût adressé successivement plusieurs messages au général Soukhozanett. On vint lui annoncer que le colonel Stürler, qui s'était lancé imprudemment au milieu des insurgés pour reprendre le drapeau de son régiment, avait été tué de la main de Kakhowsky et mis en pièces par ses propres soldats.

La fusillade devenait plus vive et plus meurtrière, de la part des rebelles.

Enfin le général Soukhozanett amena quatre pièces de canon de l'artillerie à cheval. Il avait eu bien de la peine à obtenir de la poudre et des projectiles, car le directeur de l'Arsenal refusait d'en livrer sans un ordre signé de l'empereur; puis, après bien des pourparlers, les clefs ne se retrouvaient pas et on avait été sur le point d'enfoncer les portes. Il avait fallu l'adresse et l'énergie de l'aide de camp Filosofoff et du lieutenant Boulyguine, pour que les caissons ne revinssent pas vides.

L'empereur donna ordre de ranger les canons en travers de la place de l'Amirauté, et le général Soukhozanett commanda à haute voix de les charger à mitraille. Ce commandement n'avait pas

d'autre objet que de faire impression sur les révoltés, car les canons furent seulement chargés à poudre.

Cependant des balles sifflaient aux oreilles de l'empereur, et plusieurs personnes avaient été atteintes à ses côtés. Il demanda un cheval et, dès qu'il fut en selle, il se porta en avant, sur le front des troupes qui s'étonnaient de leur inaction et qui commençaient à murmurer, d'autant plus que des factieux, cachés derrière la clôture de quelques bâtiments en construction, lançaient des pierres et des pièces de bois contre ces troupes massées aux abords de la place du Sénat. La populace, soudoyée et gorgée de liqueurs fortes, s'enhardissait et devenait hostile.

L'empereur s'aperçut tout à coup que cette foule grondante refluait autour de lui et que plus d'un mougik, qui osait le regarder en face impudemment, avait la tête couverte.

— Chapeaux bas! cria-t-il d'une voix sévère, en poussant son cheval contre ces gens-là qui se découvrirent aussitôt et s'inclinèrent avec respect.

La place fut à l'instant évacuée, et des piquets de cavalerie, placés à tous les débouchés des rues avoisinantes, interceptèrent le passage,

On vint annoncer à l'empereur que le régiment

Ismaïlowsky, qu'il attendait depuis plus d'une heure et dont il redoutait la défection, s'était enfin mis sous les armes et avait fait halte près du Pont-Bleu, vis-à-vis des chantiers de construction de l'église d'Isaac.

A cette nouvelle inespérée, l'empereur fit un geste de satisfaction et voulut s'assurer lui-même des dispositions de ce régiment. Les soldats, en le voyant paraître, témoignèrent leur dévouement par des exclamations de bon augure.

— Mes enfants, leur dit l'empereur, on m'avait rapporté que je ne devais pas compter sur vous, mais j'étais bien sûr qu'on vous calomniait. Cependant, s'il se trouve parmi vous des gens qui me soient contraires, ils sont libres d'aller se joindre aux autres !

Un immense hourra répondit à cette franche et généreuse allocution ; pas un homme ne sortit des rangs.

— C'est bien! dit l'empereur, je vois qu'on m'avait trompé et que je puis compter sur vous, à la vie, à la mort. Maintenant, mes braves, chargez vos fusils !

Les soldats ayant obéi à ce commandement répété par quelques officiers, l'empereur se mit à la tête du régiment et le conduisit par les rues

adjacentes jusqu'à l'hôtel Labanoff qui fait face à l'église d'Isaac : il le laissa en réserve, dans une position où il pouvait le faire surveiller par la garde à cheval, car il n'était pas sûr de ce régiment, malgré les clameurs enthousiastes qui avaient accueilli ses paroles : il savait, par son aide de camp Kaveline, que la moitié des officiers avaient manifesté hautement leur mauvais vouloir contre lui.

Au reste, dans les régiments même qui lui étaient fidèles, l'empereur ne pouvait se flatter de n'avoir à craindre aucune trahison, puisque les soldats se disaient entre eux qu'ils ne feraient pas usage de leurs armes contre leurs camarades. Cependant l'empereur hésitait encore à donner des ordres qui pouvaient amener une lutte sanglante.

Toutes les forces disponibles qu'il était parvenu à réunir se trouvaient échelonnées aux alentours de la place du Sénat, où l'insurrection avait été enfermée. Les trois ou quatre mille hommes, qui composaient l'armée des conspirateurs, eussent été inévitablement vaincus, sans combat, par le froid et par la faim ; mais la nuit approchait et les complices des insurgés se répandaient déjà dans la ville pour y mettre le feu sur différents points et pour inviter la populace au pillage.

L'empereur avait été averti de ces exécrables

projets par des rapports de police qui lui révélaient pour la première fois l'existence de cette terrible conspiration.

Il fit le tour de l'église d'Isaac et il alla se concerter avec le grand-duc Michel, qui tenait en respect l'équipage de la marine et qui s'indignait de rester inactif vis-à-vis des révoltés.

— Sire, lui dit le grand-duc, je vous conjure de me permettre de faire une tentative auprès de ces malheureux, qui entendront peut-être la voix de la raison et de l'honneur.

— Ils sont aveugles et sourds, répondit tristement l'empereur. Va donc leur parler, et dis-leur que c'est moi qui les supplie de ne pas me forcer de recourir à des moyens extrêmes.

Le grand-duc, accompagné du général Lewachoff, se dirigea aussitôt vers la colonne des insurgés, qui le saluèrent d'un bonjour cordial; il leur demanda d'un ton brusque et irrité ce qu'ils voulaient : ils lui répondirent avec déférence qu'ils avaient prêté serment à l'empereur Constantin et qu'ils entendaient rester fidèles à ce serment. Le grand-duc comprit qu'il devait employer la persuasion; il leur attesta que le césarévitch avait renoncé au trône et prêté serment lui-même au nouvel empereur.

— Nous ajoutons foi au témoignage de Votre Altesse, répliquèrent les rebelles, mais pourquoi le césarévitch ne vient-il pas en personne nous donner des ordres? On ne sait pas même où il se trouve, et on nous affirme qu'il est prisonnier, s'il n'a pas été mis à mort.

— Quels sont les infâmes qui osent semer de pareilles calomnies! s'écria le grand-duc.

En ce moment, un des conjurés se disposait à tirer sur lui, mais les marins de la garde, se jetant sur l'assassin, lui arrachent son pistolet et le maltraitent cruellement, en l'accablant d'injures. Le général Lewachoff profita du tumulte causé par cette tentative d'assassinat, pour entraîner le grand-duc et le ramener sain et sauf au poste que l'empereur lui avait assigné.

L'empereur comptait si peu sur les résultats de la démarche conciliatrice de son frère, qu'il avait envoyé chercher au palais le métropolitain de Saint-Pétersbourg, en le priant de faire une dernière démarche auprès des insurgés.

Le métropolitain Séraphim accepta courageusement cette mission pacifique, à laquelle voulut s'adjoindre le métropolitain de Kieff, qui était aussi au palais. Les deux vénérables vieillards, revêtus de leurs habits pontificaux et suivis de leurs

sous-diacres, se rendirent dans une voiture de louage sur la place du Sénat : à leur aspect, les fusils tombent des mains de la plupart des rebelles, qui s'agenouillent devant le crucifix. Mais les chefs de la conspiration se hâtent d'arrêter, par un roulement de tambour, l'effet irrésistible de cette scène touchante : ils répondent par des outrages et des menaces aux paroles paternelles des deux prélats, et ils les obligent à se retirer sur-le-champ pour ne pas être massacrés.

L'empereur, en apprenant que l'intervention des métropolitains avait échoué, leva la main au ciel, comme pour le prendre à témoin, et il eut l'air de réfléchir, la tête inclinée sur sa poitrine.

Un de ses aides de camp s'approcha pour lui dire que le 1[er] bataillon du régiment de Finlande, qu'il avait mandé depuis le commencement de l'émeute, et que le général Komarowsky devait lui amener, se trouvait massé en bon ordre à l'entrée du pont d'Isaac, mais refusait toute espèce de service, en déclarant qu'il resterait neutre et ne ferait pas usage de ses armes.

Trois heures sonnèrent à l'horloge de l'Amirauté.

Le jour commençait à décroître. Les insurgés s'obstinaient à garder leurs positions, et les con-

spirateurs, qui les faisaient agir, comptaient trop sur la coopération simultanée de leurs affiliés dans toute la Russie, pour ne pas repousser toute transaction amiable avec le gouvernement impérial. Plusieurs officiers, qui s'étaient chargés de porter des paroles de pardon aux conjurés, avaient failli trouver la mort : « Tuez-les ! criaient les chefs du mouvement ; tuez-les, ce sont des traîtres ! »

Les vociférations redoublaient, mais les coups de feu diminuaient; la populace, que les troupes avaient de la peine à contenir, s'agitait derrière elles et n'attendait plus que le moment de donner la main aux insurgés.

L'empereur était en proie à la plus vive émotion:

— Sire, il faut de la mitraille! lui dit le général Wassiltchikoff.

L'empereur ne répondit rien : il se porta encore une fois, de sa personne, presque aux avant-postes des insurgés; il fut reconnu et un scélérat le couchait en joue, quand les généraux entourèrent leur souverain et le couvrirent de leurs corps.

— Vous voyez bien, Sire, dit une voix, qu'on n'en aura pas raison sans employer le canon!

C'était la voix du général Toll, qui ne faisait que d'arriver à Saint-Pétersbourg et qui venait

se mettre à la disposition de son auguste maître.

— C'est vous, général ! lui dit l'empereur avec tristesse : voici la conséquence des fâcheuses nouvelles que vous m'avez apportées de Taganrog !

— Eh bien ! Sire, que tardez-vous à écraser les rebelles ? reprit le général.

— Voulez-vous donc, repartit l'empereur, que, le premier jour de mon règne, je verse le sang de mes sujets ?

— Oui, Sire, s'écria le général Wassiltchikoff, car il s'agit de sauver l'Empire !

L'empereur poussa un soupir et sembla se résigner à prendre un douloureux parti. Il acheva de distribuer les troupes, en vue d'une attaque générale, de manière à entourer de tous côtés le foyer de l'insurrection : il envoya les pionniers à cheval sur le quai Anglais ; il fit ranger la garde à cheval le long de la Néwa, et il donna ordre de charger à mitraille trois pièces de canon qui furent placées, vis-à-vis des insurgés, devant le front du régiment Préobragensky. Mais, avant de commander le feu, il pria le général Soukhozanett de porter aux rebelles une dernière parole de clémence.

Le brave général ne balança pas à s'élancer au galop sur la place du Sénat.

— Les canons sont chargés ! dit-il en élevant la

voix, mais l'empereur dans sa miséricorde veut encore vous épargner : il consent à pardonner, si vous déposez les armes à l'instant même !

Les soldats, dont il était aimé et qui l'avaient reconnu, l'entouraient déjà pour qu'il les prît sous sa sauvegarde. Mais les principaux conjurés accourent et s'efforcent de combattre son influence auprès de leurs malheureuses dupes; les uns le menacent de leurs armes; les autres lui demandent insolemment s'il apporte une Constitution, de la part de l'empereur.

— J'apporte le pardon, réplique dédaigneusement le général, et je ne viens pas entamer de pourparlers avec des rebelles!

Puis, il tourne bride et retourne au galop vers l'empereur, sans avoir été atteint par une décharge qui blesse plusieurs hommes dans le régiment Préobragensky.

— Sire, crie de loin le général, ils veulent une Constitution !

L'empereur hausse les épaules et, triste, indigné de tant d'obstination et de tant d'audace, il ordonne de faire feu, puis il retire cet ordre et, après un moment de pénible réflexion, il le réitère d'une voix étouffée.

Les canonniers étaient à leurs pièces, mais celui

qui devait mettre le feu au premier canon, paraît hésiter; le lieutenant d'artillerie, Bakounine, court sur lui, le sabre levé, et veut savoir pourquoi il n'obéit pas au commandement.

— Ce sont des frères! murmure l'artilleur indécis et troublé.

— Quand je serais moi-même à la bouche du canon, s'écrie Bakounine avec colère, tu devrais obéir sans la moindre hésitation!

L'artilleur obéit, mais la pièce avait été mal pointée, peut-être avec intention: le coup porta trop haut et la mitraille passa par-dessus les têtes des insurgés, qui répondirent par des cris furieux et par une fusillade prolongée. Mais le second et le troisième coup de canon donnèrent en plein au centre de la colonne des troupes rebelles et les mirent en pleine déroute.

Les fuyards se précipitèrent tumultueusement du côté de la place où le régiment Semenowsky était rangé en bataille.

Le grand-duc Michel fut obligé d'employer à son tour l'artillerie contre cette masse compacte, qui arrivait sur lui comme un torrent impétueux et qui aurait refoulé un détachement plus considérable que le sien. Il ne fallut qu'un coup de canon pour achever la défaite de l'insurrection.

Les rebelles se débandèrent en jetant leurs armes et s'éparpillèrent dans toutes les directions; leurs chefs avaient lâché pied les premiers.

La place du Sénat se trouva donc vide en quelques instants: il n'y resta plus que des morts et des blessés.

C'était un sauve-qui-peut général, au milieu d'une immense clameur de détresse et d'épouvante.

Il y aurait eu une effroyable collision, si la cavalerie et l'infanterie qui fermaient toutes les issues n'eussent instinctivement livré passage aux fugitifs: ceux-ci se hâtaient de disparaître, au bruit de l'artillerie qui continuait à tirer, mais qui n'atteignait plus personne; les uns se blottissaient dans des amas de neige; les autres se cachaient sous les hangars et dans les caves; beaucoup de soldats des régiments de Finlande et de Moscou retournaient à leurs casernes.

L'empereur fit avancer les pièces de canon auprès du monument de Pierre le Grand, et deux derniers coups furent tirés encore contre des groupes qui se reformaient sur la glace de la Néwa et qui semblaient se préparer à la résistance. Il n'y eut pas d'autre sang répandu: le nombre des victimes s'élevait à deux ou trois cents.

La nuit était venue: l'insurrection ne se montrait plus nulle part; mais l'empereur, qui savait qu'elle se rattachait à une vaste conspiration répandue sur toute la surface de la Russie, ne crut pas devoir se borner à dissiper l'émeute.

Il avait eu la prudence de ne point engager les troupes qui lui restaient fidèles, dans un conflit où elles se fussent trouvées en lutte avec des soldats qui portaient le même uniforme qu'elles, avec des officiers qui les commandaient deux heures auparavant. Il fit exécuter quelques charges de cavalerie dans les rues adjacentes, mais, loin de vouloir que ces troupes fissent usage de leurs armes, il ordonna seulement d'arrêter, sans leur faire aucun mal, tous ceux qui paraîtraient avoir figuré dans la rébellion.

Il ne connaissait pas encore les chefs du complot, ni leurs projets, ni leurs moyens d'action; il craignait néanmoins que les conspirateurs ne renouvelassent leur criminelle tentative sur d'autres points de la ville. Il ne quitta pas la place du Sénat, avant de s'être bien assuré par lui-même que la révolte était comprimée partout.

Il avait fait occuper par les régiments Préobragensky et Pavlowsky les positions que les insurgés venaient d'abandonner.

— Mes amis, dit-il en passant devant ces régiments qui l'acclamaient, nous avons tous fait notre devoir : la sainte Russie sera contente de nous !

Le général Benkendorff avait été chargé spécialement de la poursuite des rebelles sur les rives de la Néwa : deux escadrons de la garde à cheval parcouraient le quai de l'Amirauté ; quatre autres escadrons de la garde à cheval et un escadron de pionniers avaient passé de l'autre côté du fleuve pour maintenir le quartier de Wassili-Ostroff, où l'on disait que les séditieux se ralliaient avec l'intention de reprendre l'offensive.

Le régiment Semenowsky reçut la mission délicate de fouiller toutes les maisons de la rue Galernaïa et des rues voisines, dans lesquelles s'étaient réfugiés, prétendait-on, les principaux meneurs ; on n'y découvrit cependant que des soldats et des mougiks, encore à moitié ivres et fous de terreur. On arrêta ainsi une centaine de malheureux qui croyaient qu'on les fusillerait sur place et qui demandaient grâce en pleurant.

Il paraît que les officiers rebelles, quoique déguisés, trouvèrent des amis pour faciliter leur évasion, car on n'en arrêta qu'un seul, en uniforme, appartenant au régiment de Moscou ; il fut conduit à

l'empereur par les soldats qui l'avaient saisi, probablement pour satisfaire un sentiment particulier de vengeance.

— Je ne veux pas savoir votre nom, lui dit l'empereur en l'accablant d'un regard de mépris. Retournez à votre caserne, et, si vous êtes coupable, il sera temps demain de vous punir. Allez ! vous avez toute cette nuit à donner à vos remords !

L'absence des chefs du mouvement motivait des craintes sérieuses sur leurs entreprises ultérieures : on avait lieu de supposer que les conspirateurs ne s'avouaient pas vaincus. La tentative audacieuse de Panoff contre le palais d'Hiver pouvait même se renouveler avec plus de succès, car tout prouvait que les rebelles avaient des complices dans l'entourage de la famille impériale.

L'empereur prit donc immédiatement les mesures que lui prescrivait la prudence, pour mettre le palais à l'abri de toute nouvelle attaque et pour assurer en même temps le maintien de l'ordre et de la tranquillité dans la ville.

Des troupes fraîches arrivaient de tous côtés : celles qui étaient cantonnées aux alentours de la capitale, obéissaient d'un élan unanime à des ordres tardifs et venaient à la hâte renforcer la garnison ; le corps de l'artillerie, que l'empereur n'avait fait

intervenir qu'à la dernière extrémité et qui avait eu tant de peine à lui fournir quatre pièces de campagne avec une petite quantité de munitions, ne cessait d'amener des bouches à feu et des caissons chargés de poudre et de projectiles.

L'empereur régla lui-même la destination des corps qui devaient passer la nuit sous les armes; il envoya d'abord quatre pièces d'artillerie volante au général Benkendorff, qu'il avait détaché, pour surveiller Wassili-Ostroff, avec plusieurs escadrons de la garde à cheval et des pionniers de la garde. Il laissa sur la place du Sénat le régiment Préobragensky, mais il lui adjoignit trois escadrons des chevaliers-gardes, un bataillon des sapeurs de la garde et deux compagnies des chasseurs, avec dix pièces de canon. Sur la place d'Isaac, il réunit, sous les ordres de l'aide de camp général Wassiltchikoff, un bataillon du régiment de Semenowsky, le seul bataillon resté fidèle du régiment de Moscou, un bataillon d'Ismaïlowsky, quatre escadrons de la garde à cheval et quatre pièces de canon. Le deuxième bataillon du régiment des chasseurs de la garde parut suffisant pour fermer la place de l'Amirauté et protéger de ce côté-là le palais d'Hiver. Ce palais fut d'ailleurs entouré de troupes et d'artillerie: dans la grande Millionnaïa, près du

pont de la Moïka, une compagnie des chasseurs de la garde et deux pièces de canon; une autre compagnie du même régiment, avec quatre bouches à feu, auprès du pont qui touche au palais de l'Ermitage; le premier bataillon du régiment Ismaïlowsky et un escadron des chevaliers-gardes, avec quatre canons, à l'angle du palais qui fait face à l'Amirauté.

Enfin, pour compléter ce formidable ensemble de défense, des pièces de canon furent mises en batterie à l'entrée de toutes les rues aboutissant à cette espèce de camp fortifié, et le régiment des Cosaques de la garde eut ordre d'envoyer des patrouilles sur tous les points de la capitale et d'opérer au besoin et des visites domiciliaires et des arrestations.

XXXIV

L'empereur ne voulait pas rentrer au palais, avant d'avoir vu s'allumer les feux des bivouacs et distribué ses derniers ordres; mais il avait à plusieurs reprises envoyé des nouvelles aux impératrices; il avait aussi fait demander avec une vive sollicitude si l'état du comte Miloradovitch offrait quelque chance de guérison, et il avait transmis des paroles de sympathie et de consolation à ce vieux général, mortellement blessé.

Les deux impératrices, tant que l'émeute avait duré, pendant ces trois heures qui leur semblèrent éternelles, n'avaient pas quitté un petit salon dont les croisées s'ouvraient sur la place de l'Amirauté: l'impératrice-mère, en proie à la plus violente agitation, se lamentait, quand elle ne priait pas, et restait accablée, sans avoir la force de bouger de son siége. L'impératrice, plus calme en apparence,

mais non moins inquiète et affligée, restait assise près d'une fenêtre et cherchait à se rendre compte du mouvement des troupes : l'atmosphère était trop sombre pour lui permettre de porter sa vue jusqu'à l'endroit où se tenait l'empereur au milieu de ses aides de camp : elle avait pu seulement l'apercevoir une ou deux fois passant à cheval sur la place de l'Amirauté, et elle avait jeté un cri qui retentissait douloureusement dans le cœur de l'impératrice-mère.

Lorsque l'empereur eut jugé que l'emploi de l'artillerie devenait indispensable, il envoya le prince Eugène de Wurtemberg, pour dire aux impératrices de ne pas s'effrayer si elles entendaient le canon.

Le général aide de camp Troubetzkoï, qui vint ensuite de la part de l'empereur, avait eu la prévoyance de les faire sortir du salon où elles se tenaient, en leur disant avec beaucoup de sagesse qu'une balle égarée pouvait en ricochant arriver jusqu'à elles et causer un affreux malheur.

Il avait reconnu qu'elles s'exaltaient l'une l'autre dans ce tête-à-tête prolongé vis-à-vis du théâtre de la lutte; il imagina un prétexte pour les décider à se séparer momentanément et à se renfermer chacune dans ses appartements particuliers, pour

échapper aux regards indiscrets d'une foule curieuse qui remplissait le palais.

L'impératrice-mère était un peu tranquillisée, lorsque le général Nicolas Demidoff, envoyé également par l'empereur, vint lui annoncer que les révoltés refusaient de déposer les armes et qu'on était forcé de les réduire à coups de canon.

A ces mots, l'impératrice-mère, hors d'elle-même, saisit un portrait d'Alexandre Ier, peint par Isabey, qu'elle avait devant elle, et, le présentant au général :

— Prenez cela, s'écria-t-elle d'une voix pleine de sanglots, et allez le montrer aux insurgés! Ils reconnaîtront leur empereur bien-aimé, et peut-être, à cet aspect, rougiront-ils de leur conduite! Allez, général, et dites-leur que c'est moi qui les supplie, au nom de feu l'empereur, de rentrer dans le devoir!

En ce moment même, le premier coup de canon se fit entendre.

L'impératrice Alexandra était seule dans sa chambre, avec Karamzine qui s'efforçait de la rassurer. Elle poussa un cri déchirant et se prosterna la face contre le plancher, en adressant au ciel une ardente prière pour la conservation des jours de l'empereur.

Chaque coup de canon produisait une telle commotion dans tout son organisme, que ce fut là l'origine de la maladie nerveuse chronique dont elle resta toujours affectée depuis : par l'effet d'un fatal prestige de son imagination, comme elle l'a raconté souvent, elle s'était représenté son auguste époux renversé de cheval et gisant à terre baigné dans son sang.

Elle n'avait pas changé de position, malgré les paroles de consolation que Karamzine lui adressait avec une chaleureuse éloquence, quand l'aide de camp d'Adlerberg entra spontanément, en lui annonçant de la part de l'empereur, que tout était fini.

— Dieu soit loué! dit-elle tout en larmes. Eh! pourquoi ne revient-il pas?

Elle tremblait de tous ses membres, et cette crise se prolongea en spasmes terribles.

Dès qu'elle se sentit un peu remise, elle voulut rejoindre l'impératrice-mère et partager avec elle la joie que lui faisait éprouver l'heureux dénoûment de cette fatale journée. Leurs larmes se confondirent encore, mais ce n'étaient plus des larmes de douleur.

Cependant l'empereur ne paraissait pas : le général Toll vint encore de sa part confirmer les nou-

velles rassurantes que l'aide de camp d'Adlerberg avait apportées.

— Ah! vous voilà, mon cher général, s'écria l'impératrice-mère. Nous ne vous savions pas de retour ici! Vous êtes revenu bien à propos, lorsque l'empereur avait besoin de rassembler autour de lui tous ses bons serviteurs.

— Il y a donc eu du sang versé! interrompit l'impératrice Alexandra encore frémissante.

— Il le fallait, répondit le général; Sa Majesté avait même trop longtemps attendu. Enfin la révolte est partout comprimée.

— Mais pourquoi l'empereur ne vient-il pas lui-même? demanda vivement l'impératrice. Parmi les révoltés, il y avait, dit-on, des assassins. N'ont-ils pas tué le pauvre comte Miloradovitch?

— Votre Majesté peut être tranquille pour la personne de l'empereur, qui est entouré de troupes fidèles et qui a mis en fuite les mutins.

— Général, je vous en prie, allez le rejoindre et ne le quittez pas, repartit l'impératrice-mère. Dites-lui que nous sommes bien impatientes de le revoir et que nous avons failli mourir d'inquiétude.

L'empereur ne rentra au palais qu'après six heures du soir : il avait tout prévu, il avait pourvu

à tout, il était en garde contre une reprise de l'insurrection.

Il fut devancé par le bruit de son arrivée, et les acclamations du peuple sur son passage annoncèrent de loin son approche. Les deux impératrices, oubliant les règles ordinaires de l'étiquette et du cérémonial, accoururent au-devant de lui, accompagnées de tous les membres de la famille impériale et suivies tumultueusement par toutes les personnes qui encombraient les salles et les galeries depuis le matin.

Par ordre de l'impératrice, le gouverneur du grand-duc héritier était allé chercher ce jeune prince qui reposait tout habillé sur son lit et l'avait emporté à peine éveillé à la suite de son auguste mère.

L'empereur descendit de cheval sous le vestibule de la grande entrée et trouva les impératrices qui l'attendaient au bas de l'escalier. Elles se jetèrent ensemble dans ses bras et il les serra étroitement sur son cœur; elles fondaient en pleurs, la voix entrecoupée de sanglots; lui, pleurant aussi d'attendrissement et n'ayant pas la force d'articuler un seul mot.

Il ne retrouva la parole qu'en apercevant son fils porté par le colonel Moerder.

— Cher enfant ! s'écria-t-il en s'emparant du petit prince qu'il couvrit de baisers et de larmes : tu te souviendras que la couronne m'a coûté bien cher et que je ne l'ai acceptée que pour obéir aux décrets de la Providence !

Les deux impératrices lui demandaient avec une inquiète sollicitude s'il n'avait pas couru de grands dangers.

— Je n'avais rien à craindre, reprit-il d'un air inspiré, puisque j'avais reçu une mission d'en haut !

L'émotion se communiquait de proche en proche, et tous les témoins de cette scène solennelle versaient d'abondantes larmes.

L'empereur savait ce qui s'était passé, quand le lieutenant Panoff avait pénétré dans le palais avec une bande de soldats en délire ; il exprima l'intention d'aller lui-même remercier les sapeurs de la garde qui avaient sauvé la vie de la famille impériale, et il voulut leur présenter son fils.

L'impératrice s'y opposait, en disant que l'enfant pourrait avoir froid, si on le faisait sortir en plein air. L'empereur ôta son manteau de dessus ses épaules pour envelopper le jeune prince qui était revêtu pour la première fois ce jour-là des insignes de l'ordre de Saint-André, et, l'ayant pris

lui-même dans ses bras, il descendit dans la cour où se trouvait rangé le bataillon des sapeurs.

Des hourras redoublés accueillirent son apparition.

— Merci, mes amis! leur dit-il cordialement.

Il s'approcha des rangs et, s'adressant à un vieux caporal, dont la poitrine était couverte de décorations et de médailles, il lui présenta le grand-duc:

— Tiens, mon brave, s'écria-t-il : je te confie mon fils ! Je t'adjure, au nom de tes camarades, de l'aimer comme je vous aime tous, et de le défendre comme vous m'avez tous défendu aujourd'hui.

L'enfant, porté de rang en rang dans les bras des soldats qui lui baisaient les mains et les pieds avec transport, eut la présence d'esprit de leur dire avec une grâce charmante :

— J'aime ceux qui m'aiment, et je voudrais pouvoir vous embrasser tous!

L'empereur avait donné des ordres pour que le *Te Deum*, qui n'avait pu avoir lieu à onze heures du matin, fût célébré à sept heures du soir dans la grande église du palais.

En attendant cette cérémonie, l'empereur resta quelques instants enfermé avec les deux impéra-

trices ; puis, il passa dans son cabinet et il écrivit de sa main deux lettres : l'une au comte Miloradovitch, pour lui dire en termes sympathiques combien il prenait part à sa triste situation, en exprimant l'espoir de conserver un si digne et si fidèle serviteur; l'autre au césarévitch, pour lui rendre compte en peu de mots des événements de la journée.

Cette lettre, écrite sous l'impression même de ces événements, commençait ainsi : « Cher et bien-aimé Constantin, je suis empereur, mais à quel prix, mon Dieu ! au prix du sang de mes sujets ! »

Le général Kaveline eut l'ordre de porter la lettre de l'empereur au comte Miloradovitch et d'ajouter verbalement que Sa Majesté regrettait beaucoup de ne pouvoir encore venir en personne visiter l'illustre blessé.

Le vieux général était toujours aux casernes de la garde à cheval, où il fut transporté après avoir été blessé mortellement. On venait d'extraire la balle, mais les médecins ne lui dissimulèrent pas qu'il n'avait que peu d'heures à vivre : « Dites à Sa Majesté que je meurs, murmura-t-il en essayant de se soulever sur son séant, et que je suis heureux de mourir pour elle ! »

On lui donna lecture de la lettre que l'empereur avait daigné lui écrire, et qui était conçue en ces termes :

« Mon ami, mon cher Michel Andreïévitch, que Dieu vous récompense de ce que vous avez fait pour moi ! Ayez confiance en Dieu comme je l'ai moi-même : il ne m'arrachera pas mon ami. Si je pouvais suivre l'impulsion de mon cœur, je serais déjà près de vous, mais les affaires me retiennent.

« Cette journée est bien pénible pour moi ! J'ai toutefois une consolation que rien n'égale, car je vois en vous et dans tout mon peuple mes amis et mes enfants. Que la bonté infinie de Dieu me donne des forces pour les payer de retour ! J'y consacrerai toute ma vie.

« Votre intime ami, NICOLAS. »

Le mourant écouta cette lecture avec une profonde émotion : ses yeux éteints s'étaient remplis de larmes ; il saisit la lettre d'une main défaillante et il la pressa sur son cœur. Il la tenait encore, quand il rendit le dernier soupir, à deux heures du matin.

Au son des cloches qui annonçaient le *Te Deum*,

l'empereur sortit de ses appartements, accompagné de l'impératrice et de la famille impériale, et se dirigea vers la grande église du palais.

L'impératrice-mère, brisée, épuisée par les émotions de cette journée, s'excusa de ne point paraître à cette cérémonie, et se tint cachée dans la sacristie, d'où elle entendit le *Te Deum*.

Le métropolitain de Saint-Pétersbourg officiait; l'église regorgeait de monde; tous les assistants étaient debout ; l'empereur et l'impératrice restaient seuls prosternés : ils remerciaient Dieu d'avoir étendu sur eux sa protection. L'assemblée acceptait avec enthousiasme le favorable augure d'un nouveau règne; des larmes brillaient dans tous les yeux; le bruit des sanglots se mêlait aux chants d'allégresse qui s'élevaient du sanctuaire. Chacun, à cet instant solennel, comprit que l'empereur Alexandre avait un digne successeur, et que la Russie pouvait se réjouir de l'avénement de Nicolas Ier.

Au sortir du *Te Deum*, l'empereur pria le grand-duc Michel de parcourir en traîneau une partie de la ville, et de vérifier de ses propres yeux jusqu'à quel point on devait compter sur le rétablissement de l'ordre et de la tranquillité.

L'empereur n'avait pris aucune nourriture de-

puis le matin : l'impératrice et lui dînèrent à la hâte en tête-à-tête, vers huit heures, échangeant à peine quelques paroles, car ils étaient l'un et l'autre absorbés dans leurs préoccupations personnelles.

L'empereur exigea que l'impératrice se retirât dans ses appartements, sans recevoir personne, car elle était à bout de force physique et morale ; il la supplia encore de se calmer, puisque l'émeute et la révolte n'existaient plus nulle part, et il lui adressa de tendres encouragements. L'impératrice avait voulu que ses enfants couchassent cette nuit-là dans deux chambres contiguës à la sienne, et, malgré le voisinage de cette espèce de dortoir improvisé, elle se releva plus de vingt fois, toute tremblante, pour s'assurer elle-même qu'il ne leur était rien arrivé de fâcheux.

L'empereur, toujours revêtu de son uniforme avec le grand cordon, ne songeait pas à prendre un peu de repos; il entra dans son cabinet, avec l'idée de vaquer aux affaires les plus pressantes, et il trouva sur sa table un amas de rapports de police qui lui révélaient, bien tardivement, les noms des conspirateurs et tous les détails du complot.

Il put mesurer pour la première fois la profondeur de l'abîme, au bord duquel son gouvernement

avait été, pour ainsi dire, suspendu; il apprit, de source certaine, que cette émeute, dont il venait d'avoir raison, n'était que le prélude et le résultat d'une immense conspiration qui avait dû éclater en même temps sur différents points de l'Empire.

Ce n'était plus à des soldats en révolte et à des mougiks ivres, qu'il fallait demander compte de l'échauffourée qui avait été si promptement réduite à néant; c'étaient des sociétés secrètes, puissamment organisées, dont il fallait combattre l'influence et détruire l'action; c'étaient des hommes distingués par leur naissance, leur rang ou leur fortune, qu'il fallait punir de manière à frapper de terreur leurs complices.

En voyant parmi les coupables des noms chers à la Russie, des noms illustres et respectés, l'empereur éprouva un profond chagrin et tomba dans un complet découragement. Il fut tenté de déposer une couronne qui lui semblait déjà si lourde à porter; il comprit que sa répugnance à monter sur le trône n'avait été qu'un pressentiment, il regretta vivement d'avoir cédé aux prières de l'impératrice-mère, et il accusa son frère Constantin d'être la cause involontaire du malheur de sa vie.

Mais il sortit bientôt de cette crise de doute et

d'hésitation, pendant laquelle il cherchait en lui l'empereur; il se dit alors qu'il n'avait plus le droit de repousser un mandat qu'il tenait de Dieu même; il retrouva dans cette pensée la conscience du devoir impérial, et il se promit, avec une foi toute religieuse, d'exercer désormais, sous l'inspiration directe de la Divinité, le pouvoir souverain, qui lui était confié par la Providence.

A l'instant, il se lève, il appelle ses aides de camp, il distribue des ordres, il envoie chercher ses ministres; il fait préparer des instructions pour les généraux qui devront partir avant le jour, afin d'empêcher, s'il est possible, la conspiration d'éclater dans les provinces ; il ordonne l'arrestation immédiate de cent individus qui lui sont signalés comme les principaux chefs du complot.

On n'avait arrêté jusque-là que des gens du peuple ou des individus sans importance.

Les conjurés, après la dispersion de la foule séditieuse qu'ils avaient agglomérée sur la place du Sénat, s'étaient enfuis de différents côtés et avaient cherché un refuge chez leurs amis ou dans leur famille; mais, le premier moment de stupeur passé, ils pensèrent à se rejoindre et à se réunir pour tenir conseil et prendre un parti. Voilà comment plusieurs d'entre eux, les plus téméraires et les plus

compromis, ne craignirent pas de reparaître au domicile de Ryléïeff.

Celui-ci, désespéré, anéanti, ne savait que résoudre et flottait entre divers projets, aussi audacieux qu'inexécutables; il accusait le prince Troubetzkoï d'avoir abandonné, sinon trahi, ses frères d'armes; il ne voyait pas la possibilité de reprendre ouvertement l'offensive dans les rues de la capitale, mais il se flattait, en se rattachant à son rêve favori, que le nouvel empereur, averti, éclairé par l'opinion publique, finirait par donner une Constitution à la Russie, et par fonder un gouvernement libéral. L'Association du Nord était d'ailleurs intacte et n'avait rien perdu de sa prépondérance. Quant à l'Association du Midi, elle avait peut-être mieux réussi dans la levée de boucliers, qui devait correspondre à l'insurrection de Saint-Pétersbourg et qui présentait plus de chances de succès, au centre des colonies militaires, loin de l'action directe du gouvernement impérial. Il fallait donc attendre des nouvelles de Moscou, de Toultchine et de Varsovie.

Les autres conjurés qui assistaient à cette réunion suprême, Alexandre Bestoujeff, le baron de Steinheil, Jean Poustchine, Batenkoff, Iakoubovitch, etc., étaient tous aussi découragés de l'é-

chec de leur entreprise, échec qu'ils attribuaient surtout à l'abstention du prince Troubetzkoï.

Celui-ci, en effet, n'avait pas paru au milieu des insurgés sur la place du Sénat; il avait passé la journée, disait-on, hors de chez lui, soit chez la comtesse de Laval, sa belle-mère, soit chez son beau-frère, le comte de Lebzeltern, ambassadeur d'Autriche; on affirmait qu'il avait prêté serment, un des premiers, à l'empereur Nicolas; dans tous les cas, il était resté absolument neutre et inactif pendant l'émeute; il n'avait fait aucun usage de son autorité de dictateur; il s'était dérobé avec tant de soin à la vue et aux recherches de ses complices, qu'on ne savait pas même ce qu'il était devenu pendant toute cette journée. Quelqu'un ayant pénétré chez lui de vive force, racontait-on, l'avait trouvé brûlant des papiers.

Tout à coup, Boulatoff arriva, tout essoufflé, et conseilla aux conjurés de se séparer sur-le-champ, de s'enfuir ou de se cacher, attendu que l'empereur avait donné l'ordre de faire arrêter la plupart d'entre eux.

— Il y a donc des traîtres parmi nous! s'écria le baron de Steinheil.

— Troubetzkoï! répétèrent à la fois tous ceux qui se trouvaient là.

— Il vient d'être arrêté lui-même, reprit Boulatoff : le comte de Nesselrode est allé en personne, avec un mandement de l'empereur, à l'ambassade d'Autriche où le prince se croyait en sûreté. L'ambassadeur n'a pu faire autrement que de le livrer : on l'a conduit immédiatement au palais d'Hiver.

— Non, Messieurs, le prince Troubetzkoï ne nous a pas trahis et ne nous trahira pas, dit Ryléïeff : il est faible, il est indécis, mais il a de l'honneur...

— On n'a pas voulu écouter mes avis, reprit Iakoubovitch d'un air sombre; il était si facile de mettre le feu en vingt endroits.

— Allons, Messieurs, décidez-vous, interrompit Boulatoff : il n'y a pas un moment à perdre. Voulez-vous, ou non, nous faire arrêter en masse?

— Moi, je ne bougerai pas, repartit Ryléïeff en allumant un cigare : je reste chez moi.

— Mais vous avez des papiers qui peuvent nous compromettre? demanda un des assistants, qui exprima l'inquiétude de tous.

— Ne craignez rien, Messieurs, répondit Ryléïeff avec un sourire amer; j'ai beaucoup écrit pour mon compte, mais on ne trouvera pas une ligne de ma main, qui puisse nuire à mes frères d'armes.

— J'ai été bien près de l'empereur! dit Iakoubovitch avec un geste menaçant : j'ai vu la place où il fallait frapper mon coup, mais, par malheur, je n'avais pas le bras assez long. C'est là manquer une belle occasion !

— Adieu, Messieurs, leur dit Ryléïef en les congédiant : je vous invite à vous mettre en lieu de sûreté, du moins jusqu'à demain, car nous apprendrons sans doute que l'armée révolutionnaire du Midi est en marche sur Saint-Pétersbourg.

Ryléïeff resta donc dans son domicile, où il fut arrêté pendant la nuit avec quelques-uns de ses amis qui n'avaient pas voulu le quitter et qui se résignaient à partager son sort.

Le grand-duc Michel, que l'empereur avait prié d'aller donner des ordres à l'Arsenal et de faire en même temps une tournée d'inspection dans la ville, courut en traîneau plus de deux heures; il visita tous les postes et s'assura par lui-même que des précautions suffisantes avaient été prises contre toute éventualité.

La troupe semblait partout admirablement disposée; on ne remarquait plus chez elle ni hésitation, ni malveillance; les rebelles des régiments de Moscou et de Finlande étaient rentrés dans leurs casernes et attendaient en silence le châti-

ment de leur révolte : le grand-duc leur fit espérer que l'empereur aurait pour eux de l'indulgence, en considération de la belle conduite de leurs camarades qui avaient tenu leur serment de fidélité.

La plupart des soldats de l'équipage de la marine et des grenadiers de la garde, qu'on avait vus figurer dans l'insurrection, étaient allés eux-mêmes se constituer prisonniers, et les plus coupables e trouvaient détenus à la forteresse. L'émeute n'avait, d'ailleurs, laissé aucune trace dans les quartiers dont elle avait été maîtresse un moment : les morts et les blessés étaient déjà enlevés; on avait ramassé les armes qui jonchaient le sol. On arrêtait encore çà et là quelques individus suspects.

Dans les autres quartiers, plus éloignés du théâtre de la lutte, rien ne rappelait qu'elle avait eu lieu; les rues étaient désertes et silencieuses; on y rencontrait à peine çà et là des passants isolés qui s'enfuyaient à l'approche des patrouilles.

Le grand-duc Michel revint de sa longue promenade, très-satisfait de l'état d'apaisement et de tranquillité, qu'il avait pu constater de ses propres yeux dans l'aspect général de la ville. Il s'empressa d'aller rendre compte des résultats de sa mission à l'empereur, et il ne remarqua pas, à son retour,

la sourde agitation, le mouvement inusité, qui régnait dans l'intérieur du palais.

A son entrée dans le cabinet de l'empereur, un spectacle inattendu et imposant s'offrit à sa vue : l'empereur debout, le visage sévère, le regard terrible; devant lui, un homme pâle et tremblant, agenouillé, prosterné, demandant pitié et pardon.

C'était le prince Troubetzkoï. Il avait essayé d'abord de nier ses intelligences avec les conspirateurs et sa participation personnelle au complot, mais des papiers écrits ou signés de sa main, que l'empereur lui représenta, ne lui permirent pas de persister longtemps dans ce système de dénégation complète; il avait tout avoué, en tombant aux pieds de son souverain et en implorant la clémence de ce juge irrité.

— Sire, avait-dit avec l'expression d'un profond repentir, je suis bien coupable envers Votre Majesté, mais pourtant j'ai reculé devant l'exécution du crime et je suis resté absolument étranger aux actes de l'insurrection...

— Ce n'est pas le remords qui vous a empêché de vous joindre aux rebelles, interrompit l'empereur; c'est votre belle-mère, la digne et loyale comtesse de Laval; c'est votre beau-frère l'am-

bassadeur d'Autriche, c'est surtout votre noble et généreuse femme!

— Ah! Sire, je suis trop puni déjà par la douleur que je lui ai causée! Votre Majesté daignera-t-elle m'accorder la grâce d'écrire à cette pauvre princesse ou de lui faire savoir que je suis vivant...

— Soit! répondit l'empereur, avec une froide dignité : asseyez-vous là, écrivez à la princesse. Je vous dicterai la lettre.

Le prince Troubetzkoï n'en croyait pas ses oreilles et n'osait se relever.

Un geste impatient de l'empereur força le coupable de s'asseoir devant une table et de prendre machinalement la plume. L'empereur lui dicta ces mots : « *Je me porte bien...* » Le malheureux tremblait de tous ses membres et n'était pas capable de tracer une ligne sur le papier : il obéit pourtant, sur l'injonction réitérée de l'empereur, qui ajouta lentement : « *et j'aurai la vie sauve!* »

Le prince Troubetzkoï était anéanti, sous le coup de la surprise et de la reconnaissance.

— Dépêchons, lui dit Nicolas, du ton le plus impérieux : écrivez et cachetez!

La lettre écrite et cachetée, l'empereur annonça qu'elle serait remise à son adresse immédiatement,

puis il fit conduire le prince à la citadelle, en lui disant avec dédain :

— Si vous vous sentez le courage de supporter la vie, vous l'aurez ; c'est la seule chose que je puisse vous promettre.

Un certain nombre de conjurés étaient arrêtés : on les avait amenés au palais, suivant les ordres de l'empereur, qui voulait les interroger lui-même, en présence du prince Lapoukhine, président du Conseil de l'Empire, du prince Labanoff de Rostoff, ministre de la justice, du comte de Nesselrode, du prince Alexandre Galitsyne et de plusieurs autres membres du cabinet.

Avant de commencer cette instruction criminelle, l'empereur fit introduire le sous-lieutenant Nassakine, qui avait défendu avec tant d'énergie et d'intrépidité le poste du Sénat, qu'il commandait ce jour-là, et qui n'avait pas plus écouté les instigations que les menaces des insurgés appartenant comme lui au régiment de Finlande.

— Nassakine, lui dit l'empereur, j'avais à cœur de te féliciter moi-même sur ta promotion au grade de lieutenant, avec ta nomination, pour hauts faits d'armes en temps de guerre, comme chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir.

Nassakine remercia humblement l'empereur qui

lui avait serré la main, en lui présentant la croix de Saint-Wladimir; mais, comme il semblait hésiter et ne se retirait pas, l'empereur lui demanda avec bonté s'il ne se trouvait pas assez récompensé; l'officier répondit humblement que la récompense accordée était plus qu'il ne méritait, puisqu'il n'avait fait que son devoir; cependant, ajouta-t-il, encouragé par l'extrême bienveillance de l'empereur, il osait supplier Sa Majesté de pardonner à un insurgé qu'il avait gardé prisonnier au poste du Sénat et qui n'avait pu prendre ainsi une part active à l'insurrection.

— C'est un conspirateur? lui dit l'empereur.

— Sire, répondit l'officier avec une touchante simplicité, c'est mon meilleur ami.

— Si tous les coupables avaient une pareille caution, reprit l'empereur ému de ce dévouement de l'amitié, je serais heureux de pardonner à tous!

Les interrogatoires des conspirateurs durèrent jusqu'au jour.

L'empereur, qui avait dans ses mains toutes les preuves écrites du complot, n'eut pas de peine à obtenir des aveux complets, de la part de ces jeunes gens exaltés par leurs convictions politiques. Quelques-uns, notamment Alexandre Bestoujeff,

étaient venus se présenter eux-mêmes au palais, en disant qu'ils avaient trempé dans la conspiration et qu'ils voulaient être jugés avec leurs complices.

Mais quand Bestoujeff se trouva vis-à-vis de l'empereur, il sentit fléchir sa résolution et il fut atterré sous le regard de son souverain qui ne lui adressa que ces paroles :

— Le général Bestoujeff était un serviteur fidèle, mais il n'a laissé que des fils dégénérés.

Le colonel Boulatoff, reconnu et signalé comme ayant harangué les rebelles sur la place du Sénat, fut amené aussi devant l'empereur.

— Où étais-tu, de midi à trois heures? lui demanda l'empereur.

— Près de votre personne, Sire, répondit-il avec assurance, et si vous aviez faibli, c'en était fait de vous ! Mais Votre Majesté s'est montrée si ferme et si courageuse, que je n'ai pas eu la force de lâcher la détente de mon pistolet.

— Quoi ! s'écria l'empereur étonné et attristé à la fois. Tu as voulu m'assassiner ? Que t'avais-je donc fait ?

— Sire, pour vous répondre, il faudrait que je fusse seul avec vous !

— Viens ! lui dit l'empereur, en l'entraînant

dans une chambre voisine où ils restèrent quelque temps enfermés.

Tous les assistants frémirent des dangers d'un semblable tête-à-tête, après lequel Boulatoff sortit, les yeux remplis de larmes.

— Non, lui dit l'empereur avec douceur, tu te calomnies toi-même, et c'est à moi de prendre ta défense. Il y a loin de la pensée du crime à son exécution.

L'empereur vit avec douleur comparaître le comte Zacharie Tchernycheff, capitaine des chevaliers-gardes, qui avait eu dans la conspiration une redoutable influence et qui s'était prononcé hautement pour la fondation d'une république.

— Est-il possible, lui dit l'empereur, que vous vous soyez exposé à subir une peine infamante, vous qui appartenez à une des premières familles de la Russie ! Eh bien, désavouez les principes révolutionnaires que vous avez professés dans vos sociétés secrètes ; déclarez seulement que vous vous repentez, et je pourrai vous faire grâce.

— Sire, répondit avec calme Zacharie Tchernycheff, j'ai agi selon ma conscience.

Et rien ne put le contraindre à témoigner un regret ni à formuler un désaveu de sa conduite ; mais, comme il n'avait joué aucun rôle dans l'in-

surrection, l'empereur lui pardonna d'avance, en disant :

— C'est un fou ; nous le guérirons.

En voyant Kakhowsky, auquel on attribuait le meurtre du comte Miloradovitch, l'empereur s'élança vers lui, la main levée, comme s'il eût voulu le fouler aux pieds :

— Misérable ! s'écria-t-il, tu es encore tout couvert du sang de notre plus illustre général !

Il accueillit froidement Ryléïeff, dont la contenance fière et modeste à la fois n'annonçait pas un homme ordinaire ; il fixa sur lui un regard investigateur, sans lui faire baisser les yeux.

— Vous étiez, lui dit l'empereur, l'organisateur du complot, le chef de l'entreprise? Quel intérêt vous a fait agir?

— L'intérêt de mon pays, répondit Ryléïeff avec une noble simplicité.

— Quel était votre but?

— Obtenir une Constitution, un gouvernement libéral, des libertés publiques !...

— Savez-vous, Monsieur, où mènent ces belles utopies ? interrompit l'empereur : aux révolutions, à la ruine des États, à l'abaissement du souverain, au malheur du peuple !

L'empereur sortit de ces interrogatoires, l'âme

navrée et l'esprit bouleversé ; il poussa un profond soupir et dit à son frère Michel avec le sentiment d'un pénible devoir à remplir :

— La Révolution est aux portes de la Russie, mais elle n'y pénétrera pas, je le jure, tant que j'aurai un souffle de vie, tant que je serai empereur, par la grâce de Dieu !

XXXV

Le lendemain de la mémorable journée du 26 décembre, à huit heures du matin, le tambour battit aux champs, et toutes les troupes, qui avaient bivouaqué pendant la nuit autour du palais d'Hiver, se mirent sous les armes. L'empereur Nicolas, en grand uniforme, venait de sortir à cheval, suivi d'un seul aide de camp, pour les passer en revue.

Il ne s'était pas accordé un moment de sommeil ni de repos depuis quarante-huit heures : cette immense fatigue physique et morale n'avait laissé sur ses traits d'autre empreinte, qu'un peu de pâleur, mais sa physionomie calme et sévère trahissait l'amère tristesse qu'il avait dans l'âme : il allait se retrouver sur le théâtre d'une lutte fratricide ; il songeait aux malheureux qui avaient péri ; il songeait aux coupables qu'il aurait à punir.

Son apparition imprévue excita un enthousiasme indescriptible, et les soldats qui l'avaient vu la veille si ferme et si intrépide au milieu du danger, l'accueillirent avec des cris de joie et d'enthousiasme. Ils connaissaient déjà l'ordre du jour que l'empereur avait adressé aux armées russes.

« Brave armée russe, fidèles défenseurs du trône et de la patrie!

« Qui d'entre vous n'a pas été accablé par l'affreuse nouvelle qui Nous a plongé ainsi que toute la Russie dans une douleur inexprimable? Vous avez perdu un souverain, un père, un bienfaiteur, un compagnon de vos immortels exploits. Mais que vos cœurs ne s'abandonnent point au découragement; d'en haut, ses regards sont fixés sur vous, et il bénit les fruits des soins infatigables qu'il avait consacrés à votre organisation.

« Fidèles et braves soldats, vous venez de nouveau d'acquérir dans ces mêmes jours de douleur une gloire immortelle, égale à celle que vous avez achetée de votre sang, lorsque vous avez vaincu les ennemis du souverain et de la patrie; vous avez prouvé par votre conduite que, fermes défenseurs du trône impérial sur le champ de bataille, vous savez exécuter fidèlement en temps de paix les lois et la volonté souveraine.

« En témoignage de Notre affection pour vous, régiments des gardes Préobragensky, Semenowsky, Ismaïlowsky, chasseurs de la garde, chasseurs de Finlande, grenadiers de Pavlowsky, chevaliers-gardes à cheval, hussards, chasseurs à cheval et artillerie de la garde, et en récompense de vos services, j'octroie à chacun de vous un des uniformes que Sa Majesté l'Empereur, votre bienfaiteur, avait l'habitude de porter. Que, dans chaque régiment, ce gage sacré soit conservé religieusement comme un monument transmissible aux races futures.

« J'ordonne, en outre :

« 1° Tous les officiers et soldats des compagnies des régiments de Préobragensky et de Semenowsky, dites compagnies de Sa Majesté Impériale, porteront sur les épaulettes le chiffre de l'empereur Alexandre, et ce, aussi longtemps que vivra un de ces braves.

« 2° Les généraux qui se trouvaient attachés à la personne de Sa Majesté Impériale, de même que les aides de camp généraux et les aides de camp de Sa Majesté, continueront de porter le même chiffre.

« Braves guerriers, conservez à jamais la mémoire sacrée d'Alexandre Ier; qu'elle soit la terreur des ennemis, l'espoir de la patrie, le garant

de votre fidélité et de votre attachement à Ma personne.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 15/27 décembre 1825. »

Le nouvel empereur avait déjà conquis le cœur du soldat.

En passant devant le front des troupes, il les remerciait de la fidélité, de la discipline, du zèle et du courage qu'elles avaient montrés sous son commandement; il s'adressait aux chefs de corps et aux officiers, il les félicitait d'avoir si bien rempli leur devoir :

— Tout est fini, Dieu soit loué ! dit-il. Vous pouvez maintenant retourner dans vos casernes. Je ne tarderai pas à vous passer en revue et à vous distribuer des récompenses.

Les sous-officiers et soldats apprirent avec satisfaction que l'empereur leur avait accordé une gratification de deux roubles, d'une livre de poisson et d'un verre d'eau-de-vie par homme. Beaucoup d'entre eux n'avaient pris aucune nourriture depuis la veille, et tous avaient dormi sur la neige par un froid de douze degrés.

Au moment où l'empereur se préparait à rentrer au palais, le grand-duc Michel, qu'il avait

nommé inspecteur général du génie, par un ukase daté du 14 (26 n. st.) décembre, vint à sa rencontre et lui demanda la permission de lui amener les marins de la garde qui manifestaient le plus sincère repentir et qui voulaient implorer sa miséricorde. L'empereur y consentit.

Les marins de la garde, qui avaient d'avance prêté le serment de fidélité entre les mains du grand-duc, se présentèrent, sans armes, devant l'empereur et se jetèrent à ses pieds, en versant des larmes, en poussant des gémissements : ils redemandaient leur drapeau, leur cher et glorieux drapeau qu'ils avaient obtenu naguère des bontés de l'empereur Alexandre Ier, et que son auguste successeur leur avait fait ôter après leur trahison.

— Relevez-vous ! Je vous pardonne ! leur dit l'empereur avec un geste solennel.

Puis, il envoya chercher le drapeau, qui fut apporté du palais, et il le fit bénir de nouveau en sa présence par un prêtre :

— Tenez ! s'écria-t-il en le leur rendant de sa propre main. Vous avez perdu l'honneur, tâchez de le recouvrer !

Les marins de la garde avaient repris leurs rangs ; ils s'inclinèrent humblement devant l'empereur et ils se retirèrent en bon ordre, avec leur

drapeau, en faisant éclater des transports de dévouement et de reconnaissance.

Le régiment des grenadiers du corps et le régiment de Moscou, qui étaient aux arrêts dans les casernes, avaient été également privés de leurs drapeaux. Le grand-duc Michel intervint encore auprès de Sa Majesté, pour qu'on les leur rendît.

La moitié seulement de ces deux régiments, il est vrai, avaient participé à la révolte; le reste, au contraire, avait résisté à toutes les suggestions des conspirateurs, et même plusieurs bataillons, après avoir prêté serment au nouvel empereur, n'avaient pas peu contribué, par leur attitude ferme et calme, à rétablir l'ordre.

Bien plus, la compagnie dite de l'Empereur, qui faisait partie du régiment des grenadiers de la garde, s'était distinguée par sa belle conduite pendant l'insurrection, et deux autres compagnies de ce même régiment, qui se trouvaient de service à la forteresse dans la journée du 26, avaient loyalement gardé leur poste.

— Ceux qui ont si bien fait leur devoir, dit l'empereur à son frère, me forcent d'oublier que leurs camarades eurent le malheur de ne pas imiter leur exemple. Ceux qui se sont mal conduits et qui se repentent devront se faire justice eux-mêmes

en demandant à servir dans l'armée du Caucase. Ils trouveront là l'occasion de se réconcilier avec leur conscience.

Il ordonna donc que les drapeaux du régiment des grenadiers fussent, à l'heure même, purifiés par une bénédiction nouvelle, et il pria le grand-duc Michel de les rendre de sa part aux grenadiers, qui les reçurent à genoux en pleurant de joie.

Le régiment de l'Empereur avait été mandé sur la place du Palais : il fut amené par son capitaine devant le tzar, qui, en témoignage de satisfaction, lui permit d'aller se réunir au bataillon de sapeurs qui gardaient en ce moment le palais impérial.

— Mes amis! dit-il en embrassant leur capitaine, ce baiser vous est donné à tous!

L'empereur usa aussi de clémence à l'égard du régiment de Moscou, que lui recommandait encore spécialement le grand-duc Michel, qui avait eu sous ses ordres pendant l'émeute quatre compagnies de ce régiment restées fidèles à leur drapeau.

On savait pourtant que trois cents hommes appartenant au régiment de Moscou avaient été arrêtés sur la place du Sénat, et qu'ils étaient détenus dans les casemates de la forteresse; deux cents autres au moins, qui n'avaient pas reparu à leurs

casernes, étaient ensevelis sous la glace de la Néwa ; beaucoup de leurs officiers semblaient gravement compromis.

Mais l'empereur avait résolu de faire grâce, lorsque le bruit courait déjà dans la ville que le régiment avait été licencié.

Après la revue, le grand-duc Michel alla avec son état-major aux casernes du régiment de Moscou, qu'on avait désarmé. Les soldats, tremblants à son aspect, crurent qu'il venait leur annoncer leur arrêt au nom de l'empereur.

Ils défilèrent en silence devant lui, la plupart baissant la tête et affectant une contenance humiliée, comme si le regard foudroyant de l'empereur les eût atteints l'un après l'autre. Quand ils furent en ligne, on apporta les drapeaux qu'on leur avait retirés la veille au soir, et un prêtre se présenta, revêtu de ses ornements, pour bénir ces drapeaux que la trahison avait souillés.

— A genoux ! leur cria le grand-duc.

Et il assista, l'air triste et menaçant, à cette nouvelle bénédiction des drapeaux.

— Je me suis fait caution du repentir des coupables, dit-il ensuite. Sa Majesté impériale a daigné pardonner ; on vous rend vos drapeaux et vos armes; c'est maintenant à vous de mériter votre

pardon, en vous montrant dignes de servir notre chère patrie !

Ces paroles, prononcées d'une voix grave et sévère, passèrent de bouche en bouche et provoquèrent une émotion générale qui se traduisit en hourras prolongés.

La tranquillité était assez bien rétablie à Saint-Pétersbourg, pour qu'on ne jugeât pas nécessaire d'y faire entrer différents corps d'infanterie et de cavalerie qui avaient la veille reçu l'ordre de s'approcher de la ville, et qui s'étaient échelonnés aux alentours. Ce fut sans doute un motif de prudence qui conseilla de les renvoyer dans leurs cantonnements respectifs, pour éviter une agglomération de troupes qu'on pouvait, avec raison, considérer comme un danger, à la suite d'une insurrection militaire. On ne fit entrer dans la capitale que le régiment des dragons de la garde pour le service des patrouilles, et on laissa campés dans les environs deux escadrons de hussards et des lanciers de la garde, qui avaient ordre d'arrêter toute personne suspecte et d'empêcher ainsi la fuite des coupables.

Au reste, la police, dont l'action avait été à peu près nulle dans la journée précédente, et qui s'était montrée presque indifférente, sinon hostile,

au moment du conflit, semblait animée maintenant d'un zèle et d'une activité, que lui inspirait le désir de réparer ses torts et de les faire oublier : elle entourait des plus rigoureuses formalités l'entrée et la sortie de la ville, elle exécutait de minutieuses perquisitions dans les maisons et elle ne se bornait pas à procéder à l'arrestation des individus qui lui étaient signalés par l'autorité : sur le moindre prétexte et en prêtant l'oreille à toutes les dénonciations, elle envoyait à la forteresse les gens les plus inoffensifs.

Il y eut ainsi, dans l'espace de vingt-quatre heures, près de trois mille arrestations, qui aboutirent la plupart, il est vrai, à la mise en liberté des détenus.

On put constater, dès le 27 décembre, que le complot n'avait pas de ramifications sérieuses parmi les habitants de Saint-Pétersbourg, car le peuple, au lieu de se tenir à l'écart et de paraître avoir ressenti le contre-coup d'une défaite, se portait en foule, comme à un spectacle, vers la place du Sénat, qui avait été le principal foyer de l'émeute : chacun voulait voir le peu de traces qui restait d'un événement auquel la voix publique donnait même des proportions exagérées : on se montrait les taches de sang sur la neige, les trous

de balles dans la façade des édifices, les feux de bivouac à demi éteints, et çà et là, sur la Néwa couverte d'une glace qui n'avait pas encore toute son épaisseur, des gouffres que la mitraille avait faits et qui avaient englouti bien des victimes.

On ne parlait, dans la foule, que de l'énergie, du courage, de l'héroïsme que l'empereur Nicolas avait déployés vis-à-vis des rebelles. Tout le monde était d'accord sur ce point, qu'il avait prouvé, dans cette terrible épreuve, que personne plus que lui n'était digne de porter la couronne. Une réaction subite et générale s'était faite en faveur du nouveau souverain qui avait si résolûment soutenu, les armes à la main, ses droits légitimes au trône de Russie.

La foule aurait souhaité s'avancer jusque sous les fenêtres du palais d'Hiver pour saluer de ses acclamations le héros de la journée du 26 décembre, mais elle était retenue et refoulée par des piquets de Cosaques de la garde, qui formaient autour du palais un cordon impénétrable.

La haute société de Saint-Pétersbourg n'avait pas plus de sympathie que le peuple pour la cause de la révolte, mais elle s'abstint cependant de manifester d'abord aucune opinion à l'égard des derniers événements; elle affecta d'y rester étrangère

et elle attendit, avant de se prononcer, que la vérité lui fût mieux connue.

On n'ignorait pas, d'ailleurs, qu'un grand nombre de jeunes gens, appartenant aux meilleures familles de l'empire, avaient eu le malheur de tremper plus ou moins dans une conspiration dont on ne savait pas bien encore l'origine et le but. Il n'était que trop certain malheureusement que les casemates de la forteresse se trouvaient déjà encombrées de prisonniers, parmi lesquels on citait des fils de généraux, de hauts fonctionnaires et d'académiciens, des officiers supérieurs, des littérateurs distingués, des personnages de la cour, des conseillers d'État, et même, disait-on, un sénateur.

La nouvelle s'était répandue aussi que l'empereur présidait lui-même aux interrogatoires et faisait comparaître devant lui tous les accusés.

Nicolas avait voulu, en effet, se rendre compte par lui-même de tous les ressorts secrets de la redoutable conspiration qu'il venait de déjouer, mais qu'il n'avait pas encore entièrement vaincue, et, pendant les dix jours qui s'écoulèrent jusqu'à ce que la commission d'enquête fût nommée, il consacra six ou sept heures par jour à l'instruction préliminaire de cette grande affaire criminelle.

Le reste du temps devait à peine suffire aux innombrables occupations personnelles que lui imposait son avénement au trône. Dès l'instant qu'il eut accepté le fardeau de l'empire, il s'était mis à l'œuvre avec une ardeur, une patience et une ponctualité qu'il ne cessa jamais d'apporter dans les choses de son gouvernement, et l'on peut dire que, durant un règne de trente années, il ne négligea pas un seul jour de remplir laborieusement et consciencieusement sa tâche de souverain.

On annonça que l'empereur Nicolas ne recevrait personne, excepté sa famille et ses ministres, avant les fêtes de Noël. Les ambassadeurs étrangers accrédités auprès de la cour de Russie lui avaient demandé la permission de venir lui présenter leurs hommages et leurs félicitations à l'occasion de son avénement. Il les fit remercier et il les pria d'attendre quelques jours, en s'excusant d'un retard que motivait l'état de santé des deux impératrices.

L'impératrice Alexandra, en effet, conservait, des émotions de la terrible journée du 26 décembre, une espèce de fièvre nerveuse qui la privait totalement de sommeil et qui amenait des crises violentes, lorsque son imagination exaltée lui représentait son auguste époux couvert de blessures et prêt

à rendre l'âme. Mais l'empereur était parvenu à la calmer par degrés, en l'entourant de ses enfants et en lui donnant tous les instants qu'il pouvait dérober aux affaires de l'État.

L'impératrice-mère avait été plus dangereusement malade par suite des mêmes terreurs et des mêmes angoisses. Elle était tombée dans un anéantissement général qui devait faire craindre une congestion. Les médecins avaient pu croire pendant la nuit du 26 au 27 décembre qu'elle était mortellement atteinte. Mais, vers le matin, les syptômes alarmants ayant disparu, on ne douta pas que le rétablissement de l'impératrice Marie ne fût plus prompt et plus complet que celui de son auguste belle-fille.

Quant à l'impératrice Elisabeth, qui était restée à Taganrog auprès du corps d'Alexandre Ier, on s'attendait à recevoir d'une heure à l'autre la nouvelle de sa fin; elle avait même fait ses adieux à la famille impériale dans une touchante lettre où elle se réjouissait de quitter la vie pour se réunir dans la mort à son époux bien-aimé.

Contre tout espoir, le courrier, arrivé dans la matinée du 27, apporta un bulletin dans lequel le docteur Stoffregen annonçait qu'il pouvait répondre de la guérison de l'impératrice Élisabeth,

et l'auguste veuve, dans une lettre autographe à l'impératrice-mère, confirmait elle même cette nouvelle inespérée, en disant qu'elle se sentait la force de vivre jusqu'à ce que les funérailles du défunt empereur eussent été célébrées à Saint-Pétersbourg.

La mort d'Alexandre I[er] avait retenti en Europe comme un coup de tonnerre : on eût dit que la clé de voûte de l'édifice de la Sainte-Alliance venait de se briser.

Cette mort si imprévue, qu'on supposa d'abord avoir été subite et qui prêtait ainsi matière aux conjectures les plus romanesques, les plus calomnieuses, excita dans les pays étrangers les mêmes regrets, les mêmes témoignages de sympathie pour le souverain, pour le grand homme. L'admiration et l'enthousiasme qu'il voyait naître sur ses pas en 1814, quand les peuples et les rois le regardaient comme l'arbitre de la paix du monde, se réveillèrent tout à coup autour de son cercueil. Il n'avait laissé, dans le cœur des peuples, que le souvenir de sa sagesse, de sa modération, de sa justice et de sa bonté. Pour les rois, il était, il avait été le plus ferme soutien de leurs droits, de leurs intérêts et de leurs gouvernements.

On lut avec plaisir, à Saint-Pétersbourg, l'ad-

mirable oraison funèbre qu'un éminent écrivain avait consacrée à l'auguste défunt dans le journal officiel du gouvernement français : « La mort de l'empereur Alexandre, disait le *Moniteur universel*, est un de ces événements qui laissent dans le cœur des peuples un sentiment profond. Souverain d'un des plus grands empires du monde, à une des plus grandes époques de l'histoire, son règne et son caractère personnel furent marqués de ce trait distinctif et unique peut-être, qu'il fut aussi grand par sa modération que par sa puissance qui était sans bornes !

« Cette modération parfaite se montra surtout envers la France, à deux époques successives, où peut-être l'enivrement de la victoire et de la fortune eût excusé quelque ressentiment dans une âme moins élevée. Mais il y avait dans le cœur de l'empereur Alexandre un héroïsme naturel, une inspiration d'humanité, qui le rendaient supérieur à la prospérité comme à l'infortune.

« Aujourd'hui, cependant, le sentiment de sa perte pourrait difficilement nous inspirer des expressions plus éloquentes et plus justes que les paroles dont il fut l'objet lui-même, en 1814, dans une de ces solennités littéraires qu'il honorait de sa présence. Il est assez rare que des louanges pronon-

cées devant un prince ne reçoivent pas quelque altération dans la double épreuve du temps et de la mort. Mais, ici, on verra que l'orateur n'était qu'historien et devançait déjà le langage de la postérité. Nous n'ajouterons rien de plus à cette citation :

« La magnanimité d'Alexandre, dit l'orateur « (M. Villemain), dans son discours à l'Académie « Française), reproduit à nos yeux une de ces âmes « antiques, passionnées pour la gloire. Sa puis« sance et sa jeunesse garantissent la longue paix « de l'Europe. Son héroïsme, épuré par toutes les « lumières de la civilisation moderne, semble « digne d'en perpétuer l'empire, de renouveler, « d'embellir encore l'image du monarque philo« sophe présentée par Marc-Aurèle, et de montrer « enfin sur le trône la sagesse armée d'un pouvoir « aussi grand que les vœux qu'il forme pour le « bonheur du monde. »

Ce beau panégyrique eut des échos dans toute la presse française, même dans les journaux de l'opposition libérale qui gardaient rancune à l'autocrate depuis qu'il avait mis au ban de la Sainte-Alliance les conspirateurs, les révolutionnaires et les sociétés secrètes.

On prévoyait, généralement en Europe, que la

mort d'Alexandre aurait de graves conséquences dans les destinées de la politique européenne, mais on ne soupçonnait pas qu'il pût avoir un autre successeur que son frère Constantin, à qui appartenait la couronne, et par droit d'aînesse, et conformément aux lois qui régissaient la succession au trône dans la famille impériale.

Un mot du roi Charles X, qui fut sincèrement affligé de la perte de son généreux allié, paraît indiquer toutefois que les hommes d'État s'attendaient à de sérieuses complications au sujet de l'héritage de l'empereur Alexandre : « Dieu fasse, dit-il, que la cour de Russie ne renouvelle pas la triste et sanglante histoire des successeurs d'Alexandre le Grand ! »

C'était aussi une bien grande et bien irréparable perte pour la famille royale de Prusse, et surtout pour le roi Frédéric-Guillaume, qui n'avait pas de plus cher ni de plus fidèle ami. La douleur de ce prince n'était que trop justifiée par la reconnaissance qu'il devait à son *auguste bienfaiteur*, comme il se plaisait à nommer l'empereur Alexandre, qui lui avait conservé sa couronne dans des circonstances bien difficiles et qui n'avait pas peu contribué à placer la Prusse au premier rang des États européens.

Frédéric-Guillaume donna une marque éclatante de son respect pour la mémoire d'Alexandre Ier, en décidant que toute l'armée prussienne prendrait le deuil à l'occasion de la mort de ce souverain, « qui avait accordé à cette armée une attention si pleine de bienveillance pendant les années d'une guerre à jamais mémorable, disait l'ordre de cabinet dicté par le roi lui-même, et dont la prudence et la sagesse personnelle conduisirent alors les affaires de l'Europe au rétablissement de la paix et de l'ordre, et parvinrent à obtenir ainsi le résultat immense auquel à peine osait-on espérer encore de pouvoir atteindre. »

Le roi de Prusse ne savait pas encore, en adressant cet ordre de cabinet au duc Charles de Mecklenbourg-Strélitz, général commandant les grenadiers de sa garde, que son gendre le grand-duc Nicolas était l'héritier du trône de Russie, désigné par l'empereur Alexandre et reconnu par le césarévitch Constantin.

XXXVI

L'empereur Nicolas avait écrit au roi de Prusse, son beau-père, ainsi qu'à ses sœurs, la grande-duchesse héréditaire de Saxe-Weymar et la princesse royale des Pays-Bas, et à son beau-frère le prince d'Orange, pour leur annoncer son avénement et les tranquilliser sur les suites de l'insurrection du 26 décembre; mais il s'était bien gardé de leur faire part des inquiétudes que lui causaient les périls de la situation et qu'il cachait soigneusement aux impératrices.

Rien, d'ailleurs, n'avait transpiré au dehors, de l'enquête provisoire qu'il dirigeait lui-même, dans son cabinet, en présence de son frère Michel et de quelques personnes qui avaient toute sa confiance, pour découvrir les causes et les auteurs d'une conspiration qu'il n'osait pas se flatter d'avoir complétement vaincue dans la journée du 26 décembre.

Il avait tout lieu de craindre, en effet, une explosion formidable du complot dans les différents centres de l'armée russe, principalement à Toultchine, à Vassilkoff, à Kieff, peut-être à Moscou; il n'était pas même tranquille du côté de la Pologne; il ne doutait pas que les colonies militaires ne fussent bientôt gagnées par les meneurs, sinon déjà acquises à l'insurrection. C'était donc la guerre civile qui pouvait s'allumer d'un moment à l'autre sur toute la surface de l'empire.

L'empereur espérait que les arrestations ordonnées par l'aide de camp général Diebitsch, sous sa propre responsabilité, auraient pu s'effectuer avant que l'armée du Sud, commandée par le prince de Wittgenstein, eût commencé à se soulever. Il était très-impatient de savoir si l'on avait réussi à s'emparer du colonel Pestel, que les aveux des conspirateurs lui signalaient comme le créateur et le chef de l'Association patriotique du Midi, et qui avait dû lever l'étendard de la révolte en Podolie. Il ne savait pas davantage si ses ordres, pour l'arrestation des frères Mourawieff et d'un certain nombre d'officiers de l'armée de l'Ouest, que commandait le comte de Sacken, avaient pu s'exécuter.

En attendant des nouvelles de la première et de la seconde armée, il prenait des mesures en se-

cret pour défendre la capitale au besoin, et pour opposer un déploiement de forces considérables aux progrès d'une insurrection militaire.

Le lendemain même de l'émeute de Saint-Pétersbourg, l'empereur, en prévision des graves éventualités qu'il pouvait craindre, avait songé à former sa maison militaire, et il avait choisi spontanément les officiers qui s'étaient distingués en quelque sorte sous ses yeux pendant la journée du 26. Dans plusieurs ordres du jour, il nomma d'abord ses aides de camp généraux et ses aides de camp : parmi ces derniers, il n'oublia pas de faire figurer ceux qui avaient rempli les mêmes fonctions auprès de sa personne lorsqu'il était grand-duc.

Les aides de camp généraux de l'empereur furent le général Voïnoff, commandant le corps de la garde; le général Soukine, commandant de la forteresse de Saint-Pétersbourg; les lieutenants généraux Demidoff èt Bachoutsky; les généraux-majors Tchitcherine, Soukhozanett, Chenchine, Golovine, Neidhart, Sazonoff, Ouchakoff, Strékaloff, Martinoff, Voropanoff, Isslénieff, Chipoff, Friedricks et Bistrom; les aides de camp d'Adlerberg, Simansky, Mikouline, Prianischnikoff, Stiegelmann, Albrecht, Pérowsky, de Sass, Lazareff,

Stürler, Arbousoff, Wesselowsky, Dewitte, Moller, Kaveline, Chérémetieff, Hartong, Lanskoï, de Lieven, etc.

La plupart des aides de camp nommés, qui devaient conserver leurs autres grades, étaient colonels; quelques-uns n'étaient que capitaines ou simples lieutenants dans les régiments de la garde.

L'empereur, pour témoigner sa reconnaissance à ces régiments qu'il avait en personne commandés dans la journée du 26, daigna leur annoncer que, en souvenir de leur belle conduite, il prenait le titre de chef des régiments de Préobragensky, de Semenowsky, d'Ismaïlowsky, des grenadiers et du bataillon des sapeurs de la garde. Il voulut aussi que le grand-duc héritier prît le titre de chef du régiment de Pavlowski.

Rien ne fut changé alors dans le personnel des hauts fonctionnaires du gouvernement, et, en dépit des fables qu'on avait répandues dans le monde de la cour, sur la nomination d'un nouveau ministère, les ministres d'Alexandre Ier continuèrent leur service auprès de l'empereur Nicolas, qui leur dit, à plusieurs reprises, qu'il aimait à se persuader, en travaillant avec eux, que son auguste frère n'avait pas encore cessé de régner.

Par un ukase du 17 décembre (29, nouv. st.), il

avait appelé le grand-duc Michel à siéger au Conseil de l'Empire, « en témoignage, disait l'ukase, de notre confiance particulière dans le zèle et le dévouement qu'apporte aux intérêts de notre couronne et de la patrie notre frère bien-aimé. » On connaissait depuis longtemps l'affection et l'intimité qui unissaient les deux frères depuis leur enfance; on ne fut pas étonné d'apprendre que les derniers événements, dans lesquels le grand-duc Michel avait montré tant de dévouement et de zèle pour soutenir les droits du nouvel empereur, n'avaient fait que fortifier les liens de leur amitié et de leur confiance réciproques.

Ce fut là, aux yeux des hommes intelligents, la preuve la moins équivoque du consentement libre et inébranlable du césarévitch à la transmission du pouvoir impérial dans les mains du grand-duc Nicolas, car personne n'ignorait que le grand-duc Michel avait pour son frère Constantin une tendresse presque filiale et un attachement sans bornes.

On ne se lassait pas cependant de faire circuler de fausses nouvelles, qui trouvaient de l'écho parmi les familles où l'on avait le plus à redouter les résultats de l'enquête sur le complot du 26 décembre.

On persistait, par exemple, à dire que le grand-duc Constantin protestait contre l'usurpation de l'empereur Nicolas; on croyait savoir que sa protestation avait été formulée dans un manifeste qu'on attendait de Varsovie, mais qui n'arrivait pas. On assurait aussi, sans aucune preuve, que la prestation du serment à l'empereur Nicolas avait rencontré à Moscou une opposition générale; on parlait également de graves désordres qui auraient éclaté à Tver.

En outre, des gens qui se disaient bien informés affirmaient que les colonies militaires de Novogorod s'étaient révoltées au cri de *Vive l'empereur Constantin!* On allait jusqu'à raconter que la seconde armée marchait sur Saint-Pétersbourg pour y faire reconnaître l'autorité de l'héritier légitime d'Alexandre Ier.

En même temps, on répandait les bruits les plus inquiétants au sujet des révélations que les premiers interrogatoires des accusés avaient déjà produites : les instigateurs et les complices de la conspiration étaient partout, disait-on, dans tous les corps d'armée et surtout dans l'état-major général, dans toutes les administrations civiles, dans la noblesse, dans le Sénat et même dans le Conseil de l'Empire.

Pour arrêter ces calomnies, qui excitaient une sourde émotion, l'empereur jugea utile de publier un manifeste dans lequel il exposait sincèrement le résultat de l'enquête régulière, qui n'avait commencé que depuis deux jours, car la commission extraordinaire, appelée à instruire l'affaire du 26 (14) décembre, avait reçu ses pouvoirs d'un ukase en date du 17/29, quoique la plupart des prévenus eussent été déjà interrogés par l'empereur lui-même.

Cette commission, essentiellement militaire, placée sous la présidence du comte Alexandre Tatistcheff, ministre de la guerre, se composait de huit membres seulement : le grand-duc Michel, le prince Alexandre Galitsyne, conseiller privé actuel, et des aides de camp généraux Alexandre Tchernycheff, Golénischeff-Koutouzoff, Benkendorff, Levachoff et Potapoff.

C'était un éminent jurisconsulte, Dmitri Bloudoff, qui devait être le secrétaire de la commission, et qui, en cette qualité, dirigea indirectement les travaux de l'enquête.

Voici le manifeste destiné à imposer silence aux rumeurs mensongères et à rassurer l'opinion publique :

« Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc.,

« A tous Nos fidèles sujets, savoir faisons :

« Le déplorable événement qui a troublé la journée du 14/26 décembre, cette journée où notre manifeste annonçait à Nos peuples que Nous venions de monter sur le trône, est connu dans tous ses détails par la relation que Nous en avons fait publier.

« Au moment où les premiers corps de l'État, tous les fonctionnaires militaires et civils, le peuple, les troupes Nous juraient unanimement obéissance et fidélité, et, réunis dans les temples du Seigneur, appelaient sur Notre règne les bénédictions divines, une poignée de factieux, s'opposant à cet acte national, osa braver les lois, l'autorité, la discipline militaire. Pour dissiper la tourbe des rebelles, il fallut employer la force. Tel est, en peu de mots, cet événement tout entier. Peu important par lui-même, il ne l'est que trop par son principe et par ses conséquences.

« Mais, quelque douleur qu'elles nous causent, nous y retrouvons les impénétrables voies de la Providence, qui punit le mal, et qui, de ce mal même, fait sortir le bien. A la seule vue des premiers résultats de l'enquête dont les troubles du 14/26 sont l'objet, dans le mouvement qui les a produits, deux classes d'hommes se font recon-

naître : les uns n'étaient qu'égarés, ils ignoraient le complot; les autres, véritables conspirateurs, les ont conduits.

« Que voulaient les hommes égarés? Garder la foi de leurs serments. Tous les artifices avaient été mis en œuvre pour leur faire croire qu'ils défendaient le trône, et, sous l'empire de cette idée, ils n'ont pu se rendre à aucune persuasion.

« Que voulaient les conspirateurs? Les mots sacrés de fidélité, de serment, d'ordre légitime, le nom même du césarévitch et grand-duc Constantin n'étaient pour eux que des prétextes de trahison. Ils voulaient profiter du moment pour accomplir leurs criminels desseins, ces desseins longtemps tramés, longtemps médités, longtemps mûris dans les ténèbres, et dont le gouvernement n'avait qu'en partie pénétré le mystère; ils voulaient bouleverser l'empire, et sur ses ruines inaugurer l'anarchie.

« Quels étaient leurs moyens? L'assassinat.

« Leur première victime fut le gouverneur militaire comte Miloradovitch. Celui qu'au champ d'honneur le sort des armes avait respecté dans cinquante batailles a péri sous le fer d'un assassin. Ce meurtre n'a pas été le seul : le colonel Stürler, commandant du régiment des grenadiers du corps,

tué, le général-major Chenchine, le général-major Fridericks, et d'autres, grièvement blessés, ont scellé de leur sang leur fidélité à l'honneur et au devoir.

« Entraînés dans le mouvement, les soldats des compagnies séduites n'ont participé à ces attentats ni de fait, ni d'intention. Une enquête sévère m'en a donné la preuve, et je regarde comme un premier acte de justice et comme une première consolation de les déclarer innocents. Mais cette même justice me défend d'épargner les coupables. Tous ceux dont le procès s'instruit et qui sont reconnus coupables subiront un châtiment proportionné à leurs crimes.

« D'après les mesures déjà prises, le procès, le châtiment, embrasseront dans toute son étendue, dans toutes ses ramifications, un mal, dont le germe remonte à plusieurs années, et, j'en ai la confiance, ils le détruiront jusque dans sa racine, ils purgeront de cette contagion étrangère le sol sacré de la Russie, ils feront disparaître cet odieux mélange de tristes vérités et de soupçons gratuits qui répugne aux âmes nobles ; ils tireront à jamais une ligne de démarcation tranchante et ineffaçable entre l'amour de la patrie et les passions révolutionnaires, entre le désir du mieux et la fureur

des bouleversements; ils montreront au monde que la nation russe, toujours fidèle à son souverain et aux lois, repousse les secrets efforts de l'anarchie comme elle a repoussé les attaques ouvertes de ses ennemis déclarés; ils montreront comment on se délivre d'un pareil fléau, et ils prouveront que ce n'est point partout qu'il est indestructible.

« Nous avons droit d'espérer et d'attendre ces résultats salutaires de l'attachement que toutes les classes de Nos sujets témoignent à Notre personne et à Notre trône. Au milieu des événements du 14/26, Nous avons trouvé avec joie, avec reconnaissance, dans les habitants de la capitale, autant d'affection que de zèle; dans les troupes, le plus impatient désir de châtier la révolte au premier signal du monarque; dans leurs chefs, le plus sincère dévouement, inspiré par un sentiment profond d'honneur et d'amour pour nous. Parmi eux s'est distingué le comte Miloradovitch, soldat intrépide, habile capitaine, chef constamment aimé, terrible dans la guerre, doux dans la paix, administrateur plein de justice, ardent à remplir les ordres de son souverain, fils dévoué de l'Église et de la patrie; il est tombé sous les coups d'une main lâche et perfide, loin des champs de bataille, mais il est tombé victime du zèle qui l'avait tou-

jours animé; il est tombé fidèle à son devoir, et désormais, dans les annales de la Russie, sa mémoire est impérissable.

« Donné à Saint-Pétersbourg, le 19e jour (31, nouv. st.) du mois de décembre de l'an de grâce 1825, et de Notre règne la première année.

« NICOLAS. »

Ce glorieux hommage, rendu à la mémoire du brave général Miloradovitch, avait suivi de près ses obsèques qui furent célébrées, aux frais du trésor impérial, avec la plus grande pompe et avec les honneurs militaires dus à son rang. L'empereur Nicolas assista en personne, avec le grand-duc Michel, à la messe funèbre chantée dans la cathédrale de Notre-Dame de Kasan.

Après que la dépouille mortelle de l'illustre défunt eut été déposée au monastère de Saint-Alexandre-Newsky, le général Golénischeff-Koutouzoff, qui occupait à titre provisoire, le poste de gouverneur-général de Saint-Pétersbourg, fut confirmé dans ses fonctions où il avait eu déjà plus d'une occasion de faire preuve de zèle, de fermeté et de savoir-faire.

On avait enfin des nouvelles de Novogorod et de Moscou, et ces nouvelles étaient aussi bonnes

qu'on pût les souhaiter. Le serment de fidélité à l'empereur Nicolas avait été prêté partout sans trouble et sans hésitation dans les colonies militaires comme dans la vieille capitale des tzars.

Le prince Dmitri Galitsyne, gouverneur-général de Moscou, administrateur éclairé et prudent, pouvait se féliciter d'avoir obtenu cet heureux résultat, sans que la tranquillité de la ville eût été un seul instant compromise. Par ses ordres, le 30 décembre, aux sons de la grosse cloche du Kremlin, le sénat et les fonctionnaires civils et militaires s'étaient réunis dans la cathédrale de l'Assomption, au milieu d'un immense concours de fidèles.

L'archevêque Philarète, revêtu de ses habits pontificaux, avait paru, accompagné de son clergé et portant une boîte d'argent qu'il déposa avec respect sur une table devant les portes du sanctuaire. Il resta quelques instants plongé dans un pieux et triste recueillement, les yeux fixés sur cette boîte d'argent qui renfermait les dernières volontés de son bien-aimé maître, feu l'empereur Alexandre; puis, relevant la tête et se tournant vers l'assistance, il prononça d'une voix lente et distincte cette éloquente allocution que les sanglots

étouffés de l'auditoire interrompaient par intervalles :

« Prêtez l'oreille, ô Russes! s'écria-t-il ; trois ans se sont écoulés depuis que ce temple saint, choisi pour le sacre de nos monarques, et ce vase exposé à vos regards, renferment la volonté suprême, la volonté dernière de l'empereur Alexandre. Les gardiens de ce dépôt auguste n'ont point osé soulever, avant le temps, le voile dont il avait plu au défunt de le couvrir.

« Il n'arriva que trop tôt, le moment douloureux où nous devions chercher les dernières volontés du souverain qui avait terminé sa noble et glorieuse vie ; mais nous fûmes longtemps à ignorer que ce moment était venu.

« Héritier des vertus et de la magnanimité d'Alexandre, Nicolas s'était empressé d'appeler à l'empire son frère aîné le grand-duc Constantin, et avait ordonné en même temps que le testament de feu l'empereur demeurât sous le voile qui en gardait le mystère. Sans doute il nous était donné de le pressentir, ce secret qui renfermait un acte ajouté aux lois antérieures sur l'ordre de succession au trône ; mais en le divulguant alors, n'aurions-nous pas déchiré le cœur de tout sujet fidèle, par un cruel et inévitable partage d'affections et de

dévouement? Que nous restait-il donc à faire dans ces graves circonstances?

« Ame bienheureuse d'Alexandre, tu as jugé nos intentions, tu as reconnu que le seul gage de fidélité qu'il nous fût possible d'offrir à ta mémoire était de veiller religieusement sur le dépôt confié à notre garde, de l'envelopper de notre silence, et d'ensevelir un auguste secret au fond de ce vase, ainsi que dans un tombeau, jusqu'à l'instant marqué par la Providence où il serait permis de le faire connaître à la face du monde.

« Dans ses décrets adorables, le Roi des rois a hâté l'heure de la décision. Tous les obstacles ont disparu, et la volonté d'Alexandre va sortir vivante de son tombeau pour nous révéler notre avenir.

« Russes, vous avez trouvé pendant vingt-cinq années le bonheur dans l'accomplissement de cette volonté souveraine : vous allez l'entendre une dernière fois, mais, cette fois encore, vous y trouverez votre félicité. »

Après ce discours, la boîte fut ouverte, l'archevêque en tira le pli cacheté qu'il y avait enfermé de sa propre main trois années auparavant; les cachets reconnus intacts, il les brisa en présence de l'assemblée et lut lui-même à haute voix les divers documents que contenait l'enveloppe, savoir

le manifeste de l'empereur Alexandre et l'acte original par lequel le grand-duc Constantin avait renoncé à tous ses droits à la couronne, au profit de son frère puîné Nicolas. Ensuite, tous les assistants prêtèrent serment de fidélité au nouvel empereur, entre les mains de l'archevêque.

Un courrier du comte de Sacken arriva, le 3 janvier 1826, à Saint-Pétersbourg : le général en chef de la première armée ou armée de l'Ouest annonçait à l'empereur que les différents corps de cette armée avaient prêté serment et que tout s'était passé dans un ordre parfait. La plus grande tranquillité régnait à Kieff, où des conciliabules politiques avaient été signalés pourtant, lorsque la nouvelle de la mort d'Alexandre était parvenue dans cette ville ; il y avait encore, parmi quelques groupes d'officiers, disait le comte de Sacken, un reste d'émotion et de défiance.

L'empereur apprit aussi, avec satisfaction, que la cérémonie du serment n'avait pas rencontré d'opposition dans l'armée de Finlande. Mais on ne savait rien de la seconde armée ou armée du Sud, commandée par le comte de Wittgenstein, ni de l'armée de Pologne, et les bruits malveillants continuaient à circuler.

L'empereur décida donc que les réceptions offi-

cielles n'auraient pas lieu, comme à l'ordinaire, le jour de Noël : la santé, encore altérée, des deux impératrices, était d'ailleurs un prétexte suffisant pour déroger à l'usage.

Les fêtes de Noël n'en furent pas moins célébrées avec beaucoup d'éclat, d'autant plus que cette grande solennité religieuse coïncide avec la commémoration annuelle de la campagne de 1812. On avait momentanément quitté le deuil à l'occasion des fêtes, et la cour, les généraux et officiers de la garde et de l'armée présents à Saint-Pétersbourg, les hauts fonctionnaires et une foule de personnes de distinction assistèrent au service divin et au *Te Deum* dans la chapelle du palais d'Hiver.

L'empereur n'était peut-être pas sans inquiétude sur les complications imprévues qui pouvaient se produire en Pologne, malgré l'énergique autorité du césarévitch, car il avait appris, par les interrogatoires des accusés du 26 décembre, l'existence redoutable des sociétés secrètes polonaises. Il ne voulut pas, toutefois, laisser croire qu'il eût des doutes à l'égard de la fidélité de ses sujets polonais, et il leur adressa, en date du 25 décembre (calendr. russe), un manifeste où il leur exprimait en ces termes ses sympathies et sa généreuse confiance :

« Polonais, nous avons déjà déclaré que notre

désir invariable est que notre gouvernement ne soit qu'une continuation de celui de l'empereur et roi Alexandre Ier, de glorieuse mémoire, et nous vous déclarons que les institutions qu'il vous a données resteront sans aucun changement. En conséquence, je promets et je jure devant Dieu que j'observerai l'acte constitutionnel et que je mettrai tous mes soins à en maintenir l'observation.

« Priez le Tout-Puissant de nous bénir; aidez-nous par des services et accordez-nous la confiance que nous attendons de vous comme une portion précieuse de l'héritage que nous a laissé l'empereur que nous pleurons, pour que nous remplissions exactement les devoirs difficiles qu'il nous a imposés. Soyez assurés, en retour, que, pénétré des mêmes sentiments, nous vous donnerons les preuves les plus sincères de notre affection royale. »

Par un ordre du jour, joint à ce manifeste, il maintient le général prince Zaïonczeck dans sa dignité de vice-roi ou lieutenant-général du royaume de Pologne, en déclarant que tous les employés de l'administration civile et militaire seraient maintenus également dans leurs fonctions.

Il n'avait pas attendu la nouvelle du serment prêté par les colonies militaires, pour leur témoi-

gner des sentiments de bienveillance dans cet ordre du jour, qui rappela combien il avait eu part à leur création et à leurs progrès :

« Soldats des colonies militaires,

« Vous avez déjà eu connaissance de mon ordre du jour du 15/27 de ce mois, par lequel, partageant avec les braves armées russes l'affliction, causée par le malheur affreux qui nous a tous atteints, j'ai accordé aux régiments de la garde les uniformes que portait l'empereur Alexandre Ier, de glorieuse mémoire.

« Ma profonde vénération pour la mémoire de l'empereur, notre père et bienfaiteur, me porte à m'adresser directement à vous, soldats des colonies militaires !

« Vous avez été organisés par l'empereur Alexandre Ier, et plus d'une fois votre zèle et vos efforts ont reçu pour récompense les témoignages de sa haute satisfaction. L'existence de vos colonies développe le but de ses intentions salutaires, et l'heureuse situation dans laquelle vous vous trouvez placés est le fruit des soins paternels qu'il vous consacrait.

« Partageant dans toute son étendue la pensée bienfaisante qui a créé les colonies militaires, j'af-

fermirai votre bien-être et, en témoignage de ma bienveillance, je vous fais présent de l'uniforme que feu l'empereur était dans l'habitude de porter.

« Cet uniforme sera conservé au régiment des grenadiers du comte Araktchéïeff, le premier qui ait reçu un établissement colonisé, et sera déposé dans la chapelle dudit régiment, près du portrait de l'empereur, fondateur des colonies militaires.

« Soldats ! joignez ce monument au monument immortel de votre fondation : qu'il soit à jamais le gage de ma bienveillance pour vous, et qu'il vous guide dans le chemin de la fidélité au trône !

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 22 décembre 1825
(3 janvier 1826, nouv. st.) »

Les nouvelles de l'armée du Sud arrivèrent enfin et firent cesser toutes les rumeurs fâcheuses qu'on colportait jusque dans le palais impérial. Il y avait bien eu une certaine agitation à Toultchine, à Viatka, à Vassilkoff, mais tout s'était borné à des réunions bruyantes dans lesquelles les officiers manifestaient de la répugnance à prêter un second serment qui annulerait le premier. Ce serment avait été néanmoins prêté partout sans résistance, quoique avec froideur. « Les ordres du

baron Diebitsch, relatifs à l'arrestation du colonel Pestel et de plusieurs de ses complices, étaient exécutés ou allaient l'être, disait le comte de Wittgenstein; Pestel avait même été envoyé, sous bonne garde, à Saint-Pétersbourg. »

Un courrier de Varsovie apporta aussi des nouvelles non moins rassurantes.

Le grand-duc Constantin, qui s'était tenu constamment renfermé dans le palais du Belvédère depuis la mort de son auguste frère, avait reparu en public pour recevoir en personne le serment de fidélité des troupes russes et polonaises, au nom de l'empereur Nicolas, dont l'autorité était désormais reconnue en Pologne comme en Russie.

Cette heureuse nouvelle se trouvait confirmée par cette admirable lettre que le césarévitch écrivait à l'empereur :

« Sire,

« C'est avec joie et attendrissement que j'ai eu le bonheur de recevoir le rescrit qui m'annonce l'heureux avénement de Votre Majesté Impériale au trône de vos ancêtres.

« La volonté du souverain régnant par la grâce de Dieu est sacrée pour notre bien-aimée Russie, comme elle doit l'être pour toute nation qui envi-

sage la force des institutions comme un bienfait de la Providence. Votre Majesté Impériale, en exécutant la volonté de feu l'empereur, n'a fait que suivre les desseins du Roi des rois, dont la divine providence régit et inspire les actes des souverains d'ici-bas, dans toutes les circonstances graves comme celle qui vient de se présenter.

« La volonté sacrée de feu l'Empereur a donc été accomplie. En contribuant à son accomplissement, je n'ai fait que mon devoir, le devoir de sujet fidèle, de frère dévoué, de Russe, fier et heureux d'obéir à Dieu et à son souverain.

« Le-Tout-Puissant, dont la sollicitude pour la Russie et pour ceux qui la gouvernent est constante, et qui verse les trésors de ses bienfaits sur une nation toujours fidèle aux lois divines, sera votre guide et votre soutien, ô très-gracieux souverain !

« Si mes faibles moyens, que je dépose aux pieds du trône, peuvent alléger le fardeau du pouvoir qui vous a été remis par Dieu, c'est par mon dévouement sans bornes, ma fidélité, mon obéissance et le zèle que je montrerai à remplir les ordres de Votre Majesté Impériale, que je veux les utiliser.

« Je supplie le Tout-Puissant de conserver votre

précieuse santé, de prolonger vos jours et de transmettre aux générations futures la gloire de votre nom, gloire qui est aussi celle de l'Empire de Russie.

« Très gracieux souverain !

« de Votre Majesté Impériale,

« le plus fidèle sujet.

« CONSTANTIN.

« Varsovie, 20 décembre 1825 (1er janvier 1826). »

L'empereur, qui avait fait notifier son avénement aux puissances étrangères, se sentait dès lors assez solidement établi sur le trône pour leur faire connaître la ligne politique qu'il voulait suivre. Il accorda donc une audience aux ambassadeurs et aux ministres de ces puissances qui avaient demandé à lui offrir leurs félicitations. Il les reçut avec la plus gracieuse aménité et il les remercia de nouveau, avec cordialité, d'avoir bien voulu, pendant la fatale émeute du 26 décembre, s'intéresser à sa cause qui était celle de la sainte Russie et du trône impérial.

Il prit de là occasion de prononcer tout un discours que lui suggéra la circonstance et qu'il improvisait avec autant de netteté que de chaleur.

Il parla de la répugnance qu'il avait eue à em-

ployer la force pour étouffer l'insurrection; il exprima la douleur que lui avait causée cette cruelle nécessité de défendre la loi et de sauver l'État au prix du sang de ses sujets égarés; il ne cacha pas la profonde affliction qu'il éprouvait en se voyant obligé de sévir contre les auteurs du complot qui s'attaquait à l'existence même de l'empire et qui, s'il eût triomphé, devait replonger le pays dans la barbarie, sous prétexte d'affranchissement et de liberté.

Il exposa ensuite avec beaucoup de franchise les principes d'ordre et de paix qui lui serviraient de règle pendant son règne; il manifesta le désir de voir continuer des relations amicales entre les grandes familles de la société européenne; il invoqua, à cet égard, la solidarité qui devait exister entre les chefs de ces familles et les peuples que Dieu leur avait donnés à gouverner, puisque, dit-il, le bonheur des gouverneurs et des gouvernés dépendait de l'union intime de leurs droits et de leurs devoirs réciproques! Quant à lui, en protestant de son respect pour les traités, il déclara qu'il s'efforcerait de marcher sur les traces de son auguste frère feu l'empereur Alexandre, et qu'il n'avait rien de plus à cœur que de travailler, comme lui, au repos et à la prospérité de l'Europe.

Il termina en disant qu'il avait chargé son ministre des affaires étrangères de remettre aux représentants des cours de l'Europe accrédités auprès de la cour de Russie une note diplomatique qu'il les priait de faire parvenir à leurs gouvernements.

Cette note, rédigée par l'empereur lui-même, leur fut remise, en effet, le lendemain; elle était ainsi conçue :

« Appelé à succéder à l'empereur Alexandre, l'empereur Nicolas hérite aussi des principes qui ont présidé à la politique de son auguste prédécesseur, et Sa Majesté Impériale a fait prescrire à ses ambassadeurs, ministres et agents auprès des puissances étrangères, de leur déclarer que, marchant de tout son pouvoir sur les traces du souverain dont elle pleure la perte, elle professera la même fidélité aux engagements contractés par la Russie, le même respect pour tous les droits que consacrent des traités existants, le même attachement aux maximes conservatrices de la paix générale et des liens qui subsistent entre toutes les puissances.

« En retour, l'Empereur se plaît à espérer de leur part les mêmes dispositions à entretenir ces rapports d'intime amitié et de confiance mutuelle qui, établis et maintenus sous l'empereur Alexan-

dre, ont donné dix années de repos à l'Europe. »

Au sortir de cette audience, qui laissa une impression profonde dans l'esprit des assistants, le comte de la Ferronnais, ambassadeur de France, encore sous le prestige de l'admiration que lui avait inspirée le discours de l'empereur Nicolas, écrivait à son ami le vicomte de Chateaubriand : « Je viens de voir Pierre le Grand civilisé. »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE XVIII.

Tristes pressentiments de l'empereur. — Accident de voiture qui met sa vie en danger (juin 1823). — Son fatalisme. — Conférences avec l'empereur d'Autriche à Czernowitch. — La princesse de Wurtemberg embrasse la religion grecque et prend le nom d'Hélène. — Son mariage avec le grand-duc Michel (9 février 1824). — Maladie de l'empereur. — Amour du peuple russe pour ses souverains. — La grande-duchesse Alexandra projette un voyage à Berlin avec sa famille. — Vaisseau que l'empereur fait préparer pour elle. — Périlleuse traversée d'Oranienbaum à Darnemunde. — Chagrin qu'éprouve Alexandre. — Mort de sa fille naturelle Sophie N..... — Il se retire à Tzarskoé-Sélo. — Il y rencontre l'impératrice Élisabeth. — Leur réconciliation. — Dernière lettre de la baronne de Krudener à l'empereur. — Cette prophétesse va mourir en Crimée, chez la princesse Anna Galitsyne. — Les trois dominations de la Famine, de la Guerre et de la Peste. — Disette dans la Russie Blanche. — Mutinerie des paysans dans le gouvernement de Novogorod. — Le choléra à Astrakhan. — Propagande révolutionnaire en Pologne. — Aveuglement du grand-duc Constantin ; faiblesse de l'empereur. — Voyage d'Alexandre chez les Cosaques Kirghises. — Les sociétés secrètes dans les colonies militaires. — Débordement de la Néwa (19 novembre 1824). — Tableau et désastres de l'inondation à Saint-Pétersbourg. — Dévouement de l'empereur. —

Prodiges de charité. — Retour du grand-duc Nicolas au palais d'Hiver. . . . . Pag. 5 à 27.

CHAPITRE XIX.

Découragement de l'empereur. — Passage du grand-duc Nicolas et de sa famille à Varsovie. — Le droit d'aînesse. — Le grand-duc Nicolas nommé chef de la 2e division d'infanterie de la garde. — Alexandre à Varsovie (15 avril 1825). — L'esclavage du *métier* d'empereur. — Révélation de Sherwood, sous-officier des lanciers du Boug. — Sa mission secrète à Koursk. — Mort mystérieuse de ce jeune officier, en 1828. — L'*Union du Bien public.* — L'empereur menacé du poignard par les sociétés secrètes de l'armée. — Clôture de la diète de Pologne (2 juin). — Discours de l'empereur. — Son retour en Russie. — Naissance de la grande-duchesse Alexandra, troisième fille du grand-duc Nicolas (24 juin 1825). — Son baptême. — Grandes manœuvres au camp de Tzarskoé-Sélo. — Maladie de l'impératrice Élisabeth. — Elle refuse d'aller passer l'hiver en Italie. — Son médecin Stroffregen. — Les docteurs Trinius et Muller. — Wylies, médecin de l'empereur. — Alexandre se fait prescrire par son médecin un voyage de santé dans la Russie méridionale. . . . . Pag. 28 à 43.

CHAPITRE XX.

Le voyage de l'empereur dans la Russie méridionale est décidé. — L'impératrice se réjouit d'être malade, pour accompagner l'empereur. — Le duc Alexandre de Wurtemberg, chef des voies de communication de l'Empire. — Projet de relier par un canal le Volga et le Don. — Alexandre inspecte les colonies militaires d'infanterie. — Son ordre du jour à ce sujet (29 juillet 1825). — La ville de Taganrog, choisie pour le séjour de l'impératrice. — Incendie de l'église de la Transfiguration à Saint-Pétersbourg (20 août). — Présages de la colère céleste. — Les deux comètes. — Préparatifs du départ de l'empereur. — Ses dernières instructions au grand-duc Nicolas. — Distribution de croix aux officiers de la Maison du grand-duc. — Fête de l'impératrice-mère à Péterhoff. — Lettre du césarévitch à l'em-

pereur. — Confidence d'Alexandre à sa sœur la princesse d'Orange. — Réponse de l'empereur à son frère Constantin. — Fête de l'empereur. — Cérémonie religieuse au monastère de Saint-Alexandre-Newsky. — Le métropolitain Séraphim.

Pag. 44 à 59.

CHAPITRE XXI.

Prévenances de l'empereur pour son frère Nicolas. — Inauguration du palais Michel. — La famille impériale y dîne. — Le grand-duc Nicolas, partant pour Bobrouisk, fait ses adieux à l'empereur. — Portrait de la grande-duchesse Alexandra, gravé par Wright, d'après la peinture de G. Dawe. — L'empereur ajourne le voyage du grand-duc à Varsovie. — Messe des morts célébrée au couvent de Saint-Alexandre-Newsky. — L'empereur y assiste seul. — Le métropolitain Séraphim lui présente un skhimnik. — L'empereur visite la cellule de cet ermite. — Il en est vivement impressionné. — Étranges paroles du skhimnik. — Pressentiments d'Alexandre en quittant sa capitale. — Il retourne à Tzarskoé-Sélo. — Ses adieux à sa famille. — Les bougies allumées en plein jour. — Le prince Pierre Wolkonsky. — Le baron Diebitsch, aide de camp général de l'empereur. — Le comte Michel Worontzoff, gouverneur-général de la Nouvelle-Russie. — Départ de l'empereur et de l'impératrice (13 et 15 septembre 1825). . . . . Pag. 60 à 74.

CHAPITRE XXII.

L'empereur et l'impératrice à Taganrog. — Lettre d'Alexandre à l'amiral Chischkoff. — Mort du comte Gourieff, ministre des apanages. — Excursions de l'empereur sur les côtes de la mer d'Azoff et chez les Cosaques du Don. — Le comte Worontzoff l'engage à visiter la Crimée. — Pourquoi l'empereur accède à ce projet de voyage. — Départ de Taganrog (1er novembre 1825). — L'empereur voyage à cheval à travers les montagnes. — Il s'arrête au château du comte Worontzoff, près d'Aloupka. — Il visite les environs. — Il se rend seul à Khouréis, chez la princesse Anna Galytsyne. — Son pèlerinage au tombeau de Madame de Krudener, à Karassou-Basar. — Ses entretiens avec la Fée

des Rochers. — Il est atteint de la fièvre. — Son passage à Sébastopol, à Balaclava, à Baktchi-Saraï. — Son indisposition augmente. — Il se hâte de retourner à Taganrog. — Il y arrive fort souffrant (17 novembre). — Le lieutenant-général, comte de Witt, vient lui annoncer l'existence d'une conspiration dans l'armée. — L'empereur tombe gravement malade. — Le général-major d'artillerie, Arnoldi. — Le dernier mot d'ordre donné par l'empereur. — Ses menaces contre le colonel Pestel. — Il reçoit l'extrême-onction. — Ses pressentiments de mort. — Lettre de l'impératrice à l'impératrice-mère. — Le prince Wolkonsky et le baron Diebitsch au lit de mort de l'empereur. — Derniers moments d'Alexandre. — Lettre de l'impératrice Élisabeth. . . . . Pag. 75 à 97.

CHAPITRE XXIII.

Séjour du grand-duc Michel à Varsovie. — Accueil cordial que lui fait son frère Constantin. — La véritable reine de Pologne. — Le césarévitch devient tout à coup triste et soucieux. — On cherche en vain la cause de cette tristesse subite. — Les courriers de Taganrog. — Constantin reçoit la nouvelle de la mort d'Alexandre. — Douleur des deux frères. — Lettre confidentielle du prince Wolkonsky. — L'amulette du défunt empereur. — Constantin déclare qu'il persiste dans sa renonciation au trône. — Il convoque les hauts dignitaires du gouvernement. — Nicolas Nowossiltzoff. — Constantin déclare que son frère Nicolas doit succéder à l'empereur Alexandre. — Sa lettre à l'impératrice-mère (26 novembre). — Sa lettre officielle au grand-duc Nicolas. — Sa lettre intime au même. — Ses lettres au prince Wolkonsky et au baron Diebitsch. — Ses instructions à son frère Michel partant pour Saint-Pétersbourg. — Il s'enferme dans son palais. . . . . Pag. 98 à 116.

CHAPITRE XXIV.

Première nouvelle de la maladie de l'empereur à Saint-Pétersbourg (7 décembre). — Le comte Miloradovitch communique au grand-duc Nicolas les lettres du prince Wolkonsky et du baron Diebitsch. — Douleur du grand-duc et de la grande-du-

chesse. — L'impératrice-mère est instruite par le fait d'une indiscrétion. — Son désespoir. — Le grand-duc Nicolas passe la nuit auprès d'elle. — Il s'exprime à cœur ouvert devant son aide de camp, M. d'Adlerberg. — Nouveau courrier de Taganrog. — Meilleures nouvelles. — Lueurs d'espoir. — Le bruit se répand que l'empereur est hors de danger. — Le *Te Deum* du 9 décembre. — Le grand-duc Nicolas apprend que son frère Alexandre est mort. — Rühl, médecin de l'impératrice-mère. — Son confesseur, Krinitzky. — Avertissement surnaturel. — Le *Te Deum* changé en *De Profundis*. — Deuil de la famille impériale. — Le grand-duc Nicolas se rend aux postes du palais et fait prêter serment au nom du césarévitch. — Cérémonie de la prestation du serment dans la chapelle du palais. — Trouble de l'impératrice-mère en apprenant que le serment a été prêté à Constantin. — Vive discussion à cet égard entre le grand-duc Nicolas et le prince Alexandre Galitsyne. — Séance extraordinaire du Conseil de l'Empire. — Opinions contradictoires du prince Alexandre Galitsyne, du prince Labanoff, de l'amiral Chischkoff. — Ouverture du pli cacheté de l'empereur Alexandre. — Les membres du Conseil de l'Empire se rendent auprès du grand-duc Nicolas. — Le grand-duc prend connaissance des pièces contenues dans le pli cacheté. — Il persiste à maintenir que Constantin est empereur. — Le comte Litta prie le grand-duc de conduire lui-même au serment les membres du Conseil. — L'impératrice-mère approuve tout ce qui a été fait. — Ukase du Sénat, ordonnant de prêter serment à l'empereur Constantin Ier. — Le grand-duc Nicolas fait partir pour Varsovie son aide de camp Lazareff et M. Opotchinine, ancien aide de camp du césarévitch. — Sa lettre à son frère Constantin. — Commencement du règne de Constantin Ier. — Le peuple pleure la mort d'Alexandre. . . . . Pag. 117 à 138.

CHAPITRE XXV.

Le grand-duc Nicolas écrit au général-gouverneur de Moscou pour le prier de s'opposer à l'ouverture du pli cacheté déposé dans la cathédrale. — M. de Manteuffel, aide de camp du comte Miloradovitch, apporte cette lettre à Moscou. — Le bruit de la

mort d'Alexandre circule dans la ville. — Débats entre l'archevêque Philarète et le prince Dmitri Galitsyne. — Le général-gouverneur tient conseil avec le prince Paul Gagarine, procureur-général du Sénat. — Décret du sénat de Moscou. — La mort d'Alexandre est publiée et on prête serment à son successeur Constantin. — Période d'attente et d'anxiété à Saint-Pétersbourg. — Lettres du grand-duc Nicolas au césarévitch et au prince Wolkonsky. — Le grand-duc se tient renfermé au palais d'Hiver. — Rumeurs étranges au sujet de la mort d'Alexandre Iᵉʳ. — Odieuses et ridicules calomnies. — Prétendues réunions littéraires à Saint-Pétersbourg. — Défiances du grand-duc Nicolas. — Aveuglement du comte Miloradovitch. — Arrivée du grand-duc Michel (14 décembre). — Sa conférence secrète avec l'impératrice-mère. — Les lettres de Constantin paraissent insuffisantes au grand-duc Nicolas. — Sa discussion avec son frère Michel. — Il écrit une nouvelle lettre au césarévitch. — Le grand-duc Michel se dérobe aux regards et aux questions indiscrètes de la cour. — Il reste confiné dans son palais.
Pag. 139 à 154.

CHAPITRE XXVI.

Pas de nouvelles de Varsovie. — Inquiétudes du grand-duc Nicolas. — L'impératrice-mère prie le grand-duc Michel de retourner à Varsovie. — Sombres pressentiments du grand-duc Michel. — Lettre du grand-duc Nicolas au prince Wolkonsky. — Retour de l'aide de camp Lazareff. — Lettre de Constantin qui refuse absolument de venir à Saint-Pétersbourg. — Relation de la mission de Lazareff. — Le grand-duc Michel s'arrête à moitié route de Varsovie et ne va pas plus loin que Nennal. — Il a ordre de retenir les courriers et d'ouvrir les dépêches. — Motifs qui empêchaient le césarévitch de quitter la Pologne. — Une de ses boutades rapportée par le général Gendre. — Préoccupations de la princesse de Lowicz. — Émotion croissante à Saint-Pétersbourg. — Le général Toll envoyé à l'empereur par le baron de Sacken, commandant en chef de la première armée. — Il est reçu en audience chez le grand-duc Nicolas et chez l'impératrice-mère. — Ses dépêches ne sont pas ouvertes. — Il part à la re-

cherche de l'empereur Constantin. — Il est retenu à Nennal par le grand-duc Michel, en vertu d'un ordre du grand-duc Nicolas. — Le grand-duc Michel demande de nouvelles instructions à son frère Nicolas. — État des esprits à Saint-Pétersbourg. — Arrivée du baron Frideriks, envoyé de Taganrog par le baron Diebitsch (24 décembre). — Le grand-duc Nicolas ouvre les dépêches adressées à l'empereur. — Ces dépêches contiennent la révélation du complot révolutionnaire qui se tramait dans l'armée. — Détails dont Alexandre avant sa mort avait eu connaissance. — Le général Tchernischeff, envoyé par Diebitsch au prince Wittgenstein pour faire arrêter les principaux conspirateurs de l'armée du Sud. — Perplexité du grand-duc Nicolas. — Il mande auprès de lui le comte Miloradovitch et le prince Alexandre Galitsyne. — Il leur communique les dépêches du baron Diebitsch. — Miloradovitch persiste dans son incroyable confiance. — Le baron Diebitsch soupçonné d'avoir fait du zèle. — Tous les complices signalés de la conspiration sont absents de Saint-Pétersbourg. — On ne peut mettre la main sur un des chefs, le capitaine Maïboroda. — Le feldïager Beloossouf arrive de Varsovie, sans avoir passé par Nennal. — Lettre décisive du césarévitch à son frère Nicolas. — Le grand-duc Nicolas se déclare satisfait — Il sera empereur . . . . Pag. 155 à 174.

CHAPITRE XXVII.

Le grand-duc Nicolas se rend auprès de l'impératrice-mère, et lui fait part de sa résolution d'accepter la couronne. — Lettre du césarévitch à sa mère. — Le grand-duc Nicolas fait préparer le manifeste de son avénement par le conseiller d'État, Michel Spéransky. — Il écrit à son frère Michel de revenir à la hâte avec le général Toll. — Conférence du grand-duc Nicolas avec le métropolitain Séraphim, le prince Lapoukhine et le général Woïnoff. — Adieux du grand-duc Nicolas et de sa femme au palais d'Anitchkoff. — Le grand-duc s'installe, le soir même, dans le cabinet de l'empereur. — Un aide de camp du général Bistrom demande à lui remettre une lettre. — Quelle était cette lettre. — Le signataire de cette lettre dénonce la conspiration qui va éclater. — Entretien du grand-duc Nicolas avec le lieu-

tenant Jacques Rostovtzoff. — Comment Rostovtzoff avait découvert l'existence du complot. — Son ami, le comte Konovnitsyne. — Les complices du comte. — Rostovtzoff surprend les conjurés en conciliabule. — Il ne craint pas de leur déclarer qu'il les a dénoncés au grand-duc Nicolas. — Il remet un duplicata de sa lettre au grand-duc, dans les mains de Konovnitsyne. — Kakhowsky veut le poignarder. . . . . . Pag. 175 à 195.

CHAPITRE XXVIII.

Le grand-duc Nicolas, dans la nuit du 24 au 25 décembre. — Sa lettre au prince Wolkonsky. — La journée du dimanche 25 décembre. — Le manifeste, à peine signé par le nouvel empereur, est déjà connu. — Dîner en tête-à-tête du grand-duc et de la grande-duchesse, au palais d'Anitchkoff. — Le grand-duc héritier apprend que son père est empereur et sa mère impératrice. — Ses regrets et ses larmes. — Délicatesse de sentiment chez un enfant de sept ans. — Le comte Miloradovitch soutient que la conspiration n'existe pas. — Réunions nocturnes des conjurés. — Le prince Obolensky, lieutenant de la garde. — Le capitaine des dragons de Nijni, Iakoubovitch. — Agitation dans la ville, à minuit. — Séance extraordinaire du Conseil de l'Empire. — Lecture du manifeste impérial. — Annexes du manifeste. — Commencement du règne de l'empereur Nicolas. — Mauvais présage du lundi. — L'empereur et l'impératrice reçoivent les félicitations des personnes de la Maison impériale. — Lettre de l'empereur Nicolas à son frère Constantin. — Le *métier d'empereur*. — Nicolas Ier pendant la nuit du 25 au 26 décembre. . . . . Pag. 196 à 216.

CHAPIPRE XXIX.

La police était-elle ou non complice de la conspiration? — Les conspirateurs pendant la nuit du 25 au 26 décembre. — Conrad Ryléïeff, organisateur des sociétés secrètes en Russie. — Ses antécédents. — Son caractère. — Il empêche Iakoubovitch d'assassiner l'empereur Alexandre. — Ses ouvrages littéraires. — Son ami Alexandre Bestoujeff. — Indécision du but de ce complot. — Associations patriotiques du Midi et du Nord. —

Hippolyte Mouravieff-Apostol et Svistounoff. — Le prince Eugène Obolensky et le prince Serge Troubetzkoï reconnus chefs de la conspiration à Saint-Pétersbourg. — Le prince Serge Troubetzkoï nommé dictateur. — Son portrait. — Principaux conjurés : le lieutenant colonel Batenkoff, le baron de Steinheil, le prince Obolensky, le prince Odoïewsky, le prince Chtchépine-Rostowsky ; les capitaines Pouchkine et Répine ; le lieutenant Arbousoff, le lieutenant Zavalichine, les frères Bestoujeff, etc. — Le conseiller d'État, Krasnokoutzky. — Dernier conciliabule des chefs du complot. — Plan à exécuter le lendemain. — Découragement du prince Troubetzkoï. — Embauchage des soldats et des officiers. — Projet d'un coup de main sur le palais d'Hiver. — Conspiration dans le sein des grands corps de l'État. — Batenkoff regrette d'avoir perdu l'occasion de faire une révolution légale. — Plan proposé par Iakoubovitch. — Défiances et antipathies des troupes contre le grand-duc Nicolas. — Émissaires de la conspiration dans les casernes et les corps de garde. — Le sergent-major Dmitri Kossiakoff. — Le sous-lieutenant Koucheleff. — Basile Pérowsky au poste de la barrière de Narva.

Pag. 217 à 237.

CHAPITRE XXX.

Le lever de l'empereur, le 26 décembre. — Ses encouragements à l'impératrice. — Sa lettre à sa sœur la grande-duchesse héréditaire de Saxe-Weymar. — Réception des chefs de corps et des officiers supérieurs au palais d'Hiver. — Allocution de l'empereur. — Lecture du manifeste impérial au Sénat et au saint-synode. — Invitations au *Te Deum*. — L'empereur est averti que le complot éclaterait avant midi. — Le comte Miloradovitch, plus aveugle que jamais, déclare que la tranquillité ne sera pas troublée. — Le peuple paraît disposé à refuser un nouveau serment. — Le serment prêté par les régiments de la garde. — Présence d'esprit du comte Orloff, commandant la garde à cheval. — Le bruit court que la place du Sénat est envahie. — A onze heures, le grand-duc Michel arrive de Nennal. — Il accourt au palais et s'enferme avec son frère Nicolas. — Le général Soukhozanett vient annoncer à l'empereur la rébellion de l'artillerie de la garde. — L'empereur y envoie le grand-duc

Michel, qui la fait rentrer dans le devoir. — Le général Neidhart apporte la nouvelle de l'insurrection du régiment de Moscou. — Les généraux Chenchine et Frideriks, le colonel Chwostchinsky, blessés par leurs soldats. — Une partie du régiment est allée en désordre se grouper sur la place du Sénat. — Le reste est retranché dans ses quartiers. — L'empereur ordonne à Neidhart de se mettre à la tête du régiment Semenowsky. — Il prie le général-major Strékaloff de lui amener le 1er bataillon de Préobragensky. — Il demande un cheval à son aide de camp Bibikoff. — Il charge son aide de camp Kaveline d'aller chercher ses enfants au palais d'Anitchkoff. . . Pag. 238 à 251.

CHAPITRE XXXI.

L'empereur veut rassurer lui-même l'impératrice. — Ils prient ensemble. — Pressentiment de l'impératrice-mère. — On relève le poste intérieur du palais. — Le prince Odoïewsky avait eu le projet de livrer les postes aux conjurés. — La 6e compagnie des chasseurs de Finlande remplace la garde à cheval. — Le lieutenant-capitaine Pribytkoff, le lieutenant Grestch et l'enseigne Boiselles. — L'empereur en uniforme descend au poste principal. — Il rencontre le général Apraxine et le général Woïnoff. — Il se fait reconnaître par les chasseurs de Finlande et les range en dehors du palais. — Il s'avance sur la place au milieu de la foule. — Il harangue le peuple et lit son manifeste. — Il embrasse un des assistants. — Le baiser du tzar. — Arrivée du 1er bataillon de Préobragensky, commandé par le colonel Mikouline. — Kaveline réussit à conduire sain et sauf au palais d'Hiver le grand-duc Alexandre. — L'empereur ordonne à Kaveline de lui amener quelques compagnies du régiment Pavlowsky. — Les généraux Golénischeff-Koutouzoff et Bachoutsky, ainsi que le colonel Molostwoff, viennent se joindre à l'empereur. — Nicolas harangue le bataillon de Préobragensky. — Enthousiasme qu'il excite. — Miloradovitch vient faire amende honorable et donner des nouvelles de l'insurrection. — Bonté de l'empereur pour ce vieux serviteur. — Il monte à cheval et se dirige vers la place du Sénat. . . . . . Pag. 252 à 265.

CHAPITRE XXXII.

Le signal de l'insurrection est donné. — Les curieux. — Les mutins. — Les conspirateurs déguisés. — Le poste du Sénat défendu par le sous-lieutenant Nassakine. — Le comte Miloradovitch ne veut pas survivre à son imprévoyance. — Il se propose d'aller se jeter au milieu des rebelles. — Le grand-maître de police Schoulguine et le comte Orloff essayent en vain de l'arrêter. — Assassinat de ce vieux général par Kakhowsky. — On le transporte sans connaissance aux casernes des gardes à cheval. — Le général Woïnoff court risque de se faire tuer aussi. — L'empereur s'avance près de la place du Sénat pour examiner la position des insurgés. — Iakoubovitch s'approche de lui pour l'assassiner. — Premiers coups de feu. — L'empereur fait distribuer des cartouches au bataillon de Préobragensky. — Il se met à la tête d'une compagnie de ce bataillon. — Le général Isslénieff commande les trois autres. — L'empereur parle au peuple. — Il lui ordonne de se retirer. — Les troupes restées fidèles commencent à arriver. — Les écuyers de l'empereur, Londoreff et Pérowsky, poursuivis à coups de pierres. — Le comte Orloff a beaucoup de peine à maintenir dans le devoir le régiment de la garde à cheval. — Son défi au prince Odoïewsky. — L'empereur harangue la garde à cheval. — Bibikoff vient lui apprendre que le corps de l'équipage de la marine s'est soulevé. — Le prince Eugène de Wurtemberg reçoit l'ordre de fermer le pont d'Isaac. — L'empereur s'efforce de pénétrer sur la place du Sénat. — Il essuie plusieurs coups de feu. — Le grand-duc Michel amène quatre compagnies du régiment de Moscou. — Comment il avait fait prêter serment à ces compagnies. — L'empereur les harangue. — Le grand-duc Michel demande à son frère la permission de faire une tentative auprès des mutins. — Le général Wassiltchikoff amène le régiment des chevaliers-gardes. — On attend encore les régiments Semenowsky et Ismaïlowsky. — L'empereur distribue ses troupes de manière à enfermer de tous côtés les rebelles. — La fusillade continue. — Charges de cavalerie sans résultat. — Le colonel Sass. — Défection des grenadiers de la garde. — Le colonel baron Stürler. —

Audacieuse entreprise du lieutenant Panoff. — Il pénètre avec sa bande dans le palais d'Hiver. — Il est reconnu par le lieutenant Saltza. . . . . Pag. 266 à 286.

CHAPITRE XXXIII.

L'empereur revient à pied dans la direction du palais. — Il tombe au milieu du détachement de Panoff. — Il bénit le ciel d'avoir sauvé la famille impériale. — Il ordonne au prince Dolgorouky, un de ses écuyers, de tenir prêtes dès voitures de voyage. — Il charge M. d'Adlerberg d'aller tranquilliser les impératrices. — Sa rencontre avec Karamzine. — Le corps diplomatique vient au-devant de lui. — Le comte Dornberg, ministre de Hanovre, lui offre l'appui de ses collègues. — L'empereur, quoique touché de ces offres, prie le corps diplomatique de se retirer. — L'artillerie n'arrive pas. — Le baron Stürler mis en pièces par ses propres soldats. — Le général Soukhozanett amène quatre pièces de canon. — L'empereur les fait braquer sur la place de l'Amirauté. — Il force le peuple à se découvrir devant lui et à évacuer la place. — Le régiment Ismaïlowsky arrive au pont Bleu. — L'empereur va le haranguer et le conduit vis-à-vis de l'église d'Isaac. — Il autorise le grand-duc Michel à faire une dernière tentative auprès des mutins. — Le grand-duc, accompagné du général Lewachoff, les somme de mettre bas les armes. — Un conjuré, qui essaye de le tuer, est maltraité par ses complices. — Le grand-duc est forcé de se retirer. — Le métropolitain Séraphim, à la tête de son clergé, supplie les rebelles de renoncer à leur coupable entreprise. — On lui répond par des injures et des menaces. — Trois heures sonnent. — L'empereur hésite encore à employer le canon. — Le général Toll le conjure de ne plus balancer. — L'empereur invite Soukhozanett à porter aux rebelles des paroles de paix. — Les conjurés lui demandent si l'empereur consent à leur accorder une Constitution. — Indignation de Nicolas. — Il ordonne de faire feu et retire plusieurs fois son ordre. — Le lieutenant Bakounine, le sabre levé, force ses artilleurs à tirer. — Effets de trois coups de canon. — Les insurgés en fuite. — Deux à trois cents morts. — Mesures de précaution adoptées par

l'empereur. — La place du Sénat occupée par les troupes. — Le général Benkendorff poursuit les fuyards. — Visites domiciliaires. — Arrestations. — Bivacs dans les rues. — Dispositions stratégiques réglées par l'empereur. — Patrouilles de nuit. Pag. 287 à 307.

CHAPITRE XXXIV.

L'empereur fait demander des nouvelles du comte Miloradovitch. — Les deux impératrices pendant l'insurrection. — L'empereur envoie, pour les rassurer, le général Troubetzkoï et le général Nicolas Demidoff. — L'impératrice-mère espère dompter les rebelles en leur montrant un portrait d'Alexandre Ier. — Origine de l'affection nerveuse de l'impératrice Alexandra. — L'aide de camp d'Adlerberg vient lui annoncer que la révolte est comprimée. — Le général Toll confirme ces nouvelles. — L'empereur ne rentre au palais qu'à sept heures du soir. — Les impératrices et la cour viennent le recevoir. — Le grand-duc Alexandre porté dans les bras de son gouverneur, le colonel Moerder. — Nicolas présente son fils aux sapeurs de la garde qui occupent le poste du palais. — L'enfant impérial entre les mains des soldats. — Avant le *Te Deum*, l'empereur écrit au grand-duc Constantin et au comte Miloradovitch. — Sa lettre à ce général, qui meurt dans la nuit. — Cérémonie du *Te Deum*. — Le grand-duc Michel parcourt en traîneau une partie de la ville. — L'empereur exige que l'impératrice prenne du repos. — L'impératrice veille sur ses enfants endormis auprès d'elle. — La nuit du 26 au 27 décembre. — L'empereur se rend compte enfin de la gravité du complot qu'il a déjoué. — Rapports de police et liste des conspirateurs. — L'empereur ordonne d'arrêter le prince Troubetzkoï et ses complices. — Dernière réunion des conjurés. — Ils espèrent prendre leur revanche. — Boulatoff leur apprend qu'ils vont être arrêtés. — Ils se dispersent et se cachent. — Détails de la tournée d'inspection du grand-duc Michel. — Il revient au palais d'Hiver. — Spectacle qui s'offre à lui, à son entrée dans le cabinet de l'empereur. — Le prince Troubetzkoï avoue son crime. — L'empereur lui promet la vie sauve. — Récompense du lieutenant Nassakine. — Un généreux ami. — Alexandre Bestoujeff devant l'empereur. — Le colonel

Balatoff seul à seul avec l'empereur. — Inflexibilité du comte Zacharie Tchernycheff. — Horreur que l'empereur éprouve à la vue de l'assassin du comte Miloradovitch. — Premier interrogatoire de Ryléïeff. — Serment de l'empereur Nicolas.
Pag. 308 à 334.

CHAPITRE XXXV.

Le lendemain du 26 décembre 1825. — Revue de l'empereur. — Son ordre du jour aux armées russes. — Le grand-duc Michel nommé inspecteur général du génie. — Nicolas pardonne aux marins de la garde. — La belle conduite du régiment de l'empereur récompensée. — Le régiment de Moscou obtient sa grâce. — Nouvelle bénédiction des drapeaux. — La tranquillité rétablie à Saint-Pétersbourg. — Précautions militaires. — Recherches de la police. — Trois mille arrestations. — La foule sur la place du Sénat. — État moral des esprits. — L'empereur interroge lui-même les accusés. — Il ne veut recevoir personne. — L'impératrice Alexandra atteinte d'une fièvre nerveuse. — L'impératrice-mère gravement malade. — Nouvelles rassurantes de l'impératrice Élisabeth. — Effet produit en Europe par la mort d'Alexandre. — Éloge de l'empereur défunt dans le *Moniteur universel*. — Citation d'un discours de M. Villemain à l'Académie française. — Un mot du roi Charles X, au sujet de la succession d'Alexandre. — Douleur du roi de Prusse. — Il fait prendre le deuil à l'armée prussienne. — Son ordre de cabinet adressé au général commandant les grenadiers de sa garde. . . . . Pag. 335 à 353.

CHAPITRE XXXVI.

Nicolas annonce son avénement au roi de Prusse, à la grande-duchesse de Saxe-Weymar et à la princesse royale des Pays-Bas. — Inquiétudes au sujet de la conspiration dans les différents centres de l'armée russe. — Pas de nouvelles des arrestations ordonnées par Diebitsch, dans la première et la seconde armée. — L'empereur forme sa maison militaire. — Ses aides de camp généraux et ses aides de camp. — En souvenir du 26 décembre, il prend le titre de chef des régiments de Préobragensky, de Semenowsky, d'Ismaïlowsky, des grenadiers, et du bataillon des

sapeurs de la garde. — Il ajourne tout changement de ministère. — Il aime à se persuader que son frère n'a pas cessé de régner. — Le grand-duc Michel appelé au Conseil de l'Empire. — Circulation de fausses nouvelles. — On dit que le grand-duc Constantin proteste contre l'usurpation de son frère. — On parle d'un soulèvement des colonies militaires. — Commission extraordinaire pour instruire l'affaire du 26 décembre. — Son président le comte Alexandre Tatischeff. — Ses huit membres : le grand-duc Michel, le prince Alexandre Galitsyne, les aides de camp généraux Alexandre Tchernycheff, Golénischeff-Koutouzoff, Benkendorff, Levachoff et Potapoff. — Son secrétaire, Dmitri Bloudoff. — Manifeste impérial du 19 (31) décembre. — Obsèques du général Miloradovitch. — L'empereur y assiste. — Le général Golénischeff-Koutouzoff, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. — Bonnes nouvelles de Novogorod et de Moscou. — Cérémonie de la prestation du serment à l'empereur, dans la cathédrale de Moscou. — Discours de l'archevêque Philarète. — Le comte de Sacken annonce que la seconde armée a prêté serment. — Mêmes nouvelles de l'armée de Finlande. — Fêtes de Noël. — Manifeste de l'empereur à ses sujets polonais. — Le général Zaïonczeck maintenu comme vice-roi de Pologne. — Ordre du jour de l'empereur aux colonies militaires (3 janv. 1826). — Nouvelles de l'armée du Sud. — Arrestation de Pestel et de ses complices. — Courrier de Varsovie. — Lettre du césarévitch à l'empereur. — Nicolas reçoit le corps diplomatique. — Il expose, dans un discours improvisé, ses idées et ses vues. — Note officielle aux représentants des cours étrangères. — Un mot du comte de la Ferronnais, ambassadeur de France. — Pierre le Grand civilisé. . . . . Pag. 354 à 379.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

